H Mod
S

Souvenirs de guerre d'un Sous-officier allemand

(1914-1915-1916)

PUBLIÉS AVEC UNE PRÉFACE
par
LOUIS-PAUL ALAUX

LE LUXEMBOURG. — LA MEUSE. — LA MARNE. REIMS. — L'ARTOIS. — LA PICARDIE. — LA CHAMPAGNE. — EN GALICIE. — LA KOMMANDANTUR DE VALENCIENNES. — VERDUN.

3 1761 09428663 0

LIBRARY
JUN 6 1918
UNIVERSITY OF TORONTO

PAYOT & CIE, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918

Tous droits réservés

Deuxième mille

Souvenirs de guerre

d'un

Sous-officier allemand

(1914-1915-1916)

Souvenirs de guerre d'un Sous-officier allemand

(1914-1915-1916)

PUBLIÉS AVEC UNE PRÉFACE

par

LOUIS-PAUL ALAUX

PAYOT & CIE, PARIS
106 BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918

Tous droits réservés

PRÉFACE

A peine le lecteur aura-t-il parcouru quelques pages de ces *Souvenirs de guerre* qu'il se rendra compte de la véritable situation qu'occupait leur auteur dans l'armée allemande. Si le feldwebel C... ne porte que les galons de sous-officier, il a cependant une véritable situation d'officier. Son emploi est, comme il arrive aussi quelquefois dans l'armée française « assimilé au grade d'officier ». Il joue un rôle important dans le petit état-major de son bataillon ; à la fois secrétaire, interprète, agent de liaison, il est presque toujours chargé de missions de confiance ; il transmet souvent les communications confidentielles et il jouit de tout le prestige attaché dans l'armée allemande à la qualité d'engagé volontaire d'un an. Il mange à la table de son commandant et, en dehors du service, fréquente les officiers sur un pied d'égalité.

La situation particulière et relativement indépendante qu'a occupée ce jeune homme assez

instruit et assez observateur du 1er août 1914 au mois d'octobre 1916 lui a permis de voir bien des choses et de nous laisser des événements auxquels il a assisté un tableau vivant et toujours intéressant malgré son extrême simplicité. C..., en effet, n'est pas un écrivain, et c'est pour sa satisfaction personnelle bien plus que par un souci littéraire quelconque, qu'il tient un journal. C'est précisément à cause de cette absence complète de prétention et de la liberté d'esprit indéniable de leur auteur qu'il nous a paru que ces mémoires ne seraient pas indifférents au public français. On y verra, présentés sous le jour le plus cru, le récit de quelques-unes de ces scènes de sauvagerie et de ces actes de vandalisme par lesquels l'armée allemande s'est déshonorée. C... indique très exactement les lieux, la date et donne presque toujours le nom, le grade et l'unité des officiers allemands qui avec une brutalité sauvage et un entraînement sadique se sont plus si souvent à épuiser sur des innocents toutes les possibilités d'abuser. Le témoignage de C... constitue à ce titre un document précieux pour le dossier formidable que les Alliés dressent depuis trois ans contre l'Allemagne : des crimes atroces comme par exemple le massacre dans un coin, à coup de baïonnettes, de vingt civils français, hommes et femmes,

ordonné à Raucourt le 29 août 1914, par le colonel Puder, se trouvent authentiqués avec tout le détail et toute la précision nécessaires.

Ce petit livre présente encore un autre intérêt, d'ordre purement historique. Ces simples notes constituent en réalité l'histoire complète d'un bataillon allemand pendant les deux premières années de la guerre, d'un bataillon allemand en liaison avec son régiment, sa brigade, sa division, souvent même son corps d'armée. Bien que l'auteur soit loin d'être un artiste, peut-être même à cause de cela, nous voyons s'y refléter fidèlement la physionomie et la couleur des différentes phases de la guerre et des différents fronts : Luxembourg, Artois, Picardie, Champagne, Galicie, Vosges. Nous y apprenons, par exemple, dans quelles conditions et en combien de temps, une division allemande faisait « la navette » entre le front français et le front russe, au temps lointain, hélas ! où ils faisaient la navette !

Cet ouvrage nous est parvenu par la voie du Danemark où l'auteur, écœuré par le militarisme prussien, s'est décidé à passer en 1916. Après s'être battu bravement pendant dix-neuf mois en France et en Galicie, le feldwebel C... est gravement blessé au début de l'attaque de Verdun (23 février 1916) et il passe quatre mois à

l'hôpital de Francfort. Mal guéri, il retourne au front. Les médecins le renvoient de nouveau en Allemagne où on le reconnaît inapte au service armé. Il est versé dans le service auxiliaire et envoyé dans un bataillon d'estropiés qui exécute des travaux de fortification à la frontière danoise, dans le Schleswig. Le feldwebel C... a donc quitté l'armée allemande après avoir fait tout son devoir et à un moment où il était à l'abri des balles. Sa désertion n'a pas un caractère déshonorant, ce qui est important au point de vue de la confiance que l'on doit accorder à ses appréciations et à ses jugements.

Ce livre sévère, mais qui n'a rien d'un pamphlet, constitue, croyons-nous, un document unique : la guerre racontée par un témoin allemand courageux et bon soldat, mais entièrement libre d'esprit et surtout parfaitement simple et sincère.

LOUIS-PAUL ALAUX.

Paris le 15 janvier 1918.

Souvenirs de guerre

d'un

Sous-officier allemand

(1914-1915-1916)

J'entrai le 1er octobre 1913 au 88e régiment d'infanterie, 2e bataillon, 6e compagnie, en qualité d'engagé volontaire d'un an. Mon régiment faisait partie de la 42e brigade d'infanterie (21e division; 18e corps d'armée). Comme tous les volontaires d'un an, je suivis le cours des élèves-officiers de réserve.

Au moment de la déclaration de guerre, je fus nommé, à cause de ma connaissance de la langue française, interprète attaché au petit état-major de mon bataillon. J'occupai ce poste pendant les deux premières années de la guerre et je suivis la fortune du 2e bataillon jusqu'au moment où je fus versé dans le

service auxiliaire à la suite d'une grave blessure reçue à l'attaque de Verdun, le 23 février 1916.

Peut-être le lecteur de ces simples notes de campagne sera-t-il parfois tenté de croire que j'ai pu exagérer quelque peu. Je n'ai cependant raconté dans les pages qu'on va lire que des événements auxquels j'ai assisté, des choses que j'ai vues de mes propres yeux. Je suis sûr d'ailleurs que, plus tard, les récits des habitants des pays envahis ne feront que confirmer ces souvenirs.

I

La mobilisation

La nouvelle de la mobilisation. — L'enthousiasme à Hanau — Harangues et chants patriotiques.

Aussitôt après l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche à Sérajevo, une certaine inquiétude commença à se manifester partout en Allemagne. Bien des gens disaient que cet événement pourrait amener de graves complications auxquelles l'Allemagne se trouverait mêlée et qu'une guerre européenne en serait peut-être le résultat. Nos inquiétudes, hélas ! n'étaient pas vaines. En effet, dès le 23 juillet 1914, le jour même de la remise de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, un ordre du général commandant le 18e corps d'armée nous informait que des manœuvres auxquelles nous nous préparions à prendre part étaient contremandées et que nous devions nous tenir prêts pour le cas où la mobilisa-

tion générale serait ordonnée. Du 23 au 30 juillet, tous les permissionnaires du corps d'armée furent rappelés et durent au plus vite rejoindre leurs régiments.

Le 30 juillet 1914, à trois heures de l'après-midi, le 2e bataillon fut commandé pour la garde des ponts du Mein, de la voie du chemin de fer et des abords de la poudrerie de Hanau-sur-le-Mein. Pour ma part, je reçus l'ordre d'aller avec un détachement de vingt-quatre hommes garder le grand pont du chemin de fer qui traverse le Mein entre Hanau et Klein-Steinheim. Le lieutenant Merbach nous accompagna jusqu'au pont pour me donner les instructions nécessaires. Je priai Merbach de vouloir bien aller à la gare chercher ma mère que j'attendais ce jour-là. Puis, après avoir placé mes sentinelles, je n'eus rien à faire qu'à contempler les nombreux trains bourrés de soldats qui passaient incessamment sur le pont. Ma mère dit à Merbach que le 47e régiment d'artillerie (XIe corps) était déjà parti avec la tenue de guerre grise. Toutes les personnes qui passaient sous le pont devaient m'être amenées et mes instructions étaient de les interroger avec soin et d'avoir

l'œil ouvert sur les espions. Plusieurs rondes d'officiers passèrent, me recommandant de bien veiller et de prendre garde à tout.

A 4 heures du matin, le 31, les soldats qui vinrent nous porter le café nous racontèrent que les hommes de la 5e compagnie touchaient déjà leur tenue de guerre grise. Un homme de garde, un nommé Wagner, de Flesheim, se mit alors à crier :

— Ça n'est donc pas une blague, ça devient sérieux. Le Kronprinz a alors réussi son coup et l'empereur ne tardera pas à déclarer la guerre. Il s'en f..., ses six gars n'iront pas au feu ; c'est nous qui nous brûlerons les doigts en tirant pour eux les marrons du feu. Nous allons porter notre peau au marché, mais, dites-moi donc un peu pourquoi et pour qui?

Je lui donnai l'ordre de se taire, faute de quoi je devrai le punir. Mais il continua :

— Ah! bah! monsieur, il y en a beaucoup comme moi, et des sous-officiers aussi, qui ne veulent pas la guerre. Moi, je suis socialiste...

Je lui ordonnai de nouveau de se taire, sinon j'allais, sur-le-champ, le faire conduire en prison.

Merbach à qui je racontai la chose le lendemain me dit de ne porter aucune punition contre Wagner.

Nous fûmes relevés à 4 heures de l'après-midi.

Pour rentrer à la caserne, nous dûmes en plusieurs endroits nous frayer un passage à travers une foule enthousiaste et excitée, composée surtout de femmes. Les gens criaient : « Vive le 88e ! Vive l'Empereur ! » et entonnaient à pleine voix des chants patriotiques. Dans certaines rues, il nous était presque impossible d'avancer. Toute la population de Hanau était dehors. Devant la caserne surtout, la foule était énorme. Aussitôt qu'un porteur de dépêches paraissait, il était assailli par les civils qui criaient : « Qu'as-tu ? Est-ce que la guerre est déclarée ?... Elle n'est pas encore déclarée ? Quel dommage ! » C'était une joie délirante. Où est cette joie maintenant ?

A peine étions-nous rentrés à la caserne que notre commandant de compagnie, le capitaine Otto Gaup, fit rassembler toute la 6e pour nous haranguer. Depuis dix mois que j'étais soldat dans sa compagnie, je l'avais vu plus souvent

ivre qu'à jeun. Certains jours nous étions obligés de le mettre sur son cheval sur lequel il aurait été incapable de monter tout seul. Voici à peu près ce qu'il nous dit :

« Chers soldats,

« De grands événements historiques se préparent. L'horizon politique s'obscurcit de nuages menaçants. Quelles seront les conséquences de l'assassinat de Sérajevo ? Nos ennemis n'osent nous jeter le gant franchement et se servent d'assassins pour avoir la guerre. Ils la veulent. Eh bien ! ils l'auront ! Advienne que pourra ! Nous sommes armés et nous saurons les recevoir. Chers amis ! Je ne crois pas que j'aurai le bonheur de vous conduire moi-même à la victoire, mais je suis sûr que vous ne salirez pas la vieille gloire allemande et que vous rapporterez au contraire de nouveaux lauriers. Ayons confiance dans notre Empereur et dans notre gouvernement, dans notre peuple et surtout en nous-mêmes. Dans cet espoir, je vous invite à crier avec moi : « Vive Sa Majesté notre Empereur et Roi ! »

Là-dessus, il nous serra la main et s'en alla. J'entendis le lieutenant Dehes dire au lieutenant Popp : « Sûrement, il a encore bu un verre de trop pour dire de pareilles bêtises. »

Le 1er août, vers 5 heures et demie, arriva au quartier une dépêche. Aussitôt que le commandant Kuhl l'eut ouverte, il descendit en courant dans la cour de la caserne, très excité et se mit à crier :

« Soldats, hommes et femmes, jeunes et vieux, écoutez tous. Sa Majesté l'Empereur a ordonné la mobilisation qui commencera le 2 août. Nous sommes prêts et nous allons montrer à ces brigands d'Outre-Rhin et aux assassins de Saint-Pétersbourg de quel bois nous nous chauffons, puisqu'ils osent troubler notre tranquillité. Chers camarades, vive notre Empereur, pour lequel nous partons avec joie à la guerre et pour lequel nous sommes prêts à mourir ! » Là-dessus, le capitaine Raabe commandant la 5e compagnie, les yeux pleins de larmes, se mit à chanter le : « *Heil dir im Sieger Kranz* [1]. »

1. « Salut à toi, vainqueur couronné ! »

Une activité de fourmilière régna aussitôt dans toute la caserne. Tout le monde courait de tous côtés, sans savoir pourquoi. Tout de suite les baïonnettes furent portées à l'armurerie pour y être aiguisées. Les parents des soldats entraient dans la caserne et les soldats en sortaient pour aller en ville. Dans les rues tout le monde chantait et les civils invitaient les soldats à boire, leur disant : « Tâchez de bien cogner sur les Français ! » Les cloches sonnaient à toute volée. Pourquoi ? Parce que les nations étaient jalouses les unes des autres et surtout parce qu'il y avait trop de monde en Allemagne et pas assez de place. O cloches, votre son autrefois si doux était sauvage ce soir-là ; ce n'étaient plus des chrétiens qu'il appelait mais des bêtes féroces avides de sang !

Le 3 août, on arrêta près de la poudrerie une religieuse soupçonnée d'être une espionne chargée de faire sauter cet établissement. Elle est aujourd'hui sœur de la Croix-Rouge à l'hôpital Saint-Vincent à Hanau et elle soigne les blessés.

Dans l'après-midi du 5 août, eut lieu une grande revue d'équipement en tenue de dé-

part. Le major Kuhl remit le commandement du 2e bataillon au major Schmidt. Tous deux nous haranguèrent et nous criâmes tous : « Vive Sa Majesté l'Empereur et Roi ! » Après quoi, tout le monde chanta en chœur le *Deutschland über alles* et le *Wacht am Rhein.*

On nous dit alors que nous partirions à 2 heures du matin. Maintenant que l'heure du départ approchait, le courage de beaucoup de fanfarons commençait à tomber et à faire place à une morne résignation. La nourriture fut passable ce soir-là. Quelques blagueurs disaient que c'était un repas d'enterrement. J'allais en ville faire quelques achats et dire adieu à des amis. Nous nous réunîmes ensuite une dernière fois chez le lieutenant Popp de la 5e compagnie, puis nous rentrâmes au quartier.

II

Le départ

De la caserne à la gare. — En chemin de fer.

Dans les chambrées les soldats, au lieu de se reposer, jouaient aux cartes ou écrivaient des lettres à leurs parents. Ils n'écoutaient pas les officiers et les sous-officiers qui entraient et leur conseillaient de dormir.

A minuit, on sonna le réveil et le café fut distribué.

D'ailleurs, en ville, ç'avait été partout un beau tapage toute la soirée. Les cafés et les restaurants étaient pleins de civils et de soldats qui n'étaient pas rentrés à l'appel du soir.

Devant la caserne stationnait une foule de gens. Il y avait beaucoup de parents de soldats parmi eux. Ordre avait été donné d'empêcher les civils de pénétrer dans la caserne.

Pour éviter les scènes attendrissantes et les adieux des mères et des femmes éplorées,

le major Schmidt décida d'avancer l'heure du départ et c'est à 1 h. 10 que le bataillon partit pour la gare.

La musique du 3e régiment de chemins de er marchait en tête. La foule qui nous escortait chantait et criait tellement qu'on aurait cru être au milieu d'une bande de fous. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et garnies d'hommes et de femmes en toilette de nuit qui nous acclamaient en nous jetant des friandises et des cigarettes.

Arrivés à la gare on nous fit monter immédiatement dans le train pour nous isoler tout de suite de la foule et couper court aux scènes d'adieux. Seules, quelques dames d'officiers, avaient été autorisées à pénétrer sur le quai de la gare. La femme du lieutenant Eger s'évanouit après avoir embrassé son mari. Pendant que quelques dames la portaient dans la salle d'attente, Eger, sans manifester aucune émotion, gagna tranquillement son coupé.

Je me trouvai dans un coupé avec le lieutenant Merbach et le lieutenant Popp. Ce dernier se mit tout d'un coup à pleurer.

Enfin le train se mit en marche et fila dans la nuit noire.

A Francfort, un repas était préparé sur le quai de la gare. Les dames de la Croix-rouge servaient les soldats qui étaient presque tous tristes. Les dames tâchaient de les remonter et leurs disaient : « Courage, amis, montrez que vous êtes des hommes et que vous êtes heureux et fiers de pouvoir verser votre sang pour la patrie allemande et pour l'empereur ! » C'étaient probablement des dames qui ne savaient que faire et s'ennuyaient chez elles, et venaient là pour passer leur temps. Autrement elles n'auraient pas dit de pareilles bêtises. C'est certainement un honneur de mourir pour sa patrie lorsqu'elle est attaquée. Mais étions-nous attaqués ?

Ordre nous avait été donné d'enlever nos pattes d'épaule pour que personne ne pût savoir à quelle unité nous appartenions. Dans les gares, quand les civils nous demandaient d'où nous venions, nous répondions : « De l'enfer » ou « de la lune ».

Sur tous les wagons étaient peintes des inscriptions diverses telles que : « Express pour Paris » ou « A bas la France ! » ou encore : « Ici on reçoit encore des déclarations de guerre. »

Dès le matin, Popp, Merbach, Loffelhardt et moi, quittâmes notre coupé pour nous installer sur une voiture chargée de bagages d'où nous pouvions voir tranquillement le paysage.

Vers 6 heures du soir, nous arrivâmes enfin à Zerf où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Nous fûmes fraîchement reçus par la population. Ces gens là ont été français autrefois et ils s'en souviennent. Le capitaine Ziekenrath, Merbach, Loffelhardt et moi étions logés chez un bourgeois qui nous dit que tous ses lits étaient occupés par sa femme et ses filles. Nous dûmes nous contenter de la paille que l'ordonnance de Merbach nous porta. Il était allé la voler je ne sais où. Nous étions si fatigués que nous dormîmes admirablement dans cette paille, tellement que le lendemain matin nous arrivâmes en retard au rassemblement.

Le 7 août 1914 nous quittions Zerf. Notre train traversa Irsh, Saarburg, Littdorf, Frisel, Nittel et Wellen où nous franchîmes la Moselle et la frontière du Luxembourg. Tous les soldats, fatigués, étaient à présent tristes et découragés.

III

Le Luxembourg

Accueil froid de la population. — En reconnaissance.

Nous arrivâmes à Alingen vers 11 heures et demie. Aussitôt, le commandant Schmidt réunit l'état-major du bataillon pour nous communiquer ses ordres au sujet des habitants du pays qui bien que sachant tous l'allemand faisaient mine de ne pas le comprendre et s'obstinaient à parler français. L'état-major du 2e bataillon du 88e d'infanterie était ainsi composé : le commandant Schmidt, le lieutenant Wunderlich, aide de camp, le médecin-major Dr Schafer, le Dr Wolkewitz, le lieutenant Merbach, le sergent-major Hauser, Loffelhardt et moi.

En ma qualité d'interprète, je reçus l'ordre de porter à la connaissance des habitants qu'ils devaient bien recevoir les soldats et

faire tout leur possible pour éviter des querelles.

Merbach, Loffelhardt et moi, étions logés chez une dame dont le frère avait quitté Paris le 4 août 1914. Il nous dit qu'à Paris tout le monde disait que le kronprinz était responsable de la guerre. Merbach répondit que ce n'était pas le seul coupable et qu'il y en avait bien d'autres derrière lui. Cette femme nous fit un excellent dîner. Dans l'après-midi le médecin-major passa une revue de pieds parce que plusieurs hommes du bataillon avaient des écorchures.

A 5 heures, le bataillon entier fut rassemblé sur la route de Alingen à Mensdorf. Le colonel Puder commandant le 88e vint nous saluer et nous haranguer. Puis nous partîmes musique en tête pour la ville de Luxembourg où nous arrivâmes le 8 à midi. Les habitants nous regardaient passer avec des physionomies hostiles. Merbach, Loffelhardt et moi marchions en avant pour donner l'ordre aux habitants de placer des seaux d'eau devant les portes des maisons pour que les soldats altérés par la chaleur puissent boire.

Le bataillon prit ses cantonnements à Esch,

localité située à cinq kilomètres de la capitale du Luxembourg. La troupe logea dans des granges et les officiers reçurent des billets de logement.

Nous fûmes logés avec Merbach chez un curé qui nous reçut assez mal, disant ne pouvoir nous donner qu'un lit pour deux. Merbach répondit sans rire qu'il était impossible de faire coucher deux jeunes gens ensemble dans le même lit, surtout chez un curé catholique. « — A quelle religion appartenez-vous ? dit le curé.

« — Je suis catholique, » répondit Merbach qui était en réalité protestant.

Nous reçumes l'ordre, Merbach et moi, de nous rendre de suite à Luxembourg pour acheter des cigarettes et diverses choses pour le bataillon. Deux dames étaient au comptoir dans le bureau de tabac où nous entrâmes. Merbach leur adressa la parole en allemand, disant que nous voulions des cigarettes et que nous payerions. Les dames firent semblant de ne pas comprendre et l'une d'elle dit en français :

— Messieurs, si vous étiez Français, je vous donnerais tout pour rien ; mais nous ne

pouvons pas voir les mangeurs de choucroute.

— Madame, lui répondis-je, en français, prenez garde à ce que vous dites et à qui vous parlez. Ça pourrait un jour vous jouer un mauvais tour.

En m'entendant elle fut saisie et décontenancée car elle croyait que nous ne comprenions pas le français. Je la rassurai en lui disant que je ne la trahirai pas. Alors elle se décida à parler allemand, à la grande satisfaction du sergent-major Vetter qui put faire ses achats sur lesquels il comptait bien faire un beau bénéfice. Ce voleur-là revendait en effet les marchandises aux soldats beaucoup plus cher qu'elles ne lui coûtaient. Il vola tellement que quelques jours après le commandant Schmidt fut obligé de le remplacer. Il fut d'ailleurs tué à la première affaire du bataillon.

Aussitôt rentré au cantonnement, le commandant Schmidt nous invita à prendre le café, puis nous fûmes libres.

Notre curé nous reçut cette fois-ci un peu mieux. Nous dînâmes avec lui. Le dîner était tellement bon que je ne prêtai aucune attention aux facéties de Merbach.

Le lendemain Merbach, Loffelhardt et moi reçûmes l'ordre de passer une revue minutieuse des voitures du bataillon. Pendant ce temps les autres officiers passaient leur temps au café, à boire et à jouer.

A 7 heures arrive l'ordre suivant :

« Le 2e bataillon du 88e régiment d'infanterie marchera en tête sur la route de Luxembourg à Arlon et devra se rendre compte si cette ville est occupée ou non par l'ennemi. Une demi-section du 6e uhlan éclairera le 2e bataillon. Des patrouilles commandées par des officiers et des sous-officiers procéderont à des reconnaissances. »

C'est encore nous trois, Merbach, Loffelhardt et moi, qui eûmes la chance d'être choisis par le commandant pour être envoyés en reconnaissance. Le cœur nous battait bien un peu, mais il n'y avait rien à objecter, car, comme on dit, les ordres sont saints. Nous arrivâmes bientôt en ville. Les habitants que j'interrogeai nous dirent que les soldats belges venaient d'évacuer Arlon depuis deux heures à peine. La ville paraissait tranquille. Nous retournâmes donc au bataillon où le commandant Schmidt nous donna l'ordre

d'aller aussitôt rendre compte au général d'infanterie Freiherr von Schenk, commandant du corps d'armée. Il se trouvait à Luxembourg. Le général fit prendre copie de notre récit par son premier aide de camp le major Martens.

Vers 10 heures le bataillon fit son entrée dans Arlon musique en tête. Toutes les précautions furent prises pour pouvoir nous défendre en cas d'attaque. Arlon fut occupé par notre bataillon, une compagnie de mitrailleuses qui campa, pièces chargées, au milieu de la ville, le 6e uhlan et une batterie du 63e d'artillerie. La 5e compagnie prit possession des casernes de la ville ; les trois autres compagnies furent cantonnées en différents endroits. Le général de brigade von der Erch et l'état-major de la 42e brigade logeaient à l'hôtel Continental. Tous les officiers et sous-officiers devaient loger avec la troupe, dans les cantonnements.

Mais le commandant Schmidt nous autorisa, Merbach, Loffelhardt et moi à loger en ville chez l'adjoint au maire. Nous y restâmes jusqu'au moment de notre départ.

IV

Arlon

Proclamation aux habitants. — L'affaire Empereur. — Exécution de deux femmes et sac d'une maison de tolérance. — Pillage du château de Barbenson.

Au moment de notre entrée dans Arlon, les habitants, probablement par curiosité, étaient tous aux fenêtres ou sur les portes. La musique jouait et les soldats chantaient. Le maire d'Arlon, un avocat, fut arrêté comme otage et placé à l'hôtel de ville sous la surveillance d'un détachement armé.

La proclamation suivante fut publiée :

« Aux citoyens d'Arlon,

« Je fais publier la proclamation ci-dessous et j'espère que tout le monde en observera les prescriptions.

« La ville d'Arlon est occupée par les troupes allemandes. Tout le monde doit se soumettre à la volonté du vainqueur. Toute désobéissance aux ordres ci-dessous sera punie sévèrement.

« 1° Les habitants doivent bien recevoir les soldats et être polis avec eux.

« 2° Toutes les armes et munitions doivent être portées à la mairie dans le plus bref délai.

« 3° Les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits dans les rues.

« 4° Les habitants doivent rester chez eux de 7 heures du soir à 7 heures du matin.

« 5° A partir de 8 heures du soir aucune lumière ne doit être allumée dans les maisons. Les feux doivent être éteints à la même heure et aucune fumée ne doit être aperçue.

« 6° Toute personne ayant connaissance des mouvements de l'ennemi est invitée à venir immédiatement donner tous les renseignements sous peine de punition sévère.

« 7° J'ai pris le maire d'Arlon comme otage. Il sera mis en liberté aussitôt que la popu-

lation se sera conformée à mes ordres et que d'autres garanties auront été données.

« Arlon, le 10 août 1914.

« Von der Esch
« Général de Brigade. »

Un détachement spécial fut commandé pour crier cette proclamation. Il se composait du lieutenant Popp accompagné de deux sous-officiers, de deux tambours, de deux clairons et de huit hommes baïonnette au canon. C'était moi qui étais chargé de lire la proclamation. A chaque coin de rue le tambour battait et les civils se rassemblaient pour écouter la lecture des ordres du général von der Esch. Je dus lire au moins trente fois avant de pouvoir revenir à la maison où je logeais avec Merbach et Loffelhardt.

A peine étions-nous rentrés que le commandant Schmidt nous faisait appeler pour nous donner l'ordre d'aller en ville réquisitionner du pain et de la viande chez les boulangers et les bouchers. Dans les rues, nous vîmes beaucoup de soldats qui causaient par signes avec les habitants, ce qui était assez comique.

Dans plusieurs boutiques on nous dit que des soldats avaient pris de force des marchandises sans les payer et avaient insulté les propriétaires. Merbach calmait ces gens en leur donnant des bons. Dans un bureau de tabac un soldat avait pris ainsi pour quatre-vingts francs de cigarettes pour son capitaine qui ne vint jamais les payer. Le soldat Bessler, de la 6e compagnie était entré chez un bijoutier, soi-disant pour acheter des bijoux. Il mettait dans ses poches tout ce que la femme lui présentait et il se disposait à sortir avec son butin lorsque nous arrivâmes. Merbach le gifla et lui fit restituer les bijoux volés.

Vers 8 heures et demie, comme Merbach se rendant chez le commandant Schmidt passait devant le commissariat de police, un coup de revolver fut tiré sur lui. Il ne fut pas blessé. Il n'y avait à ce moment qu'un agent de police devant la porte du commissariat. Il fut aussitôt arrêté et un conseil de guerre fut réuni d'urgence ; le conseil de guerre fut ainsi composé :

Président : Major Schmidt.
Procureur du Roi : Oberleutnant Bertram.

Défenseur : Lieutenant Eger.

Juges : Général de brigade von der Esch, un capitaine du 63e d'artillerie et le lieutenant von Kaufmann, du 6e uhlan.

Je faisais fonction d'interprète.

L'accusé étant un nommé Louis Empereur, agent de police de la ville d'Arlon, marié et père de quatre enfants, pas encore puni par les lois allemandes. Avant l'ouverture de la séance, je pus lui dire quelques mots : je lui fis remarquer qu'il avait un bon président et lui recommandai de faire attention à ce qu'il dirait en songeant à sa femme et à ses enfants. Il me répondit qu'il savait ce qu'il avait à faire et que je n'avais pas à m'inquiéter de lui. La séance commença et le lieutenant Bertram prononça son réquisitoire. Empereur était accusé : 1° d'avoir tiré sur le lieutenant prussien Merbach, sans le blesser; 2° d'avoir désobéi aux prescriptions de la proclamation du général de brigade qui ordonnait aux habitants de se dessaisir de leurs armes et de les porter à la mairie. L'accusé ne paraissant pas regretter son acte, le procureur du roi demandait au conseil de guerre

de faire un exemple et de prononcer la peine de mort.

Le lieutenant Eger, défenseur, essaya de discuter la culpabilité d'Empereur en se basant sur le fait qu'on n'avait trouvé aucune arme sur lui. Mais l'accusé s'écria : « Oui, c'est moi qui ai tiré et je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir pas réussi à tuer un Allemand. »

Après cet aveu il ne pouvait qu'être condamné. Il fut exécuté à 2 heures de l'après-midi.

A 4 heures, on tira encore sur une patrouille du 6e uhlan, sans d'ailleurs blesser personne. Le coup de feu était parti de la fenêtre d'une maison de tolérance devant laquelle passait la patrouille. Aussitôt les uhlans descendirent de cheval et aidés de quelques fantassins de la 8e compagnie de notre bataillon ils pénétrèrent dans ce lieu de plaisir où ils commencèrent à maltraiter les femmes et à tout saccager. Après avoir volé tout ce qu'ils purent emporter ils arrêtèrent deux femmes et deux hommes qui se trouvaient dans la maison et les conduisirent devant le général. Après interrogatoire sommaire, les deux hommes furent mis en liberté,

les filles ayant déclaré qu'ils étaient innocents et que c'étaient elles-mêmes qui avaient tiré sur les uhlans. Elles furent aussitôt passées par les armes sans conseil de guerre. La maison fut ensuite livrée au pillage. Tout ce que les soldats ne purent emporter fut brisé ou jeté par les fenêtres. Les officiers s'amusaient énormément en regardant des soldats qui avaient mis des chemises de femmes pardessus leurs uniformes et couraient en cet équipage dans la rue.

Le 12 août, je partis en automobile avec Merbach, Loffelhardt et deux hommes pour aller en reconnaissance au château de B... Nous avions ordre de prendre des photographies et de nous rendre compte de quel côté pouvait venir une attaque éventuelle dans cette direction. Nous avions réquisitionné six automobiles dans Arlon. Loffelhardt qui était bon chauffeur conduisait. Les précautions des avant-postes allemands hors d'Arlon étaient si soigneusement prises qu'il nous fallut plus d'une heure pour faire le trajet à cause des tranchées nombreuses creusées en travers des routes et des chemins qui donnaient accès dans la ville.

Le château de B... était situé au milieu d'un grand et beau parc. Dès notre arrivée le régisseur vint à notre rencontre. Il nous conduisit dans sa maison particulière où sa fille âgée de seize à dix-sept ans nous supplia de l'épargner. Nous lui répondîmes de ne pas avoir peur, car nous ne faisions pas la guerre aux civils. Sa mère était malade et au lit.

Après avoir visité le château et saisi quelques armes nous descendîmes visiter les caves qui étaient pleines de vins et de toutes sortes de provisions. Merbach ne voulant rien emporter sans ordres du commandant mit les scellés sur toutes les portes et donna au régisseur un papier défendant à n'importe qui de prendre quoi que ce fût dans ce château.

Aussitôt de retour nous fîmes notre rapport au général von der Esch, auquel nous déclarâmes que nous n'avions pas aperçu l'ennemi. Puis nous courûmes chez notre commandant pour l'informer de notre découverte. Il nous autorisa aussitôt à retourner au château et à rapporter tout le vin et toutes les provisions que nous voudrions. Le tambour-major nous

accompagna pour nous prêter main-forte en cas de besoin.

Comme nous avions pris toutes les clefs il nous fut facile de rentrer dans le château. Je me mis tout de suite à la recherche du régisseur, mais grande fut ma surprise en constatant que sa maison était vide et dans un désordre inexprimable. Un ouvrier qui passait par là nous informa de ce qui était arrivé pendant notre absence. Quatre soldats allemands de la 42e brigade étaient entrés dans la maison du régisseur et après avoir maltraité les habitants qui s'étaient enfuis, terrorisés, ils avaient tout pillé et tout saccagé, s'amusant à briser ce qu'ils ne pouvaient emporter. Je demandai à cet homme s'il savait ce que ces voyous avaient fait à cette jeune fille, mais il ne put me renseigner à cet égard.

Nous nous rendîmes alors au château et nous fîmes charger le contenu des caves sur les charrettes et les voitures du château que nous trouvâmes dans les remises. Nous emmenâmes aussi tous les chevaux qui se trouvaient dans les écuries. Pendant cette opération, Merbach remplissait au premier étage une grande malle de linge. De leur côté les

sous-officiers Lurch et Loser fracturaient les tiroirs et s'emparaient de tous les bijoux et objets de valeur qu'ils trouvaient. Ils en donnèrent beaucoup à leurs amis. L'officier payeur Herbert du 2e bataillon portait encore au mois de septembre 1916 un bracelet-montre provenant de ce pillage. Nous prîmes aussi toutes les selles et tous les harnachements des écuries, puis le convoi de pillage se mit en route pour Arlon. Le commandant Schmidt nous félicita en déclarant que nous avions surpassé ses espérances.

Jusqu'au 17 août, nous menâmes à Arlon et à Luxembourg une existence assez agréable. Merbach, Loffelhardt et moi étions presque chaque jour chargés de reconnaissances en automobile dans les environs. Mais Merbach nous conduisait toujours à Luxembourg où nous passions notre temps. A notre retour, nous donnions un croquis quelconque d'un terrain où nous n'avions pas mis les pieds et nous déclarions n'avoir pas aperçu traces d'ennemi. Et le général von der Esch était enchanté d'avoir d'aussi bons soldats !

Le 17 août 1914, nous reçûmes l'ordre de

quitter Arlon, ce qui ne plut guère aux soldats qui auraient mieux aimé continuer à rester là en mangeant, buvant et fumant les marchandises volées aux habitants du pays.

V

Lenglier

Le combat de Lenglier. — Une femme et son mari sont massacrés. — Incendies. — Merbach devient féroce tout d'un coup ; sa mort. — Pertes allemandes.

Pendant deux jours, nous avançâmes en nous éclairant à droite et à gauche de peur de surprise.

Enfin, le 20 août 1914 commença pour nous la vraie guerre. Ce fut notre première bataille et je pus me rendre compte comment l'homme le plus doux comme mon ami Merbach peut tout d'un coup devenir féroce dans l'excitation du combat.

Il était à peu près 6 heures du matin et nous venions de quitter Tintage, où nous étions cantonnés. Nous marchions sur la route qui va de Martelange à Neufchâteau en prenant toutes les précautions nécessaires à notre

sécurité. Notre bataillon marchait en tête. Derrière nous venaient les 1er et 5e bataillons du 87e d'infanterie. Le 80e régiment de fusiliers et le 81e d'infanterie étaient à notre gauche.

Vers une heure de l'après-midi, une patrouille qui venait de Lenglier vint nous prévenir que nous pouvions avancer sans danger, car cette localité n'était pas occupée par l'ennemi. Après avoir mangé la soupe préparée par les cuisines roulantes, nous poursuivîmes notre chemin. Tout à coup nous entendîmes sur notre droite un bruit insolite, tout nouveau pour nous. Nous nous rendîmes compte aussitôt de ce que c'était : c'était un obus. Il en tomba plusieurs tout près de nous. Aussitôt, le commandant Schmidt donna l'ordre suivant :

« Les 5e, 6e et 7e compagnies avanceront déployées en tirailleurs en s'abritant derrière la colline située devant elles. La 8e compagnie restera en arrière, en réserve. »

Tous les officiers, l'épée à la main, marchaient en avant de leurs troupes, comme pour une revue.

Les Français et les Belges tiraient très bien et furent malheureusement aidés par notre propre 27e d'artillerie qui tirait sur nous. Après avoir reçu des renforts du 87e d'infanterie, le colonel Puder donna l'ordre d'attaquer.

Nous pûmes alors voir de nos propres yeux ce qu'est la réalité de la guerre que nous ne connaissions que par les livres. Des hommes frappés d'une balle levaient les bras en l'air, tournaient sur eux-mêmes, et tombaient, morts ou blessés. Partout, on entendait des cris de douleurs et des gémissements qui se mêlaient aux sifflements des balles et des obus, aux « hurrahs » des soldats et aux commandements des officiers.

Le capitaine Dunker reçut deux balles et expira le soir même. Le lieutenant Eger blessé à la main tomba bientôt évanoui. La 8e compagnie qui avait été jusque-là tenue en réserve s'avança à son tour à la gauche de la 5e compagnie.

Tout à coup, le village de Lenglier commença à brûler et les deux dernières compagnies reçurent l'ordre de le prendre. L'état-major du 2e bataillon dont je faisais partie se trouvait maintenant à l'aile droite de la 2e com-

pagnie. Le lieutenant Brunn, un officier qui était aimé de tous ses soldats, reçut une balle en plein cœur au moment même où il donnait un ordre. Le sous-officier Steinbach tombait en même temps que lui.

Nous pénétrâmes enfin dans Lenglier qui offrit à nos yeux un spectacle désolant. Partout flambaient des maisons ; les rues étaient encombrées de cadavres de soldats et de chevaux. Un officier belge était couché en travers d'une poutre encore brûlante ; il était à moitié carbonisé ; son visage convulsé exprimait une affreuse douleur : le malheureux tombé là blessé avait dû être lentement brûlé vivant.

Merbach et moi étions en ce moment au poste téléphonique de la gare avec nos ordonnances. Tout à coup nous entendîmes des cris de femmes et d'enfants et nous sortîmes dans la rue. Nous vîmes au milieu d'une troupe d'officiers et de soldats, un groupe de civils composé de quatre hommes, deux femmes et cinq enfants. Ces malheureux étaient frappés par les soldats à coups de crosses et à coups de pieds. Les soldats criaient que c'étaient ces gens qui avaient tiré sur le colonel von Kriestein commandant le 87e d'infanterie, qui venait

d'être blessé et qui mourut peu après en Allemagne. Ce ne pouvait être eux, car des balles françaises, belges et allemandes sifflaient de toutes parts. Merbach protégea ces malheureux. Dans une autre maison, tout près de là, une femme tenant un petit enfant dans ses bras fut tuée à coups de crosse en présence de son mari qui fut ensuite transpercé d'un coup de baïonnette par un soldat du 87e. Je ne sais ce que devint l'enfant.

Devant la gare, un jeune lieutenant du 87e donnait l'ordre à un sous-officier et à deux hommes de mettre le feu à l'hôtel sous prétexte que c'était de là qu'on aurait pu tirer sur von Krierstein. Ces trois hommes entrèrent d'abord dans la cave de l'hôtel avec l'espoir d'y trouver du vin. Ils en trouvèrent, en effet, mais ils commencèrent aussitôt à se quereller parce que le sous-officier voulait garder pour lui tout le champagne. Ce fut alors un homme du 88e qui fut chargé de mettre le feu à l'hôtel, ce qu'il fit étage par étage. Beaucoup de maisons furent détruites de cette manière.

Vers six heures, je fus envoyé avec Merbach à la recherche de l'officier-payeur, pour pro-

céder à la distribution des vivres. Nous prîmes un petit chemin entre deux collines à droite de la gare. Nous rencontrâmes bientôt un groupe de soldats allemands au milieu desquels se trouvait un lieutenant français grièvement blessé. Cet officier dit en allemand, en nous apercevant : « Messieurs, je vous en prie, délivrez-moi de ces bêtes féroces. » Le malheureux avait une balle dans le bas-ventre et paraissait beaucoup souffrir. Merbach subitement très excité lui répondit brutalement: « Prenez garde à ce que vous dites et n'employez pas de pareilles expressions envers de braves soldats qui font la guerre pour délivrer le monde de ces sales Français. Aussi vrai que je suis ici, je ne m'en irai pas que vous n'ayez crevé sous mes yeux. » — « Lieutenant Merbach, dit l'officier-payeur Herbert qui venait d'arriver, songez que c'est un officier comme vous, et qu'il est blessé... »

Mais Merbach ne voulait rien entendre et nous renvoya. Il resta seul avec le mourant.

Je racontai la chose au commandant Schmidt, qui ordonna à Merbach de prendre le commandement de la 8e compagnie, dont le capitaine Ziekenrath, avait été blessé. Deux

jours après, au combat de Bertrix, Merbach fut tué par un soldat français qui lui asséna un coup de crosse sur la tête. C'était un de mes meilleurs amis.

Dans le combat de Lenglier, le 2e bataillon avait perdu 5 officiers et 60 hommes tués ou blessés.

La nuit tombait et nous couchâmes au milieu des morts et des blessés dont on entendait les cris. Notre bivouac se trouvait dans un endroit situé à environ deux kilomètres à l'est de Lenglier qui brûla toute la nuit.

Il fut impossible à la plupart d'entre nous de prendre du repos à cause de notre énervement. Beaucoup de soldats remerciaient le ciel de les avoir protégés. D'autres se vantaient d'avoir tué beaucoup de Français et de Belges. Quand, à cause de notre grande fatigue, nous commencions à nous assoupir, des cauchemars ou des coups de feu nous éveillaient brusquement.

Dès l'aube, nous repartîmes. Pendant huit heures, nous marchâmes autour de Neufchâteau où devait avoir lieu un combat, jusqu'au

moment où nous reçûmes l'ordre d'aller bivouaquer à Bercheux.

Nous avions en face de nous le 87e de ligne français appuyé d'une compagnie de cyclistes belges.

VI

Bertrix

Le combat de Bertrix. — Bravoure des Français.

Le 22 août, dès 5 heures, sonnait le réveil. Départ à 7 heures. Nous suivions la route qui se trouvait à gauche de Lenglier. Après avoir traversé Tournay-en-Ardennes, nous entrions dans la forêt de Huquant où nous prîmes un instant de repos. Presque tous les habitants des villages avaient pris la fuite précipitamment, laissant leurs maisons intactes aux mains des Allemands qui pillaient, brisaient et saccageaient tout. Les soldats jetaient les meubles et la vaisselle par les fenêtres pour s'amuser. Schmidt disait bien de temps en temps qu'il tuerait ceux qui entreraient dans les maisons ; mais les soldats faisaient ce

qu'ils voulaient et n'obéissaient ni à Schmidt ni à d'autres.

A 11 heures, nous reçûmes pour la dernière fois deux jours de vivres, près la forêt de Luchy, sur la route de Bertrix à Recogne. Vers 2 heures, arrivait un ordre du corps d'armée : nous devions nous tenir prêts à attaquer tout de suite parce que de nombreuses forces ennemies se disposaient à nous barrer la route et peut-être à essayer de nous faire reculer. Deux de nos compagnies s'avançaient à gauche de la route et deux à droite. Nous étions appuyés à droite par le 1er bataillon et à gauche par le 80e régiment de fusiliers.

La 7e compagnie reçut l'ordre de se développer en tirailleurs, d'occuper la lisière de la forêt et de commencer le combat. Le premier tué fut l'oberleutnant Bertram, qui tomba frappé d'une balle par un soldat allemand, nommé Schleisinger, que cet officier avait puni avant la guerre de trois jours de prison et qui voulait se venger. Schleisinger avait d'ailleurs prévenu ses camarades. La balle avait fait un tout petit trou au bas de la nuque. Ce Schleisinger non seulement ne fut pas puni, mais il reçut peu après la croix

de fer pour sa bravoure. Il mourut à l'hôpital de Nesle des suites des blessures qu'il reçut dans un combat.

La bataille de Bertrix fut une des plus importantes auxquelles notre bataillon prit part. Les Français occupaient une position avantageuse et faisaient tout leur possible pour nous empêcher d'avancer. Aussi fûmes-nous obligés, pour ne pas reculer, de faire donner toutes nos réserves. Le combat était acharné, et la bravoure égale des deux côtés. L'artillerie des Français et leurs mitrailleuses tiraient très bien et nous causaient beaucoup de pertes. Des quantités de soldats tombaient morts ou blessés et il était impossible de porter secours à personne, car chacun de nous avait fort à faire pour se mettre à l'abri des balles et des obus. Un moment, nous crûmes que tout était perdu et que nous allions être obligés de battre en retraite lorsque heureusement le 3e régiment d'artillerie de forteresse de Mayence arriva sur le champ de bataille. Il déboucha de la forêt. A peine les chevaux sortirent-ils du couvert des arbres qu'ils tombèrent tous foudroyés par la fusillade française. Officiers et soldats

se mirent alors à traîner les canons et à pousser les roues pour pouvoir au plus vite commencer le feu. Beaucoup furent tués.

Enfin, le 3e d'artillerie put commencer à tirer et nos affaires prirent une meilleure tournure. Quelques soldats des 5e et 8e compagnies réussirent à s'emparer de quelques canons du 18e régiment d'artillerie française : les artilleurs français défendirent leurs pièces revolver au poing et moururent bravement pour leur pays. Les Prussiens poussaient maintenant des hurrahs. Les Français voyant une partie de leur artillerie perdue et un de leurs aviateurs tomber, commencèrent à reculer lentement et à offrir moins de résistance.

La bataille était finie pour nous ce jour-là et les derniers rayons du soleil éclairaient sinistrement le champ de bataille couvert de morts et de blessés.

Le lendemain matin 23 août, le combat recommença, mais moins vif que la veille. Toujours en tirailleurs, nous avancions, laissant Bertrix à notre gauche. Les soldats avaient faim et beaucoup d'entre eux ouvraient les sacs des morts allemands et français pour y trouver quelque chose à se mettre sous la

dent. Bertrix brûlait et nous avancions dans des champs de blé qui n'avaient pas encore été fauchés. Nous passâmes la nuit entre Fontenoille et Chassepierre à la frontière française.

Le lendemain, à 8 heures, nous livrâmes notre première bataille en terre française aux environ de Matton et dans Matton même.

VII

Matton

Matton. — Scènes de pillage. — L'Allemagne se préparait à la guerre depuis quarante-quatre ans. — Le major Schmidt capitaine d'une bande de brigands. — Carrignan. — Vilmontry.

Le matin du 24 août, ce fut encore notre bataillon qui avait la chance de marcher en avant. Ça ne plaisait guère d'ailleurs au commandant Schmidt et aux soldats, car nous avions déjà perdu plus de monde que tous les autres bataillons ; mais Schmidt était le plus jeune commandant et il devait obéir.

Les Français qui battaient lentement en retraite s'étaient mis sur la défensive dans un bois près de Matton. Nous les y attaquâmes et peu de temps après nous occupâmes la position. Comme nous n'avions pas d'ordres, nous restâmes en place, dans des tranchées,

jusqu'au moment où le 80e vint nous relever. Les cuisines roulantes qui étaient à deux kilomètres en arrière nous attendaient pour nous distribuer un repas chaud. Les hommes étaient contents et oubliaient déjà leurs misères des jours passés. Mais leur joie devait être de courte durée. En effet, les Français venaient de contre-attaquer et repoussaient le 80e qui perdait les positions que nous avions conquises. Aussitôt informé, le commandant du corps d'armée, Freiherr von Schenk, vint donner à Schmidt l'ordre d'attaquer immédiatement. Schmidt répondit :

— Excellence, mon bataillon a perdu plus de monde que tous les autres ensemble ; mes hommes se sont battus comme des lions ; depuis trois jours, ils n'ont presque rien mangé et ils n'en peuvent plus.

— Comment, n'avez-vous pas honte ? dit Schenk. Vous attaquerez tout de suite ; les sacs restent ici.

Schmidt, les larmes aux yeux, prit dans ses mains le drapeau du bataillon et se mit à la tête de ses hommes. Il cherchait la mort. A la suite de cet incident, Schmidt devint populaire parmi tous les soldats. Il fut au

contraire mal vu de ses supérieurs et finit par donner sa démission au mois d'avril 1915.

Notre artillerie qui tirait assez bien ce jour-là nous aida à prendre Matton complètement démoli avec seulement quelques maisons intactes. Lorsque le 80e vint nous relever, il y eut échange de coups de crosses et de coups de pieds entre les soldats. Les nôtres les traitaient de lâches et de « soldats de parade ». Nos officiers ne disaient rien mais ils crachaient à terre pour exprimer leur dégoût devant leurs camarades du 80e.

Nous dûmes faire douze kilomètres pour aller chercher nos sacs, et vers huit heures du soir nous prîmes nos cantonnements dans des maisons plus ou moins démolies.

Tout ce qui n'était pas encore brisé le fut alors par les soldats qui firent du feu avec des meubles et des planches arrachées aux parquets. Ils trouvèrent beaucoup de linge, surtout du linge de femme. Beaucoup d'hommes jetèrent leur chemise et mirent des chemises de femme, beaucoup plus commodes, disaient-ils, par cette chaleur. On ne pouvait rien leur défendre, car la plupart étaient ivres et n'obéissaient pas. Ils se battaient devant

l'entrée des caves et n'avaient qu'une peur : laisser du vin pour les autres. Souvent, dans leur précipitation, ils oubliaient de fermer les fûts, de sorte que les caves étaient inondées de vin. D'ailleurs, beaucoup d'officiers, surtout des officiers de réserve, étaient les premiers à donner le mauvais exemple.

Je logeais avec le commandant Schmidt et tout son état-major dans la maison intacte d'un vieux capitaine français en retraite. Il dit à Schmidt qu'il ne comprenait pas que dans une armée qui avait, comme l'armée allemande, une réputation de discipline, on laissât les soldats piller et voler comme ils venaient de le faire à Matton. Schmidt me pria de lui répondre que malheureusement il ne pouvait pas punir les soldats parce que trop d'officiers donnaient eux-mêmes le mauvais exemple.

— Comment se fait-il, continua le vieux capitaine français, que vous ayez été si vite mobilisés ? En France, on croyait si peu à une guerre que nous n'avons pas eu le temps de prendre les mesures nécessaires à notre défense.

Le lieutenant Wunderlich lui fit com-

prendre que l'Allemagne se préparait à une nouvelle guerre depuis quarante-quatre ans, tandis que c'était tout au plus depuis un an ou deux qu'on avait commencé à y penser en France.

Le lendemain matin, 25 août, à 9 heures et demie, l'officier-payeur Herbert arrivait avec les voitures de ravitaillement pour faire la distribution des vivres aux cuisines. C'est là que nous pûmes voir qui étaient les vrais voleurs, les plus grands pillards ! Que n'avaient-ils pas volé ? Des malles pleines, des habits, des étoffes, des pendules, des gramophones, même des cannes, des parapluies et autres objets sans valeur pour un soldat. En dehors des voitures réglementaires il y en avait une quantité d'autres toutes chargées d'objets volés. Il y en avait qui étaient entièrement chargées de vin. En voyant ce spectacle, Schmidt demanda depuis quand il était devenu capitaine de brigands ?

L'officier-payeur répondit sans sourciller qu'il n'y avait aucun moyen d'empêcher les soldats d'entrer dans les maisons abandonnées.

— Belles excuses, répondit Schmidt, je

crois que vous profitez de la guerre pour vous enrichir : pendant que les soldats du front portent pour vous leur peau au marché, vous, messieurs de l'arrière, vous pillez à votre aise !

Cette bande de voleurs transportait une quantité de vivres volés dans les maisons et les magasins et toutes sortes de volailles. Des oies pendaient accrochées aux voitures.

A 2 heures de l'après-midi, le régiment sortit de Matton pour marcher sur Carignan. Au bord de la route on voyait des ambulances et des voitures brisées, des cadavres de soldats et de chevaux qui commençaient à empester l'air car il faisait très chaud. On voyait aussi des vaches et des cochons morts auxquels les soldats avaient simplement enlevé un morceau de viande et qu'ils avaient ensuite abandonnés là. C'était l'œuvre des maraudeurs qui font la guerre pour leur compte et ne paraissent dans leurs unités que pour y toucher leur solde.

A Carignan, faute de place, nous dûmes bivouaquer. Le 26, nous formâmes la réserve des troupes qui se battaient aux alentours de Mouzon. Dans la nuit, il plut tellement que

nous dûmes entrer dans des maisons pour nous mettre à l'abri. Naturellement, les soldats durent rester dehors, ce qui les fit murmurer. J'entendis le soldat de première classe Klein s'exprimer ainsi :

— Partout où il y a quelque chose de bon c'est pour messieurs les officiers. Pour nous, ils nous laissent où nous sommes et ne nous regardent même pas. Mais vienne la bataille, ils ont la frousse; ils nous font des compliments et nous flattent parce qu'ils ont peur; ils sont alors comme de petits enfants. Le danger passé ils reprennent le ton autoritaire et nous traitent comme des chiens.

Le 27 août, nous traversâmes sans encombre la Meuse près de Carignan.

Nous bivouaquâmes à Villemontry qui n'avait pas trop souffert. Mais les habitants se plaignaient de la maraude et du pillage des soldats qui se faisaient donner par des menaces de l'argent et des objets de valeur.

Le soir, chaque soldat reçut une bouteille de vin. Les hommes déjà nourris par les cuisines se préparaient encore des volailles et autres victuailles volées dans le village. En

fait de poules et d'oies, on ne voyait plus que leurs plumes qui volaient dans les rues.

Le 28 août, le réveil sonna à 5 heures... pour la dernière fois, hélas ! pour beaucoup d'entre nous qui devaient tomber ce jour-là.

VIII

Autrecourt

Bataille de Sedan. — Les ambulances.
Pertes allemandes importantes. — Passage de la Meuse.

Nous faisions partie de l'aile gauche de la 21e division et nous prîmes part à la bataille qui fut livrée à Sedan et aux environs. Nous étions entre Haraucourt et Autrecourt. La 25e division était à notre gauche. L'artillerie française tirait très bien, mais presque sans résultat parce que la plupart de ses projectiles n'explosaient pas. Les obus à shrapnells étaient très dangereux, parce qu'ils éclataient — quand ils éclataient — à une certaine hauteur et versaient sur nous une pluie de balles. Ils nous firent perdre beaucoup de monde. Nous étions couchés sur la crête d'une petite colline à l'est d'Autrecourt et il nous était

impossible d'avancer à cause du feu meurtrier des Français qui tiraient sur tous ceux qui avaient l'imprudence de lever la tête.

Le commandant Schmidt, le lieutenant de réserve Beck, Loffelhardt et moi, marchions avec le bataillon, tandis que le lieutenant Wunderlich, le tambour-major et un sous-officier restaient cinquante pas en arrière avec le téléphone pour assurer la liaison avec le reste du régiment. Un obus qui éclata juste à cet endroit tua un téléphoniste qui fut littéralement déchiqueté et blessa le lieutenant Wunderlich qui reçut deux éclats, l'un dans le dos et l'autre dans le bras.

Après diverses alternatives d'avances et de reculs, nous finîmes par réussir à pénétrer dans le village qui était complètement détruit. Comme à Lenglier, je vis des cadavres à demi carbonisés sous les décombres. Les blessés gémissaient et les bêtes effrayées poussaient de véritables rugissements dans les écuries.

Il était environ 2 heures lorsque nous entrâmes dans Autrecourt. Je me rendis avec le commandant à l'ambulance installée dans l'église pour essayer de voir Wunderlich.

Un spectacle épouvantable s'offrit à nos yeux et nos nerfs furent mis à une rude épreuve. D'abord, il nous fut impossible de trouver Wunderlich tellement l'église était encombrée de blessés. Il aurait fallu leur marcher sur le corps. Je me rappelle entre autres le fils d'un marchand de Hanau-sur-le-Mein à qui une balle avait enlevé les deux yeux. Il criait à fendre l'âme et appelait sa mère. Dans sa douleur, il arracha son pansement et nous pûmes voir combien sa blessure était horrible. D'autres avaient un ou deux membres emportés ou avaient des éclats d'obus dans le bas-ventre. Certains supportaient leurs souffrances avec résignation ; d'autres au contraire poussaient de véritables hurlements.

Dans un jardin, à droite de l'église, étaient installés les blessés français. Je dois dire que la plupart d'entre eux ne criaient pas soit par crainte, soit par amour-propre national et pour donner un bon exemple de courage aux Allemands.

Nous demandâmes aux infirmiers pourquoi ils ne portaient pas ces blessés français dans des maisons au lieu de les laisser ainsi à la belle étoile. « Nous n'avons pas de place,

répondirent-ils ; d'ailleurs, il ne fait pas froid la nuit et ils ont une couverture. » Soit dit en passant, les infirmiers sont les plus grands voleurs de la terre.

Nous bivouaquâmes au nord d'Autrecourt. Les compagnies vinrent au rapport pour déclarer leurs pertes en morts, blessés ou prisonniers. Je pus, là, me rendre compte que la journée avait été chaude. Les compagnies avaient toutes perdu plus de la moitié de leurs effectifs en tués ou blessés.

Beaucoup de soldats parcouraient le champ de bataille pour retrouver des amis ; mais la plupart ne se gênaient pas pour visiter les poches des morts. Aux observations qui leur furent faites ils répondirent qu'ils cherchaient les plaques d'identité. Il fallut un ordre formel de Schmidt, menaçant de faire fusiller sur-le-champ tout homme qui toucherait un mort pour mettre en fuite les détrousseurs de cadavres.

La Meuse coulait, calme, à nos pieds, et indifférente à tous ces malheurs, dont elle était cependant l'unique cause.

Pour que les convois puissent passer la rivière, le 21e pionnier avait jeté un pont à Vil-

lers, devant Mouzon. Comme on n'y voyait pas clair et que le passage s'effectuait lentement, les pionniers eurent l'idée de mettre le feu aux maisons les plus rapprochées du fleuve. Mais l'incendie se communiqua à tout le village qui flamba bientôt tout entier, de sorte qu'on y voyait comme en plein jour. Le général commandant le corps d'armée adressa ses félicitations au 21e pionnier.

IX

Raucourt

Le lieutenant Kédor, notre nouvel aide de camp. — Massacre de civils et incendies à Raucourt. — Kédor et l'adjudant du général. — La vieille dame et le sous-officier prussien. — Avant la Marne.

Le 29 août 1914, nous nous mîmes en route pour Raucourt après avoir été ravitaillés. Pendant la marche, notre nouvel aide de camp, le lieutenant Kédor, se distingua particulièrement. C'était un butor qui maltraitait les soldats qui souffraient déjà beaucoup de la chaleur et de la soif. Trouvant qu'ils n'avançaient pas assez vite, il les menaçait de sa cravache et les insultait, les traitant de « chiens, cochons, bande de paysans, bande de vaches », etc... Pendant la bataille cependant on ne voyait jamais ce héros qui préférait rester près des cuisines où les obus et

les balles n'arrivaient pas, ce qui ne l'empêcha pas de recevoir la croix de fer l'un des premiers du régiment.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Raucourt. Il s'y passa un événement qui n'aurait pas dû arriver. Mais, franchement, qui respectait encore, dans l'armée allemande, la Croix-Rouge, les non-combattants, les femmes, etc ?... Il n'y en avait pas beaucoup.

Le 87e régiment d'infanterie qui marchait en tête n'avait pas négligé de prendre toutes ses précautions et avait envoyé des patrouilles dans différentes directions. Certaines de ces patrouilles préféraient rester tranquillement dans une auberge de Raucourt plutôt que de remplir leur mission. Après avoir fouillé toute la maison et pris ce qui leur convenait ces patrouilleurs avaient pénétré dans la cave où ils s'emparèrent d'une quantité de bouteilles de vin, surtout du champagne, comme le prouvait d'ailleurs les nombreuses bouteilles vides qui gisaient par terre. Ils ne tardèrent pas à être complètement saôuls. C'est alors que soit par suite d'une querelle, soit par accident, l'un des soldats fut tué devant

le buffet de la salle à manger. Il avait reçu un coup de crosse de fusil qui lui avait ouvert le crâne comme un melon. La cervelle avait jailli. Les yeux, gros comme le poing, pendaient hors de leurs orbites. Il était complètement défiguré. Pour qu'on ne puisse établir son identité, les meurtriers avaient fait disparaître ses papiers et son livret militaire qui se trouvait dans son sac qui était encore devant lui et dont le contenu avait glissé à terre. Ce qui prouvait bien que ce n'était pas les civils qui avaient tué cet homme, c'est qu'il tenait encore son fusil dans ses bras. Le fusil du meurtrier avec la crosse toute maculée de sang était encore là.

Le lieutenant Kédor, les sous-officiers Dorr, de l'état-major du régiment, Hallenbach, Loffelhardt et moi, nous entrâmes dans la maison les premiers, car une foule de civils et de soldats s'étaient rassemblés devant la porte sans oser pénétrer à l'intérieur. Nous nous rendîmes compte tout de suite de quoi il s'agissait et que ce n'était qu'un soldat allemand qui avait commis ce meurtre. Kédor se mit à dire : « Qui dénoncera ces criminels pour qu'ils subissent le châtiment de leur

crime ? On ne les trouvera jamais ! Nous ne pouvons pas cependant laisser salir l'honneur de l'armée allemande ! » Sur ces mots il sortit de la maison et accusa les habitants de Raucourt d'avoir assassiné un soldat prussien.

Aussitôt, sur l'ordre du colonel Puder, l'oberleutnant Schaffitzel, adjudant du régiment, fit arrêter tous les habitants des maisons voisines de cette auberge, au nombre d'une vingtaine. Ces malheureux juraient que les soldats se battaient entre eux et qu'ils étaient innocents. Sur quoi Puder s'écriait : « Tuez-moi à l'instant toute cette bande pour que les coupables souffrent avec les innocents et mettez le feu à l'hôtel et aux maisons voisines ! » Il pensait peut-être que l'un de ces malheureux dénoncerait quelqu'un, ce en quoi il se trompa. Mais avant même qu'il ait pu donner un contre-ordre, les soldats se précipitèrent comme des bêtes fauves sur les quinze ou vingt hommes et femmes condamnés sans jugement par le colonel Puder et les exterminèrent sauvagement à coups de baïonnettes. Pendant ce temps d'autres couraient mettre le feu aux maisons et à l'hôtel

qui flambèrent au bout de quelques instants.

Après cela les soldats se répandirent dans tout le village, maltraitant et terrorisant tous les habitants. La troupe fut laissée absolument libre de faire tout ce qu'elle voulait.

Le bataillon bivouaquait hors du village, dans un champ où se trouvaient encore des cadavres de soldats français appartenant à un régiment colonial. Nous souffrions beaucoup du manque de tabac. Le commandant Schmidt et nous-mêmes, nous fumions du thé. Les soldats fumaient des feuilles sèches. Aussi plusieurs hommes fouillèrent-ils les morts pour trouver du tabac qu'ils revendirent ensuite à prix d'or. Pour quelques cigarettes, des soldats donnaient des montres, des bagues, des pièces d'or françaises ou belges. D'où provenaient ces objets et cet argent, puisque le soldat allemand ne touche que 5 marks 30 tous les dix jours ?

Le lendemain dimanche, jour de repos, eut lieu un service religieux où l'aumônier de la 21e division prononça un sermon sur le thème : « Aimez vos voisins comme vous-mêmes. » A onze heures et demie, une messe fut dite

pour les soldats catholiques dans l'église de Raucourt.

Comme nous manquions de vin à l'état-major, le commandant Schmidt me dit que je devrais bien tâcher de me débrouiller avec Loffelhardt pour en trouver. Je me livrai aussitôt à une petite enquête parmi les habitants du village qui me conseillèrent de m'adresser à une villa située à la sortie nord de Raucourt. Cette villa était habitée par une vieille dame qui était seule avec son fils et qui, disaient-ils, devait avoir beaucoup de vin dans sa cave.

Lorsque nous nous présentâmes, le sous-officier Kumpfe, Loffelhardt et moi, à la villa, nous fûmes mis à la porte par un jeune lieutenant qui y était déjà installé.

Nous retournâmes donc auprès du commandant Schmidt pour lui faire part de l'insuccès de notre mission. Kédor, qui en pareil cas n'avait jamais peur, nous dit que nous allions y retourner avec lui. Lorsque nous arrivâmes, le jeune lieutenant n'était pas là et nous pûmes parler tout de suite à la dame. Nous expliquâmes le but de notre visite, mais elle nous dit :

— Messieurs, tout dans cette maison est déjà pris par le général qui est chez moi.

— Et où est ce monsieur ? demandai-je.

— Il est sorti, dit-elle.

— Bien, quand il reviendra, vous lui montrerez nos bons de réquisition.

Sur quoi, nous descendîmes à la cave et nous commençâmes tout de suite à emballer du champagne et d'autres vins.

Comme nous nous disposions à sortir avec une trentaine de bouteilles, le jeune officier nous reçut à la porte de la cave par ces mots :

— Je vais vous aider à boire mon champagne ! Vous boirez de l'eau, coquins !

Mais Kédor, qui n'avait pas peur, lui cria dans la figure :

— Qu'est-ce que vous vous permettez de dire ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans cette maison ?

— Je suis adjudant du général et je vous somme de laisser ce vin et de sortir d'ici le plus vite possible !

— Taisez-vous, fermez votre gueule ! Je suis plus ancien que vous ! Je crois que vous êtes simplement un tireur au flanc ! Vous

aurez de mes nouvelles ! répondit l'intrépide Kédor.

Enfin, nous arrivâmes chez Schmidt avec notre vin volé, mais nous ne pûmes en boire beaucoup, car le départ venait d'être fixé pour 4 heures et demie. C'est à peine si nous eûmes le temps de manger un morceau avant de nous mettre en route.

Mais à peine étions-nous arrivés à six kilomètres de Raucourt que nous dûmes nous arrêter pour laisser passer d'autres troupes, parce que nous étions de réserve. Ce délai donna à Schmidt l'idée de nous renvoyer en arrière chercher encore du vin chez la vieille dame, parce que nous allions probablement traverser des régions où tout aurait été déjà râflé par les troupes qui nous précédaient. Je partis donc avec le lieutenant Abraham de la 8e compagnie et Loffelhardt. Nous partîmes tous à bicyclette, enchantés d'aller encore une fois embêter le jeune lieutenant. Dans le village, le lieutenant Abraham s'arrêta un moment pour causer avec quelques soldats qu'il connaissait, de sorte que Loffelhardt et moi nous prîmes les devants et nous nous pré-

sentâmes seuls à la porte de la villa de la vieille dame.

Nous frappâmes plusieurs coups, mais personne ne vint nous ouvrir. Nous sautâmes par-dessus le mur du jardin, et nous enlevâmes la barre de fer pour ouvrir la porte et garer nos bicyclettes. Nous fûmes très surpris d'entendre des paroles de menaces en allemand. La porte de la maison se trouvant aussi fermée nous entrâmes par une fenêtre et en un instant nous fûmes dans la chambre d'où partait le bruit. Nous vîmes alors un étrange spectacle. Dans la chambre se trouvait le sous-officier Kumpfe, qui avait fait partie de notre première corvée de vin, le soldat de première classe Janecke et la vieille dame. Cette dernière était complètement dévêtue et paraissait sur le point de perdre connaissance. En nous voyant, elle se mit à pleurer pensant probablement que nous venions aussi pour la faire souffrir. Je lui dis de s'habiller et de me raconter ce qui s'était passé.

« Il y a environ une demi-heure, me dit-elle, ces deux messieurs sont entrés chez moi par la fenêtre et m'ont demandé de l'argent. Je leur répondis que je n'en avais pas,

parce que mon fils qui est retourné chez lui l'a emporté. Ne comprenant pas le français, ils ont cru que je refusais de leur en donner. Je les ai menés dans la salle à manger pour leur donner quelque chose à manger, mais ils m'ont mis le revolver sous le nez et m'ont entraînée dans cette chambre. J'ai tâché de leur faire comprendre qu'ils ne trouveraient rien qui pût avoir une valeur quelconque pour eux. C'est alors que le grand — c'était Kumpfe — s'assit sur mon lit et me fit comprendre par ses gestes que je devais me déshabiller. Je tâchai de lui faire comprendre à mon tour que je suis une vieille femme de soixante-trois ans, et qu'il m'épargnât une pareille chose en pensant à sa mère. Alors ce monsieur prit la bougie et commença à mettre le feu à mon lit. Regardez, je vous prie, les draps et les couvertures... Folle de terreur, j'arrachai mes vêtements pour me soumettre à l'inévitable lorsque heureusement vous êtes arrivés, messieurs. »

J'expliquai alors à la dame pourquoi nous revenions la voir, qu'elle ne devait pas avoir peur de nous et que nous la payerions en bons de réquisition qui avaient autant de

valeur que de l'argent comptant. Kumpfe, très effrayé maintenant, me suppliait de ne rien dire de ce que nous avions vu. Il demanda pardon ainsi que Janecke à la bonne dame, qui nous pri aaussi de nous taire, parce qu'elle ne voulait pas faire punir ces hommes et qu'elle avait honte de cette histoire. Loffelhardt et moi, nous lui promîmes le secret.

Elle nous invita tous à manger quelque chose, ce que nous ne refusâmes pas. Le lieutenant Abraham qui venait d'arriver ne refusa pas non plus et il parut enchanté de cette brave dame. Nous ne lui dîmes pas d'ailleurs tout ce qu'elle avait souffert. Après le souper, elle nous conduisit elle-même à la cave pour prendre le vin. Comme nous ne pouvions tout emporter, je lui dis d'enterrer le reste, parce que je marquerais sur le bon que nous avions tout pris. Elle ne l'a d'ailleurs peut-être pas fait. Plus tard, lorsque Kumpfe voulait commander Janecke, ce dernier prononçait aussitôt à haute voix ce simple mot : « Raucourt ». Aussitôt Kumpfe devenait pâle et donnait ses ordres à un autre soldat.

Le soir, nous arrivâmes au bataillon, char-

gés comme des mulets, à la grande satisfaction de Schmidt.

Les villages que nous traversions étaient pour la plupart complètement démolis et beaucoup n'avaient même plus d'églises.

Maintenant, c'était la bataille de la Marne qui nous attendait, la Marne où les Français montrèrent ce dont ils sont capables et où le général Joffre mit un grand verrou sur nos espérances et nos illusions.

Je veux rapporter ici quelques propos stupides de nos soldats pour montrer à quel point ces illusions étaient répandues. Entrer tout de suite à Paris, cela allait de soi et personne n'en doutait. Mais tous les soldats étaient convaincus que nous serions bientôt en Angleterre.

— Comment allons-nous faire pour arriver en Angleterre ? disait l'un.

— Ne t'inquiète donc pas... répondait l'autre, Guillaume a déjà tout préparé. Un beau jour, Douvres sera bombardée par Calais et nous partirons tranquillement pour Londres où nous nous remplirons le ventre de pudding.

X

La bataille de la Marne

Sermaize-les-Bains. — Nouvelles recrues. — Combat acharné — Nos pertes. — Sagny-sur-l'Angle. — On vit bien à l'arrière. — La retraite. — Héroïsme du lieutenant Kédor. — Indiscipline et découragement des Allemands.

Nous eûmes la chance de rester à l'arrière-garde pendant cinq jours, jusqu'au 5 septembre 1914, jour où nous fûmes menés, sous le feu meurtrier de l'artillerie française, au nord de Heiltz-le-Merupt, pour prendre part à la grande bataille de la Marne. L'artillerie française tirait très bien et rien que pendant notre marche vers nos positions nous fit perdre presque la moitié de notre effectif en tués ou blessés.

Nous arrivâmes enfin à Heiltz-le-Merupt où nous ne pûmes rester, parce que le village était en feu. Toujours au pas gymnastique à

cause du feu violent de l'artillerie ennemie, nous arrivâmes sur nos positions, entre Sermaize-les-Bains et Pagny-sur-Saul, sur la ligne du chemin de fer le long de laquelle nous pûmes nous abriter. Nous fûmes à ce moment sans liaison avec l'arrière à cause du feu nourri et violent de l'artillerie française qui tirait de mieux en mieux. Nous étions relativement à l'abri, mais à condition de rester couchés dans l'eau. Une pluie diluvienne tombait sans interruption et nous n'avions rien mangé depuis 4 heures du matin. Nous attendions la nuit pour pouvoir quitter notre détestable position où, si nous n'étions pas tués par une balle, nous risquions infailliblement d'être noyés comme des rats.

A 10 heures du soir, deux cuisines roulantes approchèrent. Sans s'occuper à quel régiment elles pouvaient appartenir, les hommes se précipitèrent et eurent tout pillé en un clin d'œil.

Bientôt, Loffelhardt et moi nous fûmes appelés par le régiment pour amener au bataillon et verser dans les compagnies des renforts qui venaient d'arriver de Mayence. Il y avait parmi eux d'anciennes connaissances

de Hanau. L'important c'est qu'ils avaient du tabac et des cigarettes dont nous étions privés depuis longtemps.

Nous indiquâmes leurs compagnies aux nouveaux venus. Beaucoup étaient sous les drapeaux depuis six semaines à peine. Ils étaient hors d'eux à l'idée qu'ils allaient prendre part à une grande bataille. Ils criaient tellement que nous fûmes obligés de les faire taire, car les Français étaient à peine à trente ou quarante mètres de nous. A peine avais-je parlé que la fusillade reprit, très violente, et il nous fut alors difficile de retenir ces vaillants guerriers qui se mirent à courir dans toutes les directions, surtout en arrière. Nous dûmes bientôt, Loffelhardt et moi, nous aplatir dans une mare d'eau.

Les plantons des compagnies allaient se mettre en route avec les nouvelles recrues lorsque arriva l'ordre d'attaquer immédiatement les Français qui se trouvaient en face de nous. Ce fut une véritable boucherie. Pour la première fois, j'assistai à un corps à corps. On se battait à coups de baïonnettes, à coups de crosse et même à coups de couteaux. Les deux artilleries tonnaient et causaient de

chaque côté des ravages énormes. Ni Français ni Allemands ne faisaient quartier et personne ne demandait à se rendre. Notre attaque échoua et n'eut d'autre résultat que de nous faire perdre beaucoup de monde.

Le matin, on vit arriver Kédor avec les quatre adjudants de compagnie qu'il était allé chercher aux cuisines roulantes. Il voulait inscrire les nouveaux arrivés, mais ce fut impossible, car nous n'avions pas de listes et la plupart d'entre eux avaient été tués, blessés ou faits prisonniers pour leurs débuts. Pendant longtemps, en Allemagne, à bien des demandes de renseignements de la part des familles on fit cette simple réponse : « Manque depuis la bataille de la Marne. » Beaucoup de ces jeunes soldats n'avaient même pas de plaque d'identité.

Le 6 septembre, la canonnade fut beaucoup moins violente, mais la pluie continua, torrentielle. J'étais tapi au fond d'un trou avec Loffelhardt, tout près du commandant. Tout d'un coup, un obus français tomba en plein dans notre tranchée et tua six hommes qui furent mis en pièces.

Vers 5 heures de l'après-midi, je me ren-

dis avec Loffelhardt à l'arrière pour transmettre les ordres du commandant à l'officier-payeur. Il se trouvait avec les bagages près de Sagny-sur-l'Angle où stationnait également tout le ravitaillement de la 21e division, dont le chef était le capitaine de hussards Rittmeister. Au moment où nous arrivions, ce dernier interrogeait le maire de Sagny-sur-l'Angle qu'on venait de lui amener et qui était accusé de communiquer avec les Français et de les prévenir de tous nos mouvements à l'aide d'un téléphone souterrain. Ce soupçon était d'autant plus fondé qu'une batterie allemande qui venait de prendre position avait été immédiatement détruite par le tir des Français. Un sous-officier du 6e uhlan arrivait dans la cour de la mairie et ordonnait aux soldats d'arrêter tous les civils. Trois femmes dont une jeune fille de dix-huit ans, fille du maire, furent trouvées dans une cave où elles s'étaient cachées et furent traitées comme les hommes, c'est-à-dire avec la dernière brutalité.

Nous restâmes la nuit chez l'officier-payeur et nous pûmes nous rendre compte de la vie facile et agréable que menaient ces messieurs

du ravitaillement. Pendant que nous manquions de tout aux tranchées, c'était ici un gaspillage à faire frémir. On ne se refusait rien. Les files de voitures chargées de marchandises pillées étaient là, rangées en bon ordre. Comme il pleuvait, des tentes confortables avaient été installées. L'officier-payeur nous invita à dîner et nous traita absolument comme dans un hôtel de premier ordre : une quantité de plats excellents et toutes sortes de vins fins furent servis. Comme nous n'avions presque rien mangé depuis quarante-huit heures, nous avions, Loffelhardt et moi, un appétit colossal. Notre idée à tous deux était d'en profiter et de manger pour quelques jours. Tout ce que nous mangeâmes à ce dîner avait été volé. A quelques pas de nous les soldats qui gardaient les civils de Sagny ne se gênaient pas pour manquer de respect aux femmes d'une manière scandaleuse. Ces pauvres femmes ne pouvaient rien faire et se mettaient à pleurer, ce qui n'empêchait pas ces brutes de continuer. Les officiers auraient dû empêcher une telle inconduite. Chaque régiment n'a-t-il pas toujours deux officiers aux bagages ? Mais où étaient-ils ? En train

de faire la noce avec les vins volés. Ils faisaient la guerre à leur manière.

Après nous être bien restaurés, nous nous mîmes en devoir de rejoindre notre bataillon vers 4 heures du matin. Nous dûmes nous glisser à travers les morts, les cadavres de chevaux et les débris de voitures, de canons et d'automobiles qui encombraient le champ de bataille. Il était impossible de marcher droit sans s'exposer à être tué ; il fallait ramper. Le contact des morts me donnait le frisson. Je pensais que dans un instant peut-être moi aussi je serais un de ces pauvres morts innombrables et inconnus. Vers 6 h. 1/2, nous arrivâmes sur la crête d'une colline. Nous offrions une cible à l'ennemi et les balles se mirent à siffler. Nous nous cachâmes derrière un cheval mort. Bientôt nous aperçûmes devant nous des troupes qui reculaient et venaient par conséquent dans notre direction. Quelle ne fut pas notre surprise de nous trouver tout à coup au milieu du 1er bataillon au lieu du 2e. Sur nos questions, on nous dit que le 2e bataillon se trouvait maintenant plus à gauche. Nous nous y rendîmes et je demandai au commandant Schmidt pourquoi nous

avions abandonné la ligne du chemin de fer. Schmidt me dit : « Tu as entendu dire que les Allemands se trouvaient avec Kluck à vingt kilomètres de Paris. Mais, vois-tu, l'affaire est ratée et nous devons battre en retraite. Si ça continue nous n'aurons plus guère de monde, car nous subissons des pertes terribles. » Nous restions là, sans ordres, attendant le moment d'être faits prisonniers.

« Charlot, continua Schmidt, si le sort veut que nous tombions vivants dans les mains des Français, nous resterons toujours ensemble. Pourquoi n'ai-je pas mieux appris le français à l'école ? Alors, c'est dit, nous resterons ensemble ? » Nous restâmes sur cette position toute la journée : l'artillerie française tirait derrière nous et nous empêchait de reculer. Elle tirait aussi sur nous, nous tuant toujours du monde, et notre position devenait intolérable. Les brancardiers ne savaient où donner de la tête tellement les blessés criaient, les appelant de tous les côtés à la fois. Quelques hommes commençaient à mettre leur mouchoir au haut de leur fusil pour montrer qu'ils voulaient se rendre. Mais les Français ne s'y fiaient guère et répon-

daient généralement par une balle qui souvent atteignait son but. Tout le monde était démoralisé. Pour les calmer, les officiers supérieurs disaient aux hommes que nous reculions par mesure de sécurité, mais personne ne les croyait. Les soldats ne se gênaient pas pour crier à haute voix devant les officiers : « Oui, vous avez chanté trop vite avec votre Paris ! Maintenant ce sont les Français qui nous ont f... une raclée que nous n'oublierons jamais ! »

Enfin, le 8 septembre, vers 7 heures du soir, nous échappâmes à la griffe meurtrière des Français. Nous reçûmes l'ordre de commencer la retraite qui s'effectua déplorablement à cause des ordres et des contre-ordres qui s'entre-croisaient. Tantôt, on nous envoyait dans une direction, tantôt dans une autre. Si nous étions dans un endroit convenable pour y prendre un peu de repos, aussitôt arrivait un ordre de l'évacuer. Cette incertitude de nos chefs exaspérait les soldats qui commençaient parfois à insulter les officiers. Beaucoup d'entre eux, n'en pouvant plus, refusaient d'avancer et restaient où ils étaient, se livrant à leur destinée.

Le 9 septembre, vers 4 heures du matin, notre régiment reçut l'ordre de former l'arrière-garde de la division et d'envoyer des patrouilles composées d'hommes sûrs. Le gros de l'arrière-garde devait occuper jusqu'à nouvel ordre le sud de la forêt de Sommeilles.

La pluie avait complètement cessé et le soleil brillait. Notre petit état-major s'installa le plus confortablement possible au bord d'une sablière. On nous apporta du café de la cuisine. Nous le prenions avec plaisir et nous causions d'événements passés lorsque soudain un obus français, qui éclata tout près de nous, nous rappela que la guerre n'était pas finie. Le lieutenant Kédor qui était assis, les jambes pendantes, au bord de la sablière, roula tout à coup jusqu'au fond en renversant notre café et en s'écriant : « Infirmiers, vite, je suis blessé ! » Le Dr Wolkewiz et deux infirmiers accouraient, mais il se releva tout seul et se tâtant le corps se mit à dire : « Je croyais que l'obus m'avait mis en morceaux, mais, Dieu merci ! je vois que je n'ai absolument rien et que je suis sain et sauf. » Nous riions tous du courage de ce héros, qui continua :

« Mon commandant, j'ai eu une chance

colossale. Cette machine me sifflait tellement aux oreilles que je croyais bien que tout était fini. Heureusement que ces types-là ont mal tiré. » Le commandant lui répondit :

« Kédor, depuis le jour de la mobilisation, je n'ai jamais tant ri. D'ailleurs, voyez, tout le bataillon se tord de rire aussi. Reste à savoir si c'est pour votre héroïsme ou pour votre tour d'acrobatie ». A ces mots, Kédor, qui avait mauvais caractère, se mit en colère et commença à chercher querelle aux soldats. Mais à peine ouvrait-il la bouche que ceux-ci criaient en pouffant de rire : « Infirmiers, vite, je suis blessé ! »

Pour mettre fin à la scène, Schmidt l'envoya à la cuisine donner l'ordre qu'on nous apportât du café.

Bientôt nous continuâmes notre mouvement de retraite. Des régiments d'artillerie de l'armée Kluck passaient au galop sur la route, portant accrochés aux caissons des grappes de fantassins qui n'en pouvaient plus et qui ne voulaient pas tomber entre les mains des Français.

Dans les villages que nous traversions maintenant, il n'était plus question de maltraiter

les habitants. Quelques-uns nous demandaient si nous cherchions la route de Paris. Schmidt à qui je traduisais ces questions ironiques ne se fâchait pas et haussait les épaules.

A 6 heures, nous arrivâmes à Hans où nous devions cantonner avec tout le 88e, le 87e, le 6e uhlan et le 63e d'artillerie. Les rues étaient tellement encombrées de canons et de voitures qu'il était impossible de passer. Les officiers criaient et juraient et les soldats n'en faisaient qu'à leur tête. Beaucoup de gradés furent roués de coups par des soldats. Comme j'allais chercher des ordres à la brigade, je vis le lieutenant Anspach du 3e bataillon qui injuriait un uhlan qui l'avait touché en passant avec sa lance. Le uhlan furieux lui répondit en criant à son tour : « Ferme donc ta gueule, gros voleur ; tu retrouves ton courage, maintenant que nous sommes loin des Français. File, espèce de lâche, autrement tu vas recevoir autre chose ! » Anspach devint pâle et s'en alla. Moi-même je relevais le col de ma capote pour passer inaperçu, car je comprenais qu'on ne respectait plus les supérieurs.

La nuit se passa tranquillement pour les

hommes ; mais nous, nous eûmes beaucoup de travail à cause des ordres et des contre-ordres.

Nous quittâmes Hans le 11 septembre, à 3 heures du matin, déployés en tirailleurs, et nous reculâmes vers l'est en creusant des tranchées entre Hans et Somme-Tourbe.

Vers 6 heures, nous fûmes relevés par des régiments qui n'avaient pas été éprouvés et nous allâmes à notre tour relever la garde qui avait été battue à Reims.

Tel fut le rôle que joua notre bataillon à la bataille de la Marne.

XI

Reims

Les soldats de la Garde. — Prise du fort de Brimont. — Pour du champagne. — La légion étrangère.

Nous marchions toujours vers le nord dans la direction de Vouziers lorsque nous reçûmes tout à coup l'ordre de changer de direction. En consultant les cartes, nous vîmes qu'on nous envoyait sur Reims. Notre marche sur cette ville fut une véritable marche forcée puisque nous fîmes près de cinquante kilomètres dans une seule journée. Le colonel Puder s'écria devant nous : « Allons, nous sommes encore obligés de tirer les marrons du feu pour les autres ! Il paraît que la Garde a été rossée ; sûrement on nous envoie la remplacer. »

C'est à Bourgogne que nous rencontrâmes

les premiers soldats de la Garde. Nos soldats les reçurent avec des quolibets : « Eh bien! disaient-ils, vous voilà, grandes gueules de Berlin ! Est-ce que par hasard les Français vous auraient f... une dégelée? On voit ici ce que vaut un soldat. Vous, vous n'êtes que des soldats de parade. Vous avez toujours votre grande gueule, mais quand ça chauffe, vous jetez vos armes et vous f... le camp ! » Nos officiers ne disaient rien et riaient sous cape. Ça leur donnait l'assurance que nous ferions notre devoir et que nous effacerions la défaite de la Garde qui avait perdu le fort de Brimont. On nous envoyait pour le reprendre.

Au début, personne ne se souciait d'attaquer à cause du tir très précis de l'artillerie française. Le général de brigade von der Esch courait tout le long de la ligne de feu et frappait les soldats dans le dos à grands coups d'épée. C'est ainsi que la brigade reprit le fort de Brimont. Après l'affaire, von der Esch disait aux officiers que c'était le meilleur moyen de faire avancer les soldats et de leur rappeler leur devoir.

Pendant que nous occupions le fort, nous restions toujours soumis au feu terrible de

l'artillerie française qui continua à nous causer des pertes. Notre officier-payeur, Herbert, qui devait maintenant approcher un peu avec ses voitures pour faire les distributions, avait une peur horrible, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir la croix de fer.

Dans l'après-midi du 17 septembre, le commandant Schleguer du 1er bataillon et notre commandant Schmidt nous donnèrent l'ordre, à Loffelhardt et à moi, de nous rendre à Reims pour chercher du champagne afin d'arroser notre victoire sur la garde impériale. Nous partîmes en bicyclettes par Auménancourt-le-Petit, Bourgogne et Fresnes. En sortant de Fresnes, nous commençâmes à recevoir des obus. Nous pensions que c'était notre artillerie qui tirait trop court. Nous étions persuadés que Reims n'était pas encore occupé par les Français. Au sortir du bois, une vraie pluie d'obus nous accueille. Nous ne savions que faire et nous crûmes que le mieux était de nous diriger à toute vitesse vers la ville où nous serions en sûreté ! Comme nous passions près d'une ferme où s'abritait une compagnie d'infanterie, les soldats nous crièrent : « Où donc allez-vous ?

Bonne chance ! » Tout à coup, nous nous trouvâmes au milieu d'un bombardement infernal : les obus venaient de partout et éclataient tout autour de nous. Sur cette belle route blanche les artilleurs français qui occupaient en réalité Reims tiraient sur nous comme sur une cible. Comprenant notre erreur et que nous avions depuis longtemps dépassé les lignes allemandes, nous rebroussâmes chemin à une allure vertigineuse : nous battîmes sûrement tous les records de vitesse, car nous avions pour nous entraîner et nous donner du courage toute l'artillerie française qui nous tirait dans le dos. La route montait un peu, mais nous filions quand même comme des champions du monde pour sortir de cet enfer. Schmidt, très émotionné, nous reçut à bras ouverts : « Mes enfants, mes enfants, dit-il, quel malheureux ordre ! Risquer votre peau pour une bouteille de champagne ! A peine étiez-vous partis que nous avons été prévenus que nous n'étions plus à Reims, et que la route serait soumise à un feu épouvantable. Heureusement, le ciel nous a protégés ! Etait-ce vous qui rouliez comme des fous sur la route ? » Cette histoire

montre ce que les soldats allemands sont quelquefois obligés de faire. Certes, Schmidt tout seul n'aurait jamais donné un pareil ordre, mais Schleguer, prussien dans le vrai sens du mot, n'aurait pas souffert que nous n'obéissions pas immédiatement.

Plusieurs soldats qui avaient mangé leurs vivres de réserve furent attachés à un poteau, les mains derrière le dos. A cette occasion, le soldat Render, de la 5e compagnie, qui avait été pendant cinq ans en Afrique dans la légion étrangère, déclara que jamais il n'avait vu là-bas les soldats soumis à un pareil traitement et que tout ce qu'on racontait en Allemagne sur la légion étrangère était entièrement faux.

Le 19 septembre, nous fûmes relevés et nous nous rendîmes à Pignécourt où nous prîmes nos cantonnements dans une grande propriété.

XII

La marche sur Roye

Pillage. — Viol de deux jeunes filles. — L'intrépide Kédor. — Anglais ou Allemands ? — Petite fête interrompue.

Le 20 septembre, nous commençâmes à marcher dans la direction de Roye. Vers 3 heures, nous traversions Neufchâtel. Nous rencontrâmes des groupes de soldats isolés appartenant à d'autres régiments, qui conduisaient une quantité de cochons, de chevaux, de vaches, etc... qu'ils avaient pris aux habitants et qu'ils conduisaient, disaient-ils, à leurs régiments. Schmidt leur ayant fait observer que le pillage était interdit, ils répondirent qu'ils avaient reçu l'ordre de leurs chefs de réquisitionner ce bétail, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps de rejoindre leurs unités qui s'étaient retirées trop tôt. En réa-

lité, c'étaient des maraudeurs. Neufchâtel n'avait pas été touché par les obus. Mais toutes les boutiques avaient été pillées et les marchandises jetées pêle-mêle au milieu de la rue. Un coffre-fort gisait dans le jardin d'une villa dont toutes les portes et fenêtres étaient brisées.

Dans la journée du 20 septembre, le commandant Schmidt, le Dr Schafer, le Dr Wolkewiz, le lieutenant Kédor, Loffelhardt et moi, nous entrâmes pour nous reposer et nous désaltérer dans une ferme située non loin de Neufchâtel sur la route qui conduit à Laon. Une femme, l'air très triste, nous reçut et nous demanda si nous venions aussi pour déshonorer ses filles.

Schmidt me dit d'interroger cette femme que je priai aussitôt de nous raconter ce qui s'était passé. Elle nous fit alors passer dans une chambre à coucher où elle nous montra les traces du forfait qui venait d'être commis chez elle :

« Il y a trois ou quatre heures à peine, nous dit-elle, trois militaires sont entrés chez moi en me demandant du vin et de l'argent. Je leur répondis que je n'avais ni l'un

ni l'autre et que je me trouvais seule avec mes deux filles. Alors ils me dirent de leur amener mes filles. J'essayai de les faire changer d'idée, mais ils ne voulurent rien entendre et je dus, sur leurs menaces, les appeler. A peine les eurent-ils aperçues qu'ils se jetèrent comme des bêtes sur mes pauvres enfants qu'ils poussèrent dans cette chambre où ils les déshonorèrent malgré mes cris ; l'un d'entre eux me fermait la bouche et me retenait en me frappant. Voyez, messieurs, les traces de cette lutte sauvage. Je pense, d'ailleurs, dit-elle, que l'un de ces messieurs est docteur (elle s'adressait à Schafer) d'après les insignes qu'il porte. Je le prie de vouloir bien examiner mes filles pour qu'il puisse se rendre compte si je dis la vérité. » Schafer fut laissé seul avec les jeunes filles et revint quelques instants après dire au commandant Schmidt qu'elles avaient été outragées par ces voyous. Ces deux pauvres demoiselles âgées de dix-huit et vingt ans n'osaient plus regarder leur mère et restaient toutes honteuses devant nous.

Nous dîmes à ces dames que nous porterions plainte, mais que ce serait probablement

sans résultat, car il y avait par malheur beaucoup de voyous qui faisaient ainsi la guerre aux innocents. Schmidt me dit de lui demander ensuite ce que nous pourrions faire pour elles. Elle nous pria de les laisser seules.

Schmidt porta plainte au colonel Puder. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien faire parce qu'il était impossible de trouver ces voyous et de les punir, pas plus que les maraudeurs et les voleurs. « En ce cas, dit-il, l'Allemagne peut faire la paix tout de suite, car je vois que tout le monde vole, tous ont des bagues aux doigts et des bijoux dans leurs poches : il faudrait mettre presque tout le monde en prison ! »

Schmidt me dit après cette affaire : « Charlot, nous disons beaucoup de mal des Russes en Allemagne, mais je crois que nous ne valons pas mieux qu'eux. Peut-être sommes-nous pires ! »

Le 21 septembre, nous marchions lentement sur la route de Laon. Les soldats chantaient. Le lieutenant Kédor qui avait la manie de tourmenter les soldats voulait les empêcher de chanter. Mais tous les soldats se mirent alors à crier en imitant la voix de Kédor :

« Infirmier, vite, je suis blessé ! » ce qui rappelait à Kédor son tour de force de la sablière et le rendait furieux. Dans sa colère il alla jusqu'à frapper plusieurs hommes à coups de cravache. Pendant une halte, il vit des soldats couchés par terre et il en frappa un sur la nuque. Cet homme se releva tranquillement, prit son fusil, le chargea et visa Kédor. Celui-ci se mit aussitôt à courir en zigzags, demandant son cheval. Nous étions à quelques pas de la scène et nous nous amusions énormément. Le colonel Puder se tenait le ventre à force de rire. Schmidt fit appeler le soldat et lui dit qu'il avait bien fait et qu'il devait se défendre contre tout individu, ami ou ennemi, qui l'attaquerait. Le colonel Puder et le général von der Esch lui-même félicitèrent aussi le soldat. Kédor avait disparu. Mais comme il était aide de camp il lui fallut bien venir aux ordres. Schmidt ne manqua pas l'occasion de lui dire : « Kédor, vous nous avez déjà donné une preuve de votre héroïsme en nous montrant que même dans le plus grand danger vous ne perdiez pas la tête et saviez vous tirer d'embarras. Mais plus brave est encore ce soldat qui, sans nos cris et nos

éclats de rire, vous aurait sûrement tué. En tout cas, vous nous avez bien amusés. » Kédor fit pendant quelque temps triste mine et laissa les soldats tranquilles.

Le 23, nous partîmes pour Fressancourt, La Fère, Chauny et Beaugies, où nous nous arrêtâmes.

Chaque compagnie avait envoyé en avant un sous-officier pour préparer les logements du bataillon. Les paysans de Beaugies, gens simples et naïfs, surpris de voir des uniformes qui n'étaient pas ceux des soldats français et qu'ils n'avaient pas encore vus depuis la guerre, demandèrent aux fourriers : « Etes-vous Anglais ? » « Yes, Yes » répondirent les fourriers pour avoir de bons logements. Quand nous arrivâmes, les fourriers nous prévinrent de ne pas dire que nous étions ennemis. Ces braves gens se battaient pour avoir des soldats chez eux et nous faisaient toutes sortes de politesses. A la fin, je ne pus m'empêcher cependant de leur dire que nous étions Allemands. Ils s'enfuirent aussitôt en courant comme si une bombe était tombée au milieu d'eux. Ils criaient : « Les Prussiens ! les Prussiens ! » Ce fut très comique.

Le commandant Schmidt et tout son état-major fut logé, grâce à moi qui avais fait mon enquête auprès du maire, dans une ferme confortable où nous trouvâmes des provisions et d'excellent vin que j'avais conseillé au maire de nous envoyer. Plusieurs autres officiers du bataillon vinrent dîner avec nous et le vin aidant, plusieurs furent bientôt complètement gris, y compris notre brave commandant Schmidt. Vers 1 heure du matin, je dus aller à Maucourt, au régiment, chercher les ordres et j'appris que nous devions partir à 2 heures. Il était 1 h. 45 quand je quittai Maucourt. J'allai au poste de police prévenir le clairon de sonner l'alerte, puis je me rendis auprès du commandant. Je les trouvai tous saouls et incapables de comprendre ce que je leur disais. Grâce au Dr Schafer, qui paraissait un peu moins ivre que les autres, nous arrivâmes à faire comprendre à Schmidt ce qu'il devait faire. Il donna aussitôt l'ordre aux officiers de rassembler leurs troupes dans dix minutes à la sortie du village. Nous devions partir à 2 heures, mais le bataillon n'était pas encore rassemblé à 2 heures et demie, car pendant que MM. les officiers s'amusaient à

se saouler, quelques soldats en avaient fait autant. Aussi un grand nombre de tireurs au flanc manquaient-ils à l'appel.

Avant d'arriver à Guiscard, nous dûmes faire halte pour laisser passer d'autres troupes. La plupart des officiers et des soldats se jetèrent dans les fossés du chemin pour continuer leur sommeil interrompu et cuver leur vin. Il ne manquait qu'un photographe.

A 8 heures, nous traversions Guiscard et Libermont.

XIII

Ercheu-Solente-Champieu

Violents combats. — Résistance acharnée des Français. — Mort du fils du commandant Schmidt. — Scènes d'horreur.

Grâce à notre artillerie, nous pûmes entrer assez facilement dans le village d'Ercheu, qui fut comme les autres le théâtre d'un pillage en règle. A notre droite, se trouvait la 25e division avec le grand-duc de Hesse-Darmstadt. Les Français occupaient Solente et leur position était avantageuse. Les Hessois à notre droite étaient mieux placés que nous et pouvaient avancer quelque peu. Pour nous, à peine une de nos patrouilles se risquait-elle dehors qu'elle était aussitôt décimée. En vain demandait-on des volontaires : personne ne marchait.

A 9 heures, nous reçûmes l'ordre formel

d'attaquer à minuit. Loffelhard, qui nous portait cet ordre, nous raconta que dans le Nord de la France et en Belgique les choses n'allaient pas bien pour nous et que la cavalerie avait reçu l'ordre de partir immédiatement par chemin de fer, parce que l'armée anglaise offrait une résistance inattendue.

La bataille de Solente eut donc lieu dans la nuit du 24 au 25 septembre 1914. Elle fut terrible. Français et Allemands se battirent avec acharnement. On ne faisait aucun quartier, ni d'un côté ni de l'autre. La défense héroïque des Français nous causa de nouveau de terribles pertes et c'est en marchant littéralement sur les morts et les blessés que nous entrâmes dans Solente à 5 heures du matin.

Le fils aîné du commandant Schmidt qui venait d'arriver depuis peu au bataillon trouva la mort dans cette boucherie. La douleur du père fut navrante. A ceux qui essayaient de le consoler en lui disant que son fils était mort pour la patrie, il répondait : « Que me fait votre patrie ? Qu'avions-nous besoin d'une guerre ? »

En entrant dans Solente, je fus témoin d'un horrible spectacle. Un soldat allemand était

entré dans une maison pour faire du café. Près du poêle se trouvait une vieille femme assise dans son lit. A droite, sur une chaise, un vieillard. A deux pas de ce groupe, une jeune femme assise, en train de donner le sein à un petit enfant. Un obus qui venait de faire explosion dans la chambre avait blessé la vieille mortellement à la tête ; le vieillard était coupé en deux ; le soldat était étendu par terre, mort ; quant à la jeune femme, elle était décapitée sur sa chaise, tandis que le pauvre petit qui était encore dans ses bras n'avait rien. Tous ceux qui virent cet affreux spectacle ne purent s'empêcher de pleurer.

Pendant toute la journée du 25, la lutte continua, terrible, pour la possession du village de Champieu, que nous dûmes prendre maison par maison. Notre artillerie tirait très bien.

Sur la place de la mairie gisaient plus de soixante cadavres de Français et des chevaux crevés qui avaient dû piétiner les blessés. Un soldat français mort tenait encore dans ses mains un casque allemand. En face de ce spectacle, les cuisines roulantes étaient installées et des soldats ivres chantaient à tue-tête des chansons de cabarets. Un gramophone mar-

chait et le soldat Schreiner, de la 6e compagnie, jouait une valse sur son accordéon. Dans un coin de la place, un peintre de Munich prenait tranquillement un croquis de la scène. Devant chaque maison gisaient des cadavres français et allemands étroitement mêlés. Une jeune femme française qui venait de sortir d'une cave où elle s'était cachée se mit à crier au milieu de la rue : « A bas les barbares ! » Elle fut aussitôt tuée à coups de baïonnette.

Beaucoup de blessés français qui n'avaient qu'une blessure légère causée par une balle furent cependant trouvés morts, la poitrine trouée d'un coup de baïonnette ou le crâne fracassé à coups de crosse. La brigade ayant donné l'ordre de ne pas faire de quartier, avait-on achevé les blessés ?

Le 27, on enterra les morts. Les plaques d'identité des soldats allemands furent recueillies avec soin. Mais on ne prit aucune précaution pour les Français qui furent enfouis pêle-mêle dans des tranchées recouvertes de terre. Une cérémonie touchante eut lieu pour l'enterrement du lieutenant de réserve Beck et du fils du commandant Schmidt.

Une villageoise devenue folle fut envoyée dans une maison d'aliénés.

« Pourquoi ce massacre, cette boucherie ? Que veulent donc ceux qui ont déchaîné cette guerre ? » disait le colonel Puder lui-même, très affecté par la mort du fils de Schmidt qu'il aimait beaucoup.

XIV

Roye

Le commandant Schlegler fait massacrer six prisonniers français. — Mort de Schlegler. — Kédor blessé. — Départ du commandant Schmidt. — Commencement de la guerre de tranchées. — Attaques françaises : nos pertes. — Aménagement des tranchées.

Le 30 septembre 1914, nous marchâmes à l'assaut de Roye. Les troupes qui participèrent à cette attaque étaient les suivantes : 80e fusiliers, 81e, 87e et 88e régiments d'infanterie du 18e corps d'armée ; 82e, 83e, 84e et 85e régiments d'infanterie du 21e corps d'armée. Il y avait donc huit régiments d'infanterie, sans compter l'artillerie qui avait préalablement détruit la ville, surtout la partie nord. Ce bombardement avait fait beaucoup de mal aux Français. L'orphelinat transformé

en hôpital avait été incendié et beaucoup de blessés avaient été brûlés vifs.

Nous sortîmes de la ville à la poursuite des Français. Mais nous dûmes aussitôt nous mettre à l'abri dans une sablière sur la route de Roye à Amiens.

Comme nous sortions de Roye, six soldats français qui n'avaient pu rejoindre leurs camarades se rendirent. Le commandant Schlegler du 3e bataillon ordonna aussitôt aux soldats qui se trouvaient près de lui de fusiller ces malheureux hommes. Mais aucun d'eux ne se souciait d'exécuter cet ordre barbare et tous tâchaient de disparaître. Schlegler sortant alors son revolver tua l'un des soldats français en disant à ses hommes : « Si vous n'obéissez pas je vous tue comme celui-là. » Les cinq autres prisonniers français furent alors abattus par les soldats.

Mais Schlegler ne put se vanter une seule minute de sa cruauté, car à peine le dernier prisonnier tombait-il qu'il recevait lui-même une balle qui arriva par la gauche. Il tomba à son tour raide mort. « Cette mort est trop belle pour cet assassin, » dit pour toute oraison funèbre le lieutenant Abraham.

Kédor fut presque en même temps blessé assez grièvement : il eut l'avant-bras droit brisé par une balle. Les soldats ne se gênaient pas pour dire que celui qui avait tiré n'avait malheureusement pas visé assez juste. Tout le monde était content et l'on venait lui dire hypocritement en riant sous cape :

— Est-ce que Monsieur le lieutenant souffre beaucoup ?

— Non, répondait Kédor, en faisant la grimace.

— Allons, voyons, levez la tête, et montrez que vous êtes un officier prussien, lui disait Schmidt.

Ce dernier, montrant sa main droite où un éclat d'obus venait de faire une légère écorchure, ajoutait :

— Maintenant, j'en ai assez de cette ignominie. Je rentre chez moi. Fasse la guerre qui veut, mais pas moi !

En disant ces mots, Schmidt nous dit adieu et se rendit à l'ambulance. Il partit tout de suite pour l'Allemagne.

Le lendemain, nous apprîmes que le colonel Puder s'était fait porter malade et était parti lui-aussi pour l'Allemagne.

A notre droite, la 25e division venait de s'emparer de Soyencourt et de Fresnay-les-Roye ; le 87e prit Parvillers.

Le 3 octobre, le lieutenant-colonel Brentano fut nommé commandant du 88e. Notre nouveau chef de bataillon fut le capitaine Bartsh, ancien officier d'ordonnance du commandant de la 21e division.

Ce jour-là, nous prîmes Quesnoy-en-Santerre en ruines. Nous n'y trouvâmes que quelques volailles.

Le 7 octobre 1914, nous reçûmes des renforts de Mayence. Parmi eux se trouvaient beaucoup de soldats déjà blessés et guéris qui ne manifestaient aucun enthousiasme.

A partir du 5 octobre 1914, commença pour nous la nouvelle guerre de tranchées. Chaque bataillon restait deux jours au repos à l'arrière et passait quatre jours dans la tranchée. Nous prîmes nos cantonnements à Carrépuits, près de Roye.

Du 13 au 26 octobre, nous restâmes devant Quesnoy-en-Santerre.

Pendant tout ce temps, un gros effort fut demandé aux soldats qui durent creuser et aménager les tranchées.

Le 27 octobre, les Français nous attaquèrent de trois côtés à la fois et nous perdîmes notre position de première ligne. Le lieutenant Anspach, adjudant du régiment, nous dit, quand nous lui annonçâmes cette nouvelle : « Vous êtes une bande de lâches et vous devriez avoir honte d'être Allemands. » Cet Anspach, un bonhomme dans le genre de Kédor, était lui-même le plus grand froussard du régiment et passait son temps aux cuisines pendant la bataille. Maintenant, il était presque toujours au fond d'une cave.

Le 28 octobre, nous reçûmes du corps d'armée l'ordre d'attaquer pour reprendre nos lignes. Mais les Français nous reçurent bien. Nous fûmes complètement battus et nous laissâmes entre les mains de l'ennemi 400 prisonniers, 2 canons et 4 mitrailleuses. Nous perdîmes aussi tous nos appareils téléphoniques. Nous dûmes reculer encore à 200 mètres au nord de Damery. Nous n'avions rien mangé depuis deux jours et il y avait devant nous plus de 200 cadavres allemands.

Enfin, le 2 novembre, nous fûmes relevés et envoyés au repos à Soyécourt jusqu'au 6 novembre. Nous devions maintenant aménager

les tranchées pour en faire de véritables forteresses. Elle devaient être très profondes et communiquer entre elles. Des abris commodes et sûrs furent creusés pour les officiers et les soldats. Il y avait des planchers, des lits, des chaises, des matelas. Au bataillon, nous eûmes même un piano. Dès le mois de décembre, l'électricité fut installée. Nous étions bombardés trois fois par jour, mais les obus ne nous faisaient plus grand mal. Tous les soirs à 9 heures, les cuisines nous distribuaient un repas chaud, du thé, du rhum et autres boissons alcooliques. A 4 heures du matin, café chaud. Aussi certains trouvaient-ils la vie supportable en comparaison de nos souffrances passées.

XV

Les Allemands à Roye

L'administration allemande à Roye. — Déportation des hommes en Allemagne. — Travail des femmes. — Destruction de l'église. — La fête de Noël. — Rogge, notre nouveau commandant. — La Saint-Sylvestre. — Une alerte. — Retour de Schmidt.

Maintenant, nous passions tout notre temps de repos dans Roye même, malgré le bombardement et nous y restions quatre jours chaque fois.

Un capitaine du 80e fut nommé commandant de la place. Il nomma maire un boulanger nommé Lefèvre, en le rendant responsable de tout ce qui pourrait arriver.

Il dut établir une liste de tous les habitants. Tous les hommes de seize à quarante-cinq ans furent envoyés en Allemagne. Toutes les autres personnes durent travailler pour les Allemands.

Dès le mois de décembre les femmes furent obligées de laver pour les soldats allemands. Elles gagnaient un franc par jour payé par la ville en bons, tandis que toutes les contributions devaient être payées en argent ou en or. D'autres devaient coudre des sacs à sable pour les tranchées. Les hommes nettoyaient les rues et démolissaient les immeubles trop endommagés. Trois hommes désignés par le maire remplirent les fonctions d'agents de police.

Les soldats ne profitaient guère, d'ailleurs, du repos, car il y avait chaque jour une heure d'école de compagnie et au moins deux heures d'école de bataillon. A midi, visite médicale et revue. A une heure, chants patriotiques. Les exercices prescrits devaient être exécutés malgré le bombardement.

Sous prétexte que le clocher de l'église servait de point de mire à l'artillerie française, l'état-major donna l'ordre de détruire l'église de Roye. Nos hommes du génie se firent un plaisir d'exécuter cette consigne et bientôt il ne resta plus que les quatre murs de ce monument. Les chaises, les stalles, la chaire, les confessionnaux et les bans furent utilisés

par les soldats comme bois de chauffage.

Les soldats préféraient rester aux tranchées que d'aller au repos en arrière ; ils y étaient en effet bien plus à l'abri des obus et surtout n'avaient pas à aller à l'exercice.

Les bureaux des bataillons et des compagnies restaient en permanence à Roye. Les sergents-majors allaient chaque soir au rapport aux tranchées. Quelques hommes, protégés des sous-officiers, restaient toujours attachés au bureau et se promenaient en ville, courant après les femmes ou se saoulant. Les cuisines et tous les services étaient également à Roye.

Beaucoup de gradés et d'officiers cherchaient des maîtresses, presque toujours par la menace et la terreur.

Le 22 décembre, notre bataillon célébra la fête de la Noël deux jours à l'avance, parce que le 24 il devait remonter aux tranchées et qu'il était plus commode de célèbrer la fête en ville. Le capitaine qui commandait le bataillon en l'absence de Schmidt (qui depuis sa guérison commandait un détachement à Ham) nous fit le discours suivant :

« Chers camarades,

« Il nous est impossible de célébrer cette fête allemande au milieu de nos familles. Un monde d'ennemis s'est dressé contre nous pour nous écraser et nous ravir nos biens, nos femmes, nos enfants. Ils nous ont attaqués comme des lâches, mais nous leur avons montré que nous sommes toujours de vieux Allemands qui savent se défendre l'épée à la main et protéger leur patrie. Nous nous battons et nous sommes prêts à mourir pour cette cause sainte. Je vous invite à crier avec moi : « Vive sa Majesté l'Empereur Guillaume II ! « Hoch ! hoch ! hoch ! »

Le lieutenant Nolte, du 6e uhlan, remercia le capitaine, puis quelques soldats groupés autour du piano entonnèrent le cantique : *Stille nacht, heilige nacht* [1].

Comme ils finissaient le dernier couplet, un obus éclata derrière le mur, dans le cimetière. Quelques soldats qui sortirent vinrent nous dire que plusieurs tombes étaient éventrées

1. « Nuit calme, nuit sainte. »

et que des membres et des débris de cadavres étaient dispersés partout dans le cimetière. Cet incident jeta un froid sur cette fête de « stille nacht ».

La cérémonie terminée, les soldats rentrèrent dans leurs compagnies où on leur distribua de la bière et de l'alcool en si grande quantité que bientôt ils furent tous abominablement saouls. Ils se répandirent dans les rues, frappant aux portes des maisons où ils savaient qu'il y avait des dames. On avait bien commandé des patrouilles comme il est de règle en pareil cas, mais les hommes des patrouilles et leurs chefs étaient aussi saouls que les autres et les aidaient au contraire à faire du tapage et à causer du désordre.

Au bataillon, nous eûmes une « soirée de bière » à laquelle assistèrent tous les officiers. On sait ce que c'est qu'une « soirée de bière ». Pendant tout le temps qu'elle dure, on ne doit pas boire d'autre boisson. Il y en avait tellement que bientôt MM. les officiers n'eurent plus rien à envier aux soldats.

Le 24 décembre 1914, arriva notre nouveau commandant, le major Rogge. C'était un ancien capitaine du 65e d'infanterie de Cologne

d'où on avait dû l'enlever parce qu'il maltraitait trop les hommes. Il avait été envoyé à l'état-major à Berlin où il fut nommé commandant.

Il avait été nommé ensuite commandant de la place de Stuttgart. Rogge, qui était très poltron et venait au front pour la première fois, avait une peur affreuse des obus. Lorsqu'il en entendait siffler un il se livrait à de véritables contorsions d'homme-serpent. Les soldats riaient rarement quand les obus français pleuvaient ; mais tous ceux qui voyaient Rogge ne pouvaient s'en empêcher. Dès qu'il fut arrivé dans notre abri, sa première question fut : « Est-ce qu'on peut habiter ici sans être tué ? » Nous cherchions à le calmer en lui disant que l'ennemi ne tirait pas sur nous, mais sur Roye. « Vous avez bien travaillé, nous dit-il ; partout où je suis passé, il ne reste pas une maison debout. Qu'est-ce que c'est que tous ces tombeaux que j'ai vus au bord de la route, surmontés d'un casque ou d'un képi ? Racontez-moi une bataille ? Comment ça se passe-t-il en réalité ? » Le lieutenant Nolte lui fit alors une description effrayante où rien ne manquait, ni les mem-

bres épars, ni les cris des blessés, ni les chevaux emportés, etc... « Figurez-vous, Monsieur le commandant, que j'ai vu un homme qui marchait à quatre pattes ; ses entrailles sortaient de son ventre ouvert... » Rogge ne voulait plus rien savoir ; il devint pâle et des gouttes de sueur perlaient à son front. Il ne mangea rien du tout pendant le dîner. Le récit de Nolte lui avait coupé l'appétit. En revanche, il but comme un trou. Nolte nous faisait signe de cacher les bouteilles de vin, parce que Rogge menaçait de tout boire et de ne rien nous laisser. C'était effrayant de voir ce que cet homme pouvait boire ; un buveur de profession aurait eu peur de lui.

Si les Français avaient eu l'idée de nous attaquer ce soir-là ils n'auraient pas trouvé une bien grande résistance, bien que nous eussions par précaution doublé toutes les sentinelles.

Le 31 décembre, nous célébrâmes la fête à Gruny près de Soyécourt, où nous étions au repos. On entendait le roulement assourdissant du canon et le ciel était éclairé de fusées rouges et blanches. Ça n'empêchait pas les soldats de décharger joyeusement leurs fusils

en l'air en l'honneur de la nouvelle année qui devait nous apporter la paix.

Le soir, tout le monde était royalement saoul. Au bataillon nous étions tous réunis autour de Rogge qui présidait. Un soldat ivre voulait entrer à toutes forces avec son fusil. Mis à la porte, il revint avec un sabre et, sans le Dr Wolkewicz qui me prit par le bras, il m'enfilait comme une miche de pain. Rogge voulait le faire fusiller, mais ses camarades l'avaient déjà mis à l'abri. Ce petit incident ne nous empêcha pas d'ailleurs de continuer à boire de la bière, du vin et des liqueurs. Plusieurs officiers roulèrent bientôt sous les tables. Rogge était heureux.

Les soldats faisaient comme nous. Toute la nuit ils se battirent et firent un tapage assourdissant. S'il y avait eu une alerte, on n'aurait même pas pu rassembler une compagnie.

Le 2 janvier, un aviateur français vint longuement survoler nos lignes. Ce fut en vain que notre artillerie tira sur lui. Les shrapnells éclataient autour de lui sans le toucher. Lorsqu'il sut ce qu'il voulait savoir il prit de la hauteur et revint dans les lignes françaises faire son rapport. Nos officiers traitaient les

artilleurs de cochons, de fumiers, etc... à cause de leur maladresse, ce qui les faisait rire. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, parce que pour chaque avion abattu la batterie recevait un tonneau de bière.

Quelques jours après, nous recevions du régiment l'ordre de faire des alertes de nuit inopinées, chaque fois que le bataillon se trouvait au repos. Du temps de Schmidt, ces alertes avaient toujours lieu à 9 heures pour que les hommes puissent se reposer tranquillement. Il ne manquait jamais personne et Schmidt était toujours content. Tout cela devait changer avec Rogge.

Le 2 janvier 1915, nous célébrâmes les six premiers mois de la guerre. Le sergent-major Hauser, secrétaire du bataillon, vint, au nom de tous les sous-officiers, prier Rogge de ne pas faire sonner d'alerte cette nuit-là parce que les sous-officiers avaient l'intention de faire une petite fête. Rogge promit. Voici comment il tint sa promesse.

Les sous-officiers burent, paraît-il, beaucoup. Mais chez nous, à peine avait-on vidé son verre qu'il fallait le remplacer de nouveau, car le grand plaisir de Rogge était de faire

saouler ses invités. Plusieurs jeunes lieutenants demandèrent la permission d'aller se coucher, mais Rogge ne laissait partir personne. Vers 3 heures du matin, le lieutenant von Stein était tellement ivre qu'il fallut le porter sur son lit. Il avait l'air d'être mort, car il ne remuait plus aucun membre, ce qui amusait beaucoup Rogge. A 4 heures, Rogge nous donna l'ordre de faire sonner l'alerte. Nous lui rappelâmes sa promesse, mais il nous répondit : « Cette bande de paysans a assez dormi. Il ne faut pas qu'ils oublient qu'ils sont soldats. » Les plantons partirent aussitôt prévenir les compagnies. Nous fîmes tout notre possible pour réveiller von Stein, mais ce fut en vain. Il ne bougeait pas. Rogge nous dit alors de lui jeter un seau d'eau sur la tête. Ce moyen n'eut aucun succès et von Stein continua de ronfler. Alors Rogge nous dit : « Laissez là ce cochon, cet ivrogne, puisqu'il n'y a aucun moyen de lui faire reprendre connaissance. »

Nous nous rendîmes au lieu de rassemblement où les compagnies se trouvaient déjà. Mais les soldats grognaient et il manquait beaucoup de monde. Le soldat Merkel, de la

8e compagnie, à qui le lieutenant Nolte faisait remarquer qu'il avait oublié sa marmite, répondit : « Oui, mon lieutenant, j'ai oublié ma marmite, mais je ne suis pas saoul comme certaines gens. » L'officier commandant la 5e compagnie manquait et le sergent-major Saltenberger vint en rendre compte au commandant qui lui dit : « Allez au diable ! »

Rogge réunit les officiers et les sous-officiers et leur dit : « Messieurs, l'alerte est déplorable. Si moi et ces messieurs sommes là, ces paysans peuvent bien en faire autant. »

Le sergent-major Saltenberger rassembla les gradés de la 5e compagnie et, imitant Rogge, leur fit ce discours : « Messieurs, je suis très content de l'alerte. Je vous avais promis qu'il n'y en aurait pas, mais j'ai dû cependant troubler votre sommeil. Je regrette que le commandant de la 5e compagnie soit absent; c'est une mauvaise note pour nous. Je vous souhaite, messieurs, de ne pas l'imiter, car nous autres supérieurs, quel que soit notre grade, nous devons toujours donner le bon exemple. Bonne nuit, messieurs. Rompez vos rangs ! » Rogge, qui entendit tout, était furieux, mais ne put rien faire. Quelques jours

plus tard, le sergent-major Saltenberger fut reconnu inapte au service par le docteur à cause de ses nerfs et fut renvoyé en Allemagne.

Notre nouvelle position (entre Parvillers et Damery) était plus dangereuse. Toute la journée et toute la nuit les obus pleuvaient sur les tranchées. Chaque jour, nous avions quinze ou vingt tués ou blessés.

Le 12 février, nous fûmes envoyés à Nesles pour un repos de quinze jours. La ville n'avait pas trop souffert, mais les habitants se plaignaient beaucoup de la conduite des troupes qui les dépouillaient de tout.

Le 24 février, le lieutenant-colonel Brentano se fit porter malade et partit pour l'Allemagne. Rogge fut nommé commandant du 88e. Il « nettoya le régiment », comme il disait : L'adjudant de régiment Anspach fut nommé commandant de la 7e compagnie et von Stein le remplaça auprès de Rogge. Nolte, quoique simple officier de réserve, fut nommé aide de camp de Rogge, chose qui ne s'était jamais vue ; mais Rogge ne pouvait se passer de lui. Schiellein, un marchand de vin en gros de Mayence et qui avait été jusqu'ici officier de

ravitaillement, perdit sa place et fut envoyé avec Anspach à la 7e compagnie. C'était une vengeance de Rogge qui devait à Schiellein une forte somme et espérait se débarrasser de son créancier en l'envoyant sur la ligne de feu. Peu de temps auparavant, il avait demandé plusieurs caisses de champagne à Schiellein qui les lui avait refusées, sachant qu'il ne serait jamais payé. Le lieutenant de réserve Rickert, un étudiant en théologie, devint adjudant du 2e bataillon.

Le même jour, Rickert, Loffelhardt et moi, nous allâmes voir le commandant Schmidt, chef du détachement de jeunes recrues de Ham, pour causer avec lui de tous ces changements. Il nous dit qu'il y aurait une grande revue dans deux jours et qu'il demanderait à reprendre son bataillon.

Effectivement, la revue eut lieu. Elle fut passée par le grand-duc Louis de Hesse qui se déclara très satisfait des recrues du commandant Schmidt et lui décerna la médaille pour la bravoure. L'instruction des recrues étant terminée, Schmidt demanda et obtint l'autorisation de reprendre le commandement de son ancien bataillon, ce qui fit plaisir à tous

les soldats qui l'aimaient beaucoup et l'appelaient le papa Schmidt.

Naturellement, les rapports de Schmidt avec Rogge devaient être très tendus. Ils se détestaient et Rogge profitait de toutes les occasions pour critiquer Schmidt.

XVI

Formation de la 56e division

On nous donne des fusils russes. — Le commandant de Ham et son ange. — Une nouvelle division. — Une rafle de vin. — Départ pour Attigny.

Le 5 mars 1915, nous reçûmes l'ordre de verser nos fusils et nos munitions, parce que nous allions recevoir en échange des fusils russes. Nous fûmes aussi informés d'avoir à envoyer notre campement en avant, car les trois bataillons devaient cantonner le lendemain dans trois villages entre Ham et Saint-Quentin. Le 2e bataillon devait aller à Fluquières où se trouvaient aussi les convois qui portaient les munitions aux batteries de 210 qui étaient en position à Soyencourt. Je me rendis avec Loffelhardt chez le commandant de la place de Ham qui était le lieutenant

d'artillerie qui commandait le ravitaillement en munitions. Il logeait au château de Ham. Il fut très aimable et nous dit que le commandant Schmidt et son état-major pourraient loger chez lui, au château. Pour la première fois, cette nuit, depuis le 20 août 1914, nous n'entendîmes pas le canon.

En ville, où nous allâmes pour trouver des logements pour nos hommes, nous fûmes assez mal reçus par les habitants qui se plaignaient beaucoup d'avoir toujours des soldats chez eux, depuis cinq mois. « Nous ne savons comment protéger nos filles et nos femmes, me disait un habitant. Tous les Allemands cherchent à avoir une maîtresse par n'importe quel moyen. Le commandant de la place soutient toujours les soldats et lui-même garde au château et contre sa volonté une jeune fille dont il a fait sa maîtresse. »

Quand nous revîmes le commandant, nous mîmes cette question sur le tapis. Il nous demanda en riant si nos officiers faisaient aussi la chasse aux femmes et étaient amateurs de petites françaises. Loffelhardt lui dit que nous étions une unité de combat, et non des troupes d'étapes et que nous faisions la guerre

aux soldats et non aux civils, surtout pas aux femmes.

— Mon ami, vous êtes amusant ! répondit le lieutenant. En tout cas, je vais, par prudence, mettre mon ange à l'abri, pour qu'il ne lui arrive pas de mal !

Et il nous quitta pour faire ce qu'il avait dit. Qui était « son ange ? » Probablement quelque malheureuse jeune fille qu'il séquestrait dans ce château.

Nous racontâmes la chose à Schmidt qui haussa les épaules et dit simplement que chacun faisait la guerre à sa manière. Comme cet officier nous rendit notre séjour à Ham aussi agréable que possible, il ne lui parla de rien.

Le 8 mars, nous cantonnâmes à Bohain, où nous restâmes quelque temps.

Le 11 mars, nous touchâmes nos fusils russes. L'instruction commença immédiatement. Nous ne comprenions pas pourquoi on nous donnait de pareils fusils qui étaient très mauvais.

Le 15 mars, nous reçûmes l'ordre suivant :

« Les 35e, 88e et 118e régiments d'infanterie, les deux derniers faisant partie du 18e corps,

formeront la 112e brigade d'infanterie qui fera partie de la 56e division. Chaque bataillon devra fournir vingt hommes qui formeront une compagnie cycliste qui marchera avec l'état-major de la division. La 56e division comprendra également un escadron du 13e hussards et les 111e et 112e régiments d'artillerie qui auront chacun, en outre de leurs batteries réglementaires, trois batteries lourdes. »

Le commandant de la nouvelle division était un général qui avait été l'instructeur du prince Joachim de Prusse. Le commandant de la brigade était le colonel Munter, chef de la 41e brigade depuis décembre 1914.

Le 19 mars, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à partir dans la matinée.

Notre bataillon, qui s'était jusque-là conduit très convenablement, salissait sa réputation, en quittant Brohain, en volant une quantité de vin. Des gens de la 7e compagnie brisèrent la porte d'une cave qui portait les scellés de la kommandatur et s'emparèrent de tous les vins qui s'y trouvaient. Presque toute la compagnie était ivre. Le sergent-major de cette compagnie, un nommé Dombach, fit charger sur une voiture deux cents bouteilles de vin

qu'il comptait bien boire plus tard avec ses amis. Mais il n'en put boire une seule, car nous avertîmes le commandant Schmidt, qui me donna l'ordre de tout prendre pour l'état-major du bataillon, de sorte que c'est nous qui bûmes ce vin volé.

Nous prîmes le train à 2 heures de l'après-midi pour le Cateau, Charleville, Sedan et Attigny, où nous fûmes débarqués.

Le trajet fut triste et le train ne portait pas, comme celui qui nous avait amené dans le Luxembourg au mois d'août 1914, des inscriptions « Express pour Paris » ou « On reçoit ici des déclarations de guerre ».

La nature seule ne s'apercevait pas de la guerre, car les blés et les champs commençaient à devenir verts.

XVII

Givry

Conflit avec la cavalerie. — Un amateur de poules. Refus d'obéissance. — L'empereur à Vouziers.

Vers 10 heures du soir, nous reçûmes l'ordre de nous préparer à quitter Attigny pour nous rendre à Givry, où nous devions rester jusqu'à nouvel ordre. Je partis avec Loffelhardt pour préparer le logement de notre état-major et trouver des écuries pour cent vingt chevaux.

Le commandant de la place, un capitaine de cavalerie, ne trouva rien de mieux que de fourrer Schmidt dans une sale chambre où se trouvait déjà une vieille femme malade. Quant à nous, y compris le docteur, nous dûmes coucher avec les soldats dans une grange.

On peut s'imaginer la fureur de Schmidt, d'autant plus qu'en face de chez lui, un jeune lieutenant de cavalerie se prélassait tout seul dans un hôtel. Dès le lendemain, il avisait le capitaine commandant la place d'avoir à faire vider l'hôtel immédiatement pour qu'il puisse s'y installer avec sa suite. Le brillant lieutenant reçut l'ordre d'avoir à déguerpir avant midi. Il se mit alors en devoir de déménager complètement l'hôtel et de faire transporter au dehors tout ce qui s'y trouvait, jusqu'à un poêle de faïence. Sachant qu'il serait impossible de trouver une seule chaise dans le village, j'allai prévenir Schmidt qui fit placer tout de suite une sentinelle, fusil chargé, devant la porte de l'hôtel, avec ordre de tirer sur toute personne sortant de la maison en emportant un objet quelconque. Il me chargea en outre d'informer le lieutenant. Celui-ci, à peine lui eus-je fait part du message du commandant, m'apostropha avec insolence :

—Et d'abord, qui êtes-vous, mon bonhomme ? Disparaissez immédiatement de devant mes yeux ou je vous flanque ma cravache à travers la figure.

J'eus beau lui expliquer que je lui trans-

mettais les ordres de Schmidt, il ne voulut rien entendre.

Schmidt, informé, me renvoya avec le lieutenant Rickert, auquel il ordonna de lui amener ce lieutenant de gré ou de force.

Lorsqu'il vit Rickert, le lieutenant de cavalerie le salua poliment et le suivit sans rien dire.

Nous n'avions jamais vu Schmidt dans une pareille colère. Il criait tellement que tous les soldats qui se trouvaient dans la rue allèrent se cacher ; ils s'attendaient à le voir frapper le lieutenant avec sa cravache et ne voulaient pas avoir à témoigner contre lui.

— Comment osez-vous, lui criait Schmidt dans la figure, comment osez-vous, misérable tireur au flanc, offenser et menacer quelqu'un qui vient en mon nom ? Restez immobile, ne remuez pas un membre, ou je vous accuse de désobéissance ! Votre nom? Que f... vous ici ? Comment avez-vous le toupet de déménager cette maison ?

Schmidt, exaspéré, brandissait sa cravache.

— J'ai l'honneur de rendre compte à Monsieur le commandant, répondit le lieutenant de cavalerie, que je faisais transporter les lits, le

piano et tous les meubles de cette maison, parce que je les considère comme étant ma propriété, ainsi que le poêle et tous les vins qui s'y trouvent.

— N'avez-vous pas honte, répliquait Schmidt, de mentir ainsi... Mais non, vous dites la vérité, c'est-à-dire que vous venez de reconnaître que vous tous, aux étapes et à l'arrière, n'êtes qu'une bande de pillards éhontés qui salissez la réputation de l'armée allemande pendant que nous nous faisons casser la gueule aux tranchées. Tâchez que d'ici une heure l'hôtel soit en état et qu'il n'y manque pas une épingle, sinon je porte plainte contre vous pour vol, ce qui vous apprendra à faire la noce et à vous f... de braves soldats qui reviennent du feu comme nous.

Une fois installé à la place de ce cavalier, Schmidt me pria de faire mon possible pour trouver quelques œufs pour le déjeuner. J'allai chez un habitant du village qui avait des poules. « Monsieur, me dit-il, j'ai des poules, mais je ne peux ni les vendre, ni les donner, ni les manger ; pour les œufs, c'est pareil. Tout est à la disposition du commandant de la place qui m'envoie chaque semaine un plan-

ton vérifier si j'ai bien mon compte. S'il m'en manque une seule, j'ai une amende de cent marks ! » Schmidt, qui était en veine de faire cesser les abus, alla faire une scène chez le commandant de la place et le força à rapporter sa décision. Le villageois, reconnaissant, envoya à Schmidt un panier d'œufs.

C'est à Givry que j'eus, pour la première fois, l'occasion de voir un homme refuser l'obéissance. Un soldat jeta son fusil aux pieds du lieutenant Schaller, commandant la 2e compagnie, en lui disant :

— Voilà votre fourbi. Faites-moi mettre en prison ; j'en ai assez de me faire traiter comme un gamin !

Schaller fit arrêter l'homme qui fut présenté au commandant après l'exercice.

— Eh bien ! mon enfant, dit Schmidt, qu'est-ce qui te passe par la tête ? Je vais te flanquer une petite punition que tu n'as pas volée. Mais à cause de ta femme et de tes enfants, la plainte du lieutenant Schaller n'ira pas plus loin.

L'homme fut lié à un arbre, les mains derrière le dos. Une sentinelle fut placée auprès

de lui, fusil chargé. La sentinelle était assise sur une chaise et fumait un cigare, ce qui montra au soldat qu'il s'était conduit comme un âne et qu'il valait mieux obéir.

Le 22, nous reçûmes l'ordre d'aller à Savigny, car notre division allait retourner bien tôtaux tranchées. Vers 2 heures, je voulus entrer à Vouziers avec Loffelhardt, mais un gendarme nous arrêta. Personne ne pouvait pénétrer dans Vouziers, car l'empereur y passait une revue de la Garde. Des précautions extraordinaires étaient prises pour la sécurité du kaiser. Une escadrille d'avions allemands vola au-dessus de Vouziers pendant tout le temps du séjour de l'empereur qui était protégé par un véritable mur de fer. Le lendemain, le *Journal des Ardennes,* journal allemand rédigé en français, annonçait que Sa Majesté était allée sur la ligne de feu (Vouziers était alors à plus de vingt kilomètres du front) et qu'elle avait distribué des croix de fer à sa Garde héroïque (qui avait f... le camp à Reims et qui avait perdu le fort de Brimont que nous avions été obligés de reprendre).

Vouziers était souvent bombardé par les aviateurs français. C'était le quartier général

du commandant en chef de la IIIe armée, le colonel général von Einem.

Après la revue, nous entrâmes à Vouziers. Les soldats de la Garde se promenaient dans les rues; la plupart d'entre eux étaient ivres, car il y avait eu après la cérémonie une grande distribution de bière.

A Savigny, Kédor qui en avait assez d'être dans les tranchées, prétexta que sa blessure au bras l'empêchait de monter à cheval et fut envoyé à Mayence.

XVIII

En Champagne

Le Trou du Diable. — Un véritable enfer. — Ripont. — Attaques de nuit. — Schmidt disgracié. — Eger devient chef du bataillon. — Sa brutalité. — Départ.

Le 25 mars 1915, nous prîmes possession de notre nouveau secteur, appelé d'un beau nom, le « Trou du Diable », entre Le Mesnil-les-Hurlus et Ville-sur-Tourbe. C'était ce que l'on appelle une sale position, un endroit fait exprès pour se faire casser la gueule, où l'on était presque à découvert et à peu près sans communication avec l'arrière. Pendant les quatre jours qu'on restait en première ligne, on ne pouvait rien recevoir des cuisines. Chaque homme recevait en partant un pain de trois livres, un morceau de lard, du beurre, du fromage, un bidon de café et deux bou-

teilles. Il fallait passer quatre jours avec ça. Les hommes portaient la tenue d'assaut : manteau roulé et musette remplie de grenades. Derrière cette position en venait une seconde dite « de soutien ». Enfin, en troisième ligne, se trouvait la position de réserve. Nous occupâmes tout de suite la première ligne. Jamais encore, depuis le début de la guerre, nous n'avions occupé une position aussi détestable. Nous étions entourés de tous côtés de cadavres français et allemands et comme nos tranchées avaient à peine soixante centimètres de profondeur, dans bien des endroits les morts nous servaient de rempart. Tous ces corps qui n'avaient pu être enterrés étaient affreux à voir ; je ne sais comment nous ne sommes pas devenus fous. La ligne française était à vingt ou trente mètres de nous à peine. Comme les deux lignes, loin d'être droites, faisaient toutes sortes de zigzags, la mort nous arrivait de tous côtés sans qu'on put jamais savoir si c'était une balle française ou par une balle allemande. A cause du peu de profondeur de la tranchée, il était impossible de se tenir droit et il fallait ramper ou rester accroupi. Nous n'avions aucun refuge : c'eût

été d'ailleurs inutile, car l'artillerie française, qui ne cessait de tirer, aurait tout démoli ; et puis, comment aurait-on fait venir les matériaux ? Tout homme isolé qui voulait parvenir à la tranchée devait se glisser entre les morts. A différents endroits, des bras et des jambes qui sortaient de terre servaient à indiquer le chemin. On disait, par exemple : « A quelques mètres sur la gauche, vous verrez une main qui sort de terre et qui porte une alliance au doigt : l'aile gauche du bataillon se trouve en ligne droite à vingt mètres de là ». Pour pouvoir tirer il fallait écarter les cadavres à droite et à gauche, et comme on ne savait jamais où l'on tirait à cause de l'irrégularité de la ligne, bien des soldats tuèrent ainsi des camarades.

Ce que nous craignions le plus, c'étaient les mines aériennes. On entendait leur départ, puis l'on voyait tout à coup, à une faible hauteur, une espèce de bouteille qui décrivait lentement une parabole et venait dans la tranchée, où elle éclatait. Si l'on pouvait se mettre à l'abri en la voyant venir, on avait une chance d'être épargné ; mais où se mettre ? Lorsque l'engin avait éclaté, tous les hommes,

qui s'étaient aplatis, levaient le nez pour voir les dégâts. C'était alors un affreux spectacle. Je me rappelle avoir vu ainsi une fois deux hommes absolument mis en morceaux ; un troisième était tellement criblé d'éclats de bombe que son corps était comme une écumoire On ne put pas trouver la tête de l'un des morts. Comme on ne pouvait enterrer personne, on jetait simplement les cadavres en arrière ou en avant de la tranchée. Il est impossible de décrire nos souffrances et nos angoisses pendant ces quatre jours.

Enfin, le moment vint pour nous de sortir de cet enfer. Mais il nous fallut plus de trois heures pour quitter la tranchée, tellement il fallait prendre de précautions. Le champ de bataille était en effet éclairé presque continuellement par les fusées françaises et allemandes, et c'est un par un et en rampant entre les cadavres que nous dûmes tous sortir de là. Nous passions comme de véritables fantômes. Si l'un de nous était blessé, on le laissait mourir là, car il était impossible sans risquer soi-même sa vie de le transporter en deuxième ligne. Nous n'avions tous qu'une idée : manger bien vite quelque chose, car nous

crevions littéralement de faim, presque tous nos vivres ayant été à peu près dévorés les deux premiers jours. Nous arrivâmes enfin à un endroit où une mitrailleuse était en position et où le terrain nous permit de nous tenir droits et d'avancer plus vite. Malheureusement, les obus français pleuvaient et nous tuèrent encore du monde. Enfin, ce mauvais quart d'heure passé, nous arrivions dans la position de soutien qui faisait en réalité partie de la première, puisque nous n'étions encore qu'à soixante ou quatre-vingts mètres des Français ; mais nous avions ici des abris et nous étions relativement plus en sécurité. Les mines aériennes n'arrivaient plus jusqu'à nous ; mais les obus, surtout les obus à shrapnells, nous arrosaient continuellement : les brancardiers et les infirmiers avaient tellement à faire qu'ils n'avaient même pas le temps de manger. Les blessés étaient transportés à l'arrière et les morts étaient enterrés dans le cimetière du régiment installé derrière l'abri de l'état-major de Schmidt. On mettait un casque ou un fragment d'obus sur chaque tombe.

Un jour, j'assistais à l'enterrement d'un

sous-officier de la 2e compagnie qui venait d'être tué. Les obus tombaient de tous côtés pendant que plusieurs avions français se promenaient au-dessus de nous. Des aviateurs allemands qui venaient d'arriver cherchaient à attaquer les Français. Comme les soldats chantaient une espèce de litanie funèbre en mettant le corps du sous-officier dans la fosse, une bombe tomba du ciel au milieu de nous, tuant six hommes et en blessant autant. On laissa là le cadavre sans continuer la cérémonie et tout le monde courut se réfugier dans les abris, d'autant plus qu'une véritable rafale d'obus français s'abattait sur le cimetière.

Au bout de huit jours, douze en comptant notre séjour en première ligne, nous fûmes envoyés pour quatre jours de repos à Ripont. Il aurait mieux valu nous laisser où nous étions, car à Ripont il n'y avait pas un seul abri et le feu de l'artillerie française était aussi terrible. Cependant, pour la première fois depuis douze jours, nous pûmes nous débarbouiller. Quand l'artillerie ne tirait pas, les soldats jouaient aux cartes ou nettoyaient leurs nouveaux fusils russes qui partaient

tout seuls, ce qui causa plusieurs accidents. A cause du bombardement il n'y avait pas d'exercice.

Notre temps de repos passé, nous dûmes retourner au « Trou du Diable » où nous avions laissé, pendant nos premiers quatre jours, cinquante-huit morts et autant de blessés. Tous les soldats étaient tristes et découragés. A peine étions-nous arrivés que Rogge nous envoyait l'ordre de nous tenir prêts pour une attaque de nuit. Les hommes reçurent un mélange de thé et d'alcool à 90 degrés. Notre assaut, qui n'eut aucun succès, était dirigé par le capitaine Freiherr von der Recke qui fut grièvement blessé. Le lendemain, arrivait un ordre du VIIIe corps d'armée de réserve dans lequel nous étions incorporés. Le général se plaignait de la lâcheté du bataillon qui n'avait pas réussi dans son attaque et nous enjoignait d'avoir à recommencer pour faire reculer les Français qui avaient réussi à pousser une pointe dans nos lignes. Les soldats étaient navrés et beaucoup écrivirent à leurs familles en pensant que c'était peut-être pour la dernière fois. Ce soir-là, le thé contenait encore plus d'alcool. De plus, on distribua un

peu avant l'attaque une bouteille de cognac pour huit hommes, de sorte que les hommes devinrent de véritables brutes. A 11 heures, nous sortîmes comme des spectres de nos trous pour nous glisser entre les cadavres et rester là à plat ventre, le couteau aux dents, la musette pleine de grenades, la carabine au poing, jusqu'au moment où serait donné l'ordre de bondir en avant. Nos hommes se comportèrent comme des bêtes sauvages. D'ailleurs ordre avait été donné de ne faire aucun quartier; même les blessés furent achevés. Mais les Français se défendirent comme des lions et nous dûmes rebrousser chemin. Le seul résultat fut d'avoir la moitié du bataillon hors de combat. Nous dûmes rentrer dans nos lignes en rampant entre les morts. On y voyait comme en plein jour, tellement Français et Allemands lançaient de fusées éclairantes qui embrasaient la nuit. Les 35e et 80e régiments à notre gauche, le 18e à notre droite ne cessèrent de tirer toute la nuit et l'artillerie et les mitrailleuses françaises faisaient rage de leur côté. Schmidt disait. « N'y aura-t-il pas une balle pour nous aussi? Quand finira cette boucherie? »

Cette fois, nous fûmes envoyés au repos entre Gratreuil et Ripont, dans un endroit où le Génie avait creusé de vastes abris souterrains pouvant contenir chacun deux cent cinquante hommes. Ces abris recouverts de terre et de troncs d'arbres étaient à l'épreuve des obus.

A peine étions-nous arrivés qu'un ordre de la 56e division enjoignait à Schmidt de se faire porter malade et de se rendre immédiatement à Vouziers. Rogge s'était plaint, accusant Schmidt d'avoir fait échouer les attaques de nuit par son incapacité. Schmidt fut renvoyé, mais il ne cherchait que cela et avait déjà refusé plusieurs fois d'exécuter les ordres de Rogge. Il avait même dit une fois devant moi qu'il en avait assez et que son seul désir était de retourner à Wiesbaden où habitait sa famille.

Eger, qui avait commencé la guerre comme simple sous-lieutenant, fut nommé chef du 2e bataillon en remplacement de Schmidt. Il se conduisit aussitôt comme une véritable brute. Dès le premier jour il fit venir la musique du régiment et fit exécuter au bataillon le pas de parade sous les obus. Quand les

obus sifflaient tout le monde frissonnait, mais Eger faisait semblant de ne s'apercevoir de rien. Il criait, disant que ce n'était pas une marche de parade mais un véritable enterrement. Ce ne fut que trop vrai, car tout à coup un obus éclata à gauche tuant trois hommes de la 8e compagnie. Leurs voisins, couverts de sang et dont quelques-uns étaient blessés, s'enfuirent. Eger fit néanmoins continuer le défilé du bataillon comme si rien n'était, et ordonna de prendre les noms des quinze ou vingt hommes qui avaient disparu au moment où l'obus avait éclaté, afin de les punir sévèrement. Quant aux trois morts, pour toute oraison funèbre, Eger dit en s'adressant aux autres soldats : « Emportez-moi ces trois cochons qui n'ont pas su se faire tuer en combattant. Dépêchez-vous, car notre service n'est pas fini. Voulez-vous faire plus vite ? Sinon je vous renverse avec mon cheval et je forme un tas de vous tous, bande de paysans ! »

C'est ainsi que Eger prit le commandement du 2e bataillon. Six mois plus tard, toujours en Champagne, il ne sut pas lui-même se faire tuer par un soldat français, car il tomba frappé au cœur *par une balle allemande.*

Quand il allait aux tranchées, il avait toujours quelques critiques à faire. Au-dessus de son abri il se fit construire par les soldats une petite baraque, « pour avaler un peu d'air frais » disait-il. Il n'y restait d'ailleurs que quand les Français ne tiraient pas. Ils lui renversèrent sa baraque au bout de deux jours. Le lendemain, on trouva un écriteau cloué sur un des poteaux qui restait debout : « Si tu veux prendre l'air, va dans tranchée au lieu de t'asseoir devant les morts en te riant d'eux. Nous sommes des patriotes qui se battent pour leur pays et non pas des lâches ! »

Eger, fou de colère, dit que tous ces cochons avaient trop à manger et à boire et qu'il voudrait pouvoir trouver un moyen de les faire tous crever. « Je vais, dit-il, les traiter dès ce soir comme ils le méritent. »

Voici qu'elle fut sa vengeance. Vraie vengeance d'ivrogne, d'ailleurs ! Tous les jours les compagnies recevaient du rhum. Ce soir-là il donna l'ordre de ne distribuer aux hommes que six bouteilles par compagnie. Le reste fut bu dans notre abri. Eger avait invité tous les officiers. Bientôt Eger et le lieutenant

Brottger, âgé de dix-huit ans, furent tellement ivres qu'ils se disputèrent et voulurent en venir aux mains. Brottger fut jeté à la porte et laissé dans la tranchée comme un mort, pour que le grand air le ranimât. Eger fut poussé dans un coin. Le lieutenant Tietz de la 6e compagnie et le lieutenant Schaffer de la 7e compagnie, voulaient même le ligoter pour le faire rester tranquille.

Les journaux allemands sont pleins de pareilles histoires qui sont invariablement attribuées aux russes. Cela, pourtant, arrive aussi quelquefois chez nous, et encore avec du rhum volé aux soldats.

Depuis quelques jours le bruit courait que nous allions être remplacés et que nous irions dans les Vosges ou à Arras. Personne ne savait au juste ce qu'on allait faire de nous. Enfin, le 2 mai 1915, nous fûmes relevés par le 65e de réserve. Nous reçûmes l'ordre d'aller nous embarquer le 3 à Somme-Py. Nous ne savions pas où nous allions, mais nous étions tous contents de quitter cet enfer où tant des nôtres avaient laissé la vie. Vers 6 heures, on nous annonçait que Lodz venait de tomber entre les mains des Allemands. Tous les sol-

dats rassemblés crièrent : « Hurrah ! » Mais une rafale d'obus français s'abattit sur nous et les hurrahs furent remplacés par les cris et les gémissements des blessés. Deux sous-officiers, Muller et Wolff, tous deux de la 6e compagnie, eurent l'un le bras droit emporté et l'autre les deux jambes broyées. Ils attendaient tous deux leur brevet de sous-lieutenant.

Le 2 mai, dans la soirée, nous partions pour Somme-Py.

XIX

A travers l'Allemagne et l'Autriche

Sedan. — Sarrelouis. — Kaiserslautern. — Hanau.
Gœrlitz. — En Galicie.

Le 2 mai 1915, vers 7 heures, nous arrivions à Somme-Py qui était en ruines. Après avoir mangé la soupe, nous montâmes dans le train qui nous attendait et qui partit vers 2 heures, lorsque nous eûmes terminé l'embarquement des bagages et des chevaux. C'est un drôle de sentiment que de voyager en chemin de fer sans savoir où l'on va. Les uns disaient que nous allions à Arras où les Wurtembergeois ne pouvaient plus tenir ; d'autres savaient de source certaine que nous allions en Alsace. Ceux qui ne disaient rien étaient les plus raisonnables, car la direction de la gare elle-même savait tout juste le nom de la pro-

chaine station où nous devions nous arrêter pour manger. Notre train fut conduit jusqu'à Sedan par des soldats du 3e régiment des chemins de fer. A partir de Sedan, nous fûmes entre les mains du personnel de l'Etat.

A Sedan, deux heures d'arrêt. La gare était gardée militairement et personne ne put sortir pour aller en ville. Nous reçûmes l'ordre d'enlever nos pattes d'épaule et nos écussons, car personne ne devait savoir qui nous étions ni d'où nous venions. C'est une précaution excellente pour dérouter l'espionnage.

A 10 heures, nous repartions de Sedan et le lendemain matin, à 4 heures, nous passions à Sarrelouis où le café fut distribué. La veille, tout, autour de nous, n'était que ruine et désolation. Aujourd'hui, nous nous trouvions dans un endroit civilisé, loin de la guerre et du bruit du canon. Nous en croyions à peine nos yeux. Les dames de la Croix-Rouge nous plaignaient beaucoup quand nous leur disions que nous venions de la Champagne. Le café était excellent et les soldats en buvaient tant qu'ils en voulaient. A 6 heures, nous filions sur Kaiserslautern. Nous étions sûrs à présent

d'aller en Russie, dans les Carpathes ou en Serbie. Les soldats étaient enchantés, car ils savaient bien que sur le front oriental la guerre est bien moins dure qu'en France. Ils chantaient et avaient oublié tout d'un coup les horreurs de la guerre. Ce qui nous semblait extraordinaire surtout, c'était de ne plus entendre le sifflement des obus au-dessus de nos têtes.

A 11 heures, nous arrivions à Kaiserslautern où l'officier-payeur Herbert, Rieckert et moi furent chargés de faire la distribution de vivres aux compagnies. Cela marcha très vite et très bien, car tout était préparé à l'avance et les emplacements étaient désignés. Pour nous, un repas avait été préparé au buffet de la gare. Nous ne laissâmes pas une miette sur la table.

Après le dîner, nous nous promenâmes un peu sur le quai de la gare pour nous dégourdir les jambes. Il y avait beaucoup de blessés qui revenaient de l'Argonne et des Vosges où ils avaient beaucoup souffert. Un attroupement s'était formé autour d'un brancard. J'y allai et une dame de la Croix-Rouge, me dit : « C'est un blessé français qui ne sait pas

l'allemand. » Je m'approchai et adressai la parole en français à ce militaire auquel je dis qu'il n'avait rien à craindre, parce que c'étaient surtout les Anglais qui étaient haïs en Allemagne. Cet homme me dit qu'en France tout le monde était sûr de gagner la guerre et de reprendre l'Alsace et la Lorraine.

De Klein-Steinheim à Hanau, les soldats se réjouissaient de repasser par notre dépôt. Ils espéraient avoir l'occasion de voir et d'embrasser leurs parents ou leurs femmes. Tout le long de la voie, il y avait une foule de civils accourus pour voir passer le 2e bataillon. Je ne sais comment ils avaient appris que nous arrivions. Le train avançait très lentement au milieu des hourrahs poussés par les soldats et les civils.

A la gare, des officiers blessés de notre bataillon nous attendaient. Les parents et amis des soldats du bataillon avaient été admis sur le quai de la gare. On peut penser quelles scènes attendrissantes eurent lieu. Le repas servi aux soldats fut excellent : ce fut de beaucoup le meilleur de tout notre voyage. Les civils nous comblaient de friandises et de cadeaux.

Nous quittâmes Hanau à 8 heures. Le 5 mai, nous passâmes à Chemnitz et à Gorlitz. Dans cette dernière ville, où l'arrêt fut assez long, la gare était entourée de soldats de la landwehr pour que personne ne puisse sortir. Deux de nos hommes réussirent cependant à tromper la surveillance et à se faufiler dehors. Ils furent arrêtés par la landwehr et ramenés à la gare par six hommes, baïonnette au canon. Eger leur dit :

— Pourquoi êtes vous sortis ?

— Nous voulions faire des achats, répondirent-ils.

— Et vous vous faites arrêter par ces civils (Eger appelait ainsi toutes les troupes non-combattantes). N'avez-vous pas honte d'être dans mon bataillon et de vous faire coffrer par des ânes qui n'ont jamais été à la guerre ?

Eger renvoya les deux soldats, sans les punir, parce qu'il haïssait toutes les troupes de l'arrière.

Le repas préparé pour les soldats était immangeable. Les hommes vinrent se plaindre en disant qu'ils allaient démolir la cuisine de la gare si on ne les laissait pas aller manger

en ville. Les officiers goûtèrent la soupe et déclarèrent au chef de gare que c'était une infâme cochonnerie et qu'il était ignoble de traiter ainsi des hommes qui revenaient du front.

Malgré cela personne ne fut autorisé à sortir, parce que nous repartions à 10 heures.

A Kœnigshutte, nous prîmes notre dernier repas en territoire allemand et nous entrâmes en Autriche. Nous passâmes par Lansashutte, Kallowitz et Magsolwitz. Nous étions en Galicie.

A Wadowice, nous fûmes servis par les dames de la Croix-Rouge autrichienne qui furent encore plus aimables que les Allemandes. Elles nous disaient de bien taper sur les Russes pour que la guerre soit bientôt finie.

Nous rencontrâmes un train bourré de prisonniers russes. Dans quelques wagons des malades et des blessés étaient couchés pêle-mêle sur un peu de paille : personne ne s'occupait d'eux.

Le 7 mai, nous étions à Neu-Sandec et, le 8, nous débarquions à Biezc. De Neu-Sandec à Biezc, le train marchait très doucement

parce que les Russes avaient endommagé la voie en se retirant.

En gare de Biezc, on voyait d'énormes piles de munitions, des mitrailleuses et un matériel considérable que les Russes avaient abandonné en s'en allant. Nous comprîmes alors pourquoi on nous avait armés de fusils russes. Biezc était en ruines. C'était la guerre qui recommençait pour nous.

Notre voyage à travers l'Allemagne et l'Autriche avait duré cinq jours.

La 56e division devait se rassembler ici et attendre des ordres.

Nous savions maintenant que nous étions destinés à tirer les marrons du feu pour nos chers alliés les Autrichiens, dont beaucoup, comme nous le verrons plus loin, ne voulaient même pas tirer sur les Russes.

XX

En Galicie

Premières marches. — Les poux. — Mackensen.
Encore Eger et Rogge. — Les juifs.

A l'état-major, nous ne pouvions prendre un seul instant de repos, car il nous fallait étudier les cartes et recevoir les ordres. Nous devions cantonner à Jablonica. Nous partîmes en avant pour faire les logements. Nos cartes n'étaient pas mauvaises, mais comme les Russes avaient construit de nouvelles routes depuis la guerre, nous nous trompâmes deux fois de chemin. Les gens à qui nous demandions des renseignements restaient muets, tout en ayant l'air de se moquer de nous. Nos chers alliés refusaient même de nous donner de l'eau. Les routes étaient détestables ; nous dûmes porter nos bicyclettes et marcher en

enfonçant dans le sable jusqu'aux genoux.

Comme un bataillon du 118e d'infanterie et une ambulance nous avait précédés, il nous fut impossible de trouver des logements pour les hommes. C'est tout au plus si nous pûmes dénicher un endroit pour caser Eger qui n'aimait pas loger à la belle étoile. C'était une bicoque d'une saleté incroyable où une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants couchaient dans l'unique pièce, pêle-mêle dans deux misérables lits remplis de paille. Une odeur affreuse de renfermé nous prenait à la gorge. Une quantité de poules couraient librement dans la chambre. Nous ouvrîmes portes et fenêtres et nous commençâmes à nettoyer un peu ce bouge et à chasser la volaille. La femme nous apporta des draps et de la paille fraîche et fit déguerpir la famille. Elle ne consentit à tout cela que sur notre promesse qu'elle serait bien payée ; mais elle attend encore son argent. Eger fit la grimace en voyant son logement. Malgré l'aération, l'odeur était toujours atroce. Ces gens ont l'habitude de vivre dans du fumier, ce qui explique qu'il n'y ait pas plus d'épidémies. D'ailleurs, partout où nous passâmes en Gali-

cie ce fut pareil : les gens étaient d'une saleté repoussante et couverts de poux. Nous dûmes coucher dans ce taudis, Eger, Rickert, Loffelhardt et moi. Quand nous entrâmes, nous trouvâmes un jeune homme et une femme couchés dans notre lit. Eger les chassa. Le reste de la famille couchait sous les tables. Deux vieilles étaient installées sur des paillasses devant la cheminée. Nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit à cause du manque d'air et des petites bêtes qui ne nous laissèrent pas un instant de tranquillité. Le lendemain, nous vîmes une des femmes qui cherchait avec soin quelque chose sur la tête d'une autre femme. Elle répondit à notre question en nous disant qu'elle cherchait des poux. Nous étions fixés sur ce que nous avions gagné à passer la nuit dans cette baraque. Ces nouveaux compagnons ne nous quittèrent plus pendant tout notre séjour sur le front oriental.

Nous partîmes à 10 heures pour Jaslo. La marche du bataillon ut horriblement fatigante pour les hommes qui enfonçaient dans le sable. Rickert, Loffelhardt et moi, qui avions pris les devants à cheval, rencontrâmes

le fameux général Mackensen qui se trouvait à deux kilomètres de là avec son état-major. Toutes les troupes qui se trouvaient sur la route l'acclamèrent. Il passa sans rien dire, comme s'il était fatigué des hurlements des soldats.

A l'entrée méridionale de la ville les Russes avaient fait sauter le grand pont du chemin de fer. Les troupes passaient la Wistoka sur un pont de fortune construit par nos troupes du génie. Pour aller plus vite, nous trouvâmes un gué où nos chevaux pouvaient passer assez facilement.

La gare de Jaslo était complètement détruite. Nous ne pûmes savoir si elle l'avait été par les Russes ou par les Autrichiens eux-mêmes. En tout cas, ce n'était certainement pas par les Russes qui venaient d'évacuer Jaslo depuis quatre jours à peine, car on pouvait voir que la destruction était beaucoup plus ancienne.

Les habitants de la Galicie qui étaient restés ne parlaient pas trop mal des Russes, sauf les juifs qui racontaient des choses terribles, sans perdre d'ailleurs pour cela l'occasion de

nous voler comme dans un bois en nous vendant leurs marchandises.

Comme les habitants ne nous comprenaient pas, nous leur parlions par signes. Rickert se mit à quatre pattes pour faire voir qu'il voulait une écurie.

Le 10 mai, nous rejoignîmes le gros de la division.

En tête de la division marchait le 118e. Puis venait le 88e de ligne et les 111e et 112e d'artillerie. Le 35e de ligne venait en queue.

Parallèlement à nous avançait un régiment autrichien. Quelques-uns de ces hommes nous lancèrent des insultes en polonais.

« Bandes de lâches, répondaient nos soldats, vous vous êtes fait rosser par les Russes et maintenant nous sommes obligés de venir à votre secours dans votre sale pays rempli de poux ! » Les officiers défendaient aux hommes d'avoir des querelles avec les Autrichiens.

Les colonnes de prisonniers russes marchaient aussi le long de la route. Rogge, en les voyant, dit à ses hommes : « Faites-moi le plaisir de faire porter vos sacs par ces cochons et prenez leur tabac et leur cigarettes ! »

L'ordre de Rogge fut exécuté en un clin d'œil. Il y avait beaucoup de blessés parmi les prisonniers russes.

Partout, les routes étaient dans un état pitoyable et les hommes, chargés de leur sac, avançaient péniblement en enfonçant dans le sable. Eger les rudoyait, trouvant toujours qu'ils n'allaient pas assez vite. Il les menaça même de leur faire diminuer la ration. Ce fut alors un concert de protestations et de cris de colère parmi les soldats : « Tas de voleurs, s'écriaient-ils tous à la fois, nous n'avons déjà plus rien à manger parce que vous prenez les meilleurs morceaux, et maintenant vous faites vos grandes gueules parce que vos êtes sur vos chevaux et que nous sommes obligés de porter nos sacs et de marcher dans le sable. Mais la guerre finira un jour et nous verrons alors qui sera le maître. Gare aux grandes gueules, ce jour-là ! »

Eger, furieux, poussait son cheval sur les hommes, la cravache haute, et en blessait un. Personne cependant n'osa faire un mouvement pour donner une leçon à Eger, malgré toute la haine que tout le monde avait contre cet homme. Rogge à qui il conta la chose l'ap-

prouva et lui dit : « Il fallait f... à ce cochon-là une balle dans la peau ; c'est de la révolte. Ces animaux ne méritent même pas de tomber devant l'ennemi. » Nous nous demandions, en entendant cela, qui alors méritait de mourir devant l'ennemi, car il était bien connu que Rogge ne se risquait jamais dans un endroit où les balles pleuvaient.

Les journaux allemands ont écrit que les Galiciens avaient été maltraités par les Russes. Nous pûmes nous rendre compte que cela est tout à fait contraire à la vérité. Depuis six mois que les Russes occupaient ce pays, tout y était en ordre. Les terres étaient labourées et tout était prêt pour la récolte. Ce sont les Allemands, soi-disant libérateurs, qui ont au contraire tout détruit. Aussi les Galiciens ont-ils été très mécontents que nous soyons venus les débarrasser des Russes. Les soldats offraient aux femmes des bagues et des bijoux volés en France pour qu'elles se prostituent à eux. Rogge lui-même ordonnait qu'on lui amenât une jolie fille pour la nuit en disant : « Ce qui a été fait par les Russes peut bien être refait par les Allemands ! » Certes, Eger était un tyran et

une brute, mais il ne s'est jamais montré lâche et satyre comme Rogge. Une pareille conduite ne pouvait qu'encourager les soldats qui poursuivaient les femmes jusque dans l'église où elles allaient se réfugier. La population de Galicie n'oubliera jamais ses libérateurs.

Par exemple, les juifs ne manquaient aucune occasion de nous voler en demandant toujours des prix exagérés pour les marchandises qu'ils offraient. Pour mieux nous mettre dedans ils commençaient par nous flatter, disant : « Ah ! que les soldats allemands sont braves et généreux! Ah ! que votre empereur est grand et bon ! Quel bonheur pour nous que vous nous ayez délivrés des Russes ! Le monde entier admire les Allemands ! etc... »

Mais certains soldats qui avaient besoin d'un objet ne se gênaient pas pour le prendre sans payer si le juif demandait trop cher. Dans ces cas-là, Eger donnait toujours raison aux soldats.

— Sacrés sales juifs, disait-il aux marchands qui venaient se plaindre à lui, vous osez voler des soldats prussiens !

Les juifs avaient le toupet de répondre :

— Monsieur le capitaine, les Russes nous ont tellement volé que nous sommes obligés de vendre un peu plus cher pour ne pas faire faillite !

Eger, furieux, leur ordonnait de disparaître de devant ses yeux, sans quoi il allait les faire bâtonner par ses soldats. Les enfants d'Abraham s'empressaient de filer. Eger autorisa formellement les soldats à prendre sans payer tous les objets dont ils auraient besoin s'ils estimaient que les juifs leur demandaient un prix exagéré ! On comprendra facilement que les soldats ne se privèrent plus de voler.

XXI

Premiers combats en Galicie

Le passage du San. — Peu glorieuse prise de Wiazownica. Les Russes se retirent. — Prise de Radawa.

Le 15 juin 1915 nous cantonnions à Albigowa, où nous devions rester deux jours pour faire nos derniers préparatifs et passer en première ligne.

Mais, à 4 heures du matin, nous recevions l'ordre de partir immédiatement pour Markowa, où se trouvait l'état-major de la division.

A 9 heures du matin, nous y trouvions l'ordre suivant signé du lieutenant général commandant de la 56e division :

« Le 88e régiment d'infanterie marchera en tête de la 56e division. Aucune précaution ne devra être négligée, car le régiment va prendre le contact avec l'ennemi. J'espère que le ré-

giment fera tout son devoir comme il l'a fait en France. Je compte absolument sur les braves et héroïques soldats du 88e. Cet ordre devra être lu aux troupes. »

Les horreurs de la guerre allaient recommencer pour nous.

Nous partîmes dans la direction du San et nous passions par le village de Przeworsk où se trouvaient beaucoup de blessés, car un violent combat venait d'y être livré.

Comme la plupart de nos chevaux allemands étaient tombés, victimes de la chaleur et du mauvais état des chemins, nous les avions remplacés par de petits chevaux russes, beaucoup plus résistants.

Malgré la bataille, les habitants avaient préféré rester. Les Russes, pendant le temps qu'ils avaient occupé la Galicie, ne s'étaient livrés à aucunes dévastations et avaient scrupuleusement respecté les personnes et les biens. C'était nous maintenant et les Autrichiens qui ravagions le pays. Le Dr Meiniecke nous disait :

— Ce n'est pas étonnant que ces gens nous haïssent. Regardez : les Russes n'ont pas touché à leurs habitations, à leurs jardins, à

leurs champs. Nous, au contraire, nous dévastons tout. Dans les maisons des villages d'où les Russes viennent de se retirer je n'ai remarqué aucune trace de pillage comme en France et en Belgique. Après tout, ces gens ont raison de se plaindre de nous.

Mais Eger lui répondait :

— Monsieur le docteur, nous montrerons à ces cochons de Slaves, à ces paysans remplis de poux, de quel bois nous nous chauffons. Nous qui avons battu les Russes et les Français, nous les forcerons à nous demander à genoux un morceau de pain. Si je demande de l'eau à une de ces brutes sans recevoir de réponse, je lui f... ma cravache à travers la figure. Je leur apprendrai ce que c'est qu'un soldat prussien !

Personne ne disait mot, car Eger ne souffrait pas la contradiction. C'était un vrai prussien selon le cœur de l'empereur Guillaume.

A 6 heures, nous nous trouvions à dix-huit kilomètres au nord de Jaroslaw, sur les bords du San. La veille, les Russes s'étaient retirés, abandonnant leurs morts sans les enterrer. La lutte avait dû être acharnée et il ne devait

pas y avoir eu de quartier, car beaucoup de morts avaient le crâne fracassé à coups de crosse.

Nous passâmes le San sur un pont construit par le génie. A peine étions-nous sur l'autre rive que Rogge nous donnait l'ordre de nous déployer en tirailleurs. C'était stupide, car nous n'avions encore aucune indication de l'endroit où se trouvait l'ennemi et nous ne savions même pas si nous devions attaquer.

Rogge rassemblait les officiers derrière une petite hauteur et leur parlait ainsi :

« Enfin, nous allons nous mesurer avec les Russes. J'espère, messieurs, que vous ferez tous vos efforts pour que nous n'ayons pas la honte d'essuyer une défaite. Pendant le combat je vous prie de rester toujours en liaison avec moi pour que je puisse vous transmettre au fur et à mesure les ordres de la division. Le capitaine Eger, avec le 2e bataillon, entrera en contact avec l'ennemi à six ou sept cents mètres en avant. Le 1er bataillon sera à sa droite et le 118e à sa gauche. Le capitaine Radke avec le 3e bataillon restera

avec moi en réserve. Maintenant, messieurs, bonne chance ! »

Nous donnâmes, Loffelhardt et moi, nos chevaux à nos ordonnances et nous prîmes des bicyclettes pour porter les ordres que les soldats devaient ignorer.

Il était 7 heures du soir. Nous nous avancions vers le village de Wiazownica que nous devions prendre par la gauche. A peine étions-nous arrivés à environ trois cents mètres du village que nous fûmes accueillis par un feu de mitrailleuse qui ne nous fit d'ailleurs aucun mal, car le tir était très défectueux. Eger donna l'ordre de se coucher et demanda par téléphone des instructions à Rogge qui ne répondit pas. Eger nous fit alors avancer et nous eûmes beaucoup de tués et de blessés. Voyant qu'il n'arrivait à rien, il arrêta de nouveau la marche en avant. Je restais avec lui, Rickert et Loffelhardt au fond d'une sablière où au bout de quelques instants des soldats apportèrent le lieutenant Daucher de la 8e compagnie. Il avait reçu une balle dans le bas-ventre qui paraissait le faire beaucoup souffrir. Il nous criait de le tuer. Nous n'avions aucun moyen de lui por-

ter secours. Il mourut peu après. Après le combat, Eger le fit enterrer au bord du ruisseau.

Eger, ne sachant que faire, m'envoyait auprès de Rogge avec Loffelhardt et un soldat de 1re classe pour avoir des instructions. Les balles sifflaient autour de nous ; nous nous mîmes à ramper et nous tombâmes dans la 2e compagnie. Depuis quatre heures ils étaient là sans nouvelles de leur bataillon. Un jeune officier de réserve ne se gênait pas pour dire que Rogge se montrait absolument incapable de conduire son régiment. Enfin, nous arrivions à trouver l'adjudant de Rogge, le lieutenant von Stein qui, sans nous écouter, nous disait que les ordres étaient de prendre Wiazownica à 2 heures. Nous exigeâmes un ordre écrit et signé de lui, car ce jeune homme pouvait fort bien donner cet ordre pour se distinguer et se faire donner la croix de fer de première classe. Nous retournâmes aussitôt auprès d'Eger qui donna immédiatement l'ordre au bataillon de se tenir prêt à attaquer.

Nous avancâmes sans recevoir un seul coup de feu. Une patrouille envoyée en avant re-

vint avec la nouvelle que le village était formidablement fortifié. Nous en informons Rogge. Pas de réponse. Eger donne alors l'ordre de marcher à l'assaut et... grande fut notre surprise d'entrer sans coup férir dans le village où il n'y avait plus un seul soldat russe. L'ennemi s'était retiré. Telle fut la prise de Wiazownica qui fit l'objet d'un magnifique communiqué et que tous les journaux allemands célébrèrent comme une grande victoire gagnée par la 56e division. Tous les soldats riaient et se moquaient de nous et surtout de Rogge qui n'arrivait toujours pas, tellement il avait peur et se méfiait des Russes.

Vers 10 heures, nous prenions possession de la ligne de tranchées russes qui allait du village à la rivière appelée Lubaczawka. A peine étions-nous installés que nous recevions l'ordre de retourner au village: tout le monde avait l'impression que nos chefs ne savaient que faire et se trouvaient très embarrassés. C'est alors que nous reçûmes tout à coup le premier obus russe qui nous tua six hommes. Comme Rogge avait bien voulu nous prévenir que la marche en avant reprendrait à une heure,

nous avions le temps d'enterrer nos morts.

« Pas de quartiers, dit Eger dans le speech qu'il prononça à cette occasion, cette bande d'animaux ne mérite aucune pitié. Si vous vous laissez prendre, vous irez, les fers aux pieds, travailler dans les mines de Sibérie. »

A 1 heure précise, notre artillerie commençait le feu. Son tir était excellent et nous permit d'avancer l'arme à la bretelle et la pipe à la bouche, sans la moindre difficulté. Le lieutenant Schaller qui est garde-forestier de son métier, s'avançait tranquillement le fusil en bandouillère comme s'il partait pour la chasse. Les Russes furent massacrés dans la forêt par nos obus. Nous trouvâmes plus tard leurs morts et leurs blessés : un véritable carnage.

La bataille était à peu près gagnée, mais il nous restait à prendre Radawa pour empêcher l'ennemi de nous attaquer par le flanc. Ce village fut pris par le lieutenant Knell à la tête d'une patrouille qui n'eut à tirer que quelques coups de fusils. Les seuls défenseurs de la position étaient quelques cosaques qui se retiraient au galop.

XXII

Radawa

Querelle avec un officier de uhlans. — Histoire de cinq vaches et d'une Galicienne. — Bortger. — La déclaration de guerre de l'Italie. — Un nouveau commandant. — Les poux. — Les Allemands tirent sur les Autrichiens.

Eger, qui était commandant de place, avait choisi pour nous la plus belle maison du village. Comme nous nous y installions en son absence, un officier de uhlans, qui était adjudant du 35e régiment d'infanterie, entra et s'adressant à Loffelhardt nous dit de déguerpir pour lui faire place. Loffelhardt lui expliqua que c'était le quartier d'Eger, commandant de place.

— Voulez-vous bien fermer votre misérable gueule, cria ce cavalier, espèce d'idiot de volontaire d'un an ! Vous imaginez-vous que

je vais coucher dans une cahute de paysans, pendant que vous allez vous prélasser dans cette belle maison? Allons, décampez, et plus vite que ça !

Mais Loffelhardt tint tête au uhlan qui disparut, furieux, pour revenir quelques instants après, accompagné d'un vieux colonel.

— Où est cette crapule ? dit-il en entrant et en cherchant Loffelhardt des yeux.

Je pris la parole.

— Que voulez-vous ? se mit à crier le vieux colonel.

Je lui expliquai que nous étions les premiers arrivés et que c'était notre place puisque le bataillon était dans le village, tandis que le 35e était beaucoup plus loin.

— Je vois, dit le colonel, que vous êtes d'accord avec ce polisson !

Les choses allaient se gâter pour nous, lorsque Eger entra. Eger qui n'avait jamais peur, expliqua l'affaire au colonel qui s'en alla, laissant son adjudant se débrouiller tout seul. A peine fut-il parti qu'Eger, qui n'était pas endurant, s'adressa en ces termes à l'officier de uhlans :

— Que f...-vous ici et pourquoi osez-vous

faire du bruit chez moi ? Croyez-vous être dans votre écurie? Sachez que je suis ici commandant de place. F...-moi le camp d'ici immédiatement ou je vous fais f... à la porte par mes hommes !

Le brave officier de uhlan n'osa rien répondre à Eger et sortit comme un chien battu. Eger nous dit ensuite que nous aurions dû nous-mêmes le flanquer à la porte avec une bonne dégelée pour lui apprendre à vivre.

Nous soupâmes bien avec Eger, mais nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit à cause des poux. C'est incroyable ce que ces bêtes devaient nous faire souffrir pendant tout notre séjour en Galicie.

Le lendemain, nous quittions Radawa pour nous rendre dans la forêt du même nom. Nous y errâmes, allant tantôt à droite, tantôt à gauche. Visiblement nos chefs ne savaient que faire. Le soir, nous revînmes au village pour la distribution ; puis le bataillon alla camper à la lisière de la forêt.

Pendant ce temps le 35e élevait des défenses le long de la Lubaczowka pour empêcher les Russes de la traverser. La Lubaczowka est une petite rivière qui se jette à Monasterz

dans le San. Nous devions rester sans avancer sur ces positions pendant quelques jours.

Le 20, nous commencions à creuser des tranchées dans la forêt. Nos soldats abattaient des quantités d'arbres pour faire des abris. Il était bien défendu officiellement de faire des dégâts en Galicie, mais la vérité est que officiers et soldats allemands se f... complètement de la Galicie, des Galiciens et de tous les Autrichiens en général.

Dans la nuit du 21 mai, nous quittâmes la forêt pour aller occuper une excellente position entre Radawa et Monasterz. Nous étions complètement à l'abri et à vingt mètres à peine de la rivière où les soldats pouvaient se baigner.

Malheureusement, et ce fut le cas pendant tout notre séjour sur le front oriental, le ravitaillement était mal fait et les soldats se plaignaient beaucoup de n'avoir pas suffisamment à manger. Où étaient les volailles et les bons vins de France ?

Rickert, qui était chargé du ravitaillement du bataillon, vint un jour dire à Eger :

« J'ai aperçu quelques vaches dans la ferme qui se trouve à cinq cents mètres d'ici. Les

habitants refusent de les vendre. Que faire et où trouver de la viande ? »

Immédiatement, Eger, enchanté, lui donna l'ordre de s'emparer des vaches. Le lieutenant Bortger, Loffelhardt et moi fûmes chargés d'accompagner Rickert avec quelques hommes dans cette noble expédition. Nous entrâmes dans la cour de la ferme où se trouvaient plusieurs femmes et des enfants. Les larmes aux yeux les femmes nous supplièrent de leur laisser leurs vaches qui constituaient toute leur fortune. Sans elles, disaient-elles, elles mourraient de faim.

« Quelle bêtise ! s'écria le lieutenant Bartger, prenez donc quatre vaches, une pour chaque compagnie, et une cinquième pour l'état-major du régiment. Allons, les hommes, vite, et choisissez les plus grasses ! »

Les soldats se mirent en devoir d'obéir. Mais ces pauvres femmes se jetèrent sur leurs vaches comme sur des enfants en danger. Impossible de leur faire lâcher leur bétail. Ce fut une vraie bataille. Les vaches effrayées couraient dans la cour en traînant les femmes qui s'accrochaient à elles avec désespoir. Les soldats furieux et encouragés par nous bru-

talisaient les femmes et leur donnaient des coups de pieds.

L'une des femmes tenait depuis un moment sa main sur sa poitrine comme si elle cachait quelque chose sous sa blouse. Bortger ayant remarqué cela, donna ordre de la fouiller. On arriva avec peine à lui faire lâcher la vache qu'elle tenait par une corne de l'autre main. Bortger et Rickert[1] tirèrent alors leurs revolvers et menacèrent cette femme de la tuer.

Sur l'ordre du lieutenant Nolte, qui s'était joint aussi à notre expédition, les soldats arrachèrent tous les vêtements de cette malheureuse qui se trouva en un instant complètement nue devant nous. On vit alors que c'était un crucifix qu'elle tenait farouchement contre son sein. Les soldats voyant une femme nue, lâchèrent les vaches et vinrent s'amuser autour de la malheureuse qui pleurait de honte. Bortger et Nolte *se mirent alors à cracher sur le corps de cette femme*, tandis que l'adjudant Hoffman de la 8e compagnie et plusieurs soldats l'entouraient et commençaient à porter ignoblement leurs mains sur elle.

1. Ce Rickert était *étudiant en théologie* ! comme l'a déjà dit l'auteur (p. 127).

Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'on permit à cette femme de se rhabiller.

— Qu'en dites-vous, Nolte ? disait ensuite Bortger. C'était drôle ! Quel beau tableau ! Jamais je ne l'oublierai : c'était à mourir de rire !

— Dommage qu'il y ait eu là tous ces soldats, répondit Nolte, sans cela j'aurais volontiers... !

Bortger devait cependant oublier cette scène plus vite qu'il ne pensait, car il fut tué le lendemain 23 mai 1915. Il fut enterré derrière la tranchée sans qu'un mot de regret fût prononcé sur sa tombe. Au moment de le mettre en terre, le soldat de première classe Bender lui enleva ses molletières, parce que Bortger lui devait de l'argent.

Le 24, entre 6 et 7 heures, nous entendîmes tout à coup les Russes pousser des hurrahs dans leurs tranchées. Croyant qu'ils allaient attaquer, notre artillerie leur envoya une rafale d'obus. Mais ils continuèrent à crier de plus belle et se mirent à chanter. Nous ne comprenions rien à ce qui se passait, lorsque tout à coup les chants cessèrent et au milieu du

silence une voix forte s'éleva, nous adressant ces paroles :

« Frères, l'Italie vient de déclarer la guerre à l'Autriche. Il vaut mieux vous rendre, car toute résistance est désormais inutile pour vous ! »

Cette nouvelle ne fit pas plaisir aux soldats allemands. On disait que c'était la faillite diplomatique, etc... Mais Eger leur dit de ne pas avoir peur, parce que les Italiens étaient des lâches, incapables de se battre sérieusement, et que bientôt on verrait les Autrichiens à Venise.

Pour taquiner les Russes, on donna l'ordre d'entonner le *Deutschland über Alles* et le *Wacht am Rhein.*

La soirée du 23 mai fut pour nous une des plus agréables de la guerre : les deux adversaires chantaient, l'un de joie, l'autre de dépit.

Le 24, le capitaine Lindwurm, qui avait été légèrement blessé à Lenglier et qui avait réussi depuis à se cacher à Mayence, revint au régiment et prit le commandement du 2e bataillon, parce qu'il était plus ancien que Eger. Ce dernier prit le commandement de la 10e compagnie. Personne ne regretta son départ. Mais

son successeur fut un des plus grands poltrons de l'armée.

Lindwurm, qui n'avait jamais encore été aux tranchées, craignait beaucoup d'attraper des poux. Aussi ne voulait-il pas manger avec nous, ni prendre quoi que ce fût de nos mains. Il nous parlait toujours à cinq ou six mètres de distance. Il se moquait de nous, nous traitait de pouilleux et était fier d'être propre. Nous essayâmes en vain, Loffelhardt et moi, de lui faire attraper ces sales petites bêtes, mais toujours en vain, car il n'y avait pas moyen de l'approcher, Mais Loffelhardt eut une bonne idée. Nous mîmes un certain nombre de ces insectes dans une boîte d'allumettes que nous jetâmes, entr'ouverte, sur son lit en son absence, puis nous attendîmes avec impatience le résultat de notre entreprise. Dès le lendemain, nous comprîmes que nous avions réussi. Lindwurm nous invitait à dîner avec lui, ce qui ne lui était encore jamais arrivé.

« Ça ne sert à rien de vivre seul, nous dit-il, car un jour ou l'autre je finirai bien par attraper, moi aussi, des poux ; ça me semble inévitable. » C'était comique de le voir se

gratter tantôt les bras, tantôt le cou, tantôt les jambes, pendant le dîner. « Messieurs, dit-il enfin, je crois que j'ai des poux ; mais je ne peux comprendre comment cela s'est fait, car j'ai tellement de poudre insecticide... »

Nous lui dîmes alors que sa poudre ne valait rien et nous fîmes séance tenante l'expérience. Un pou enterré sous une pincée de poudre en sortait frais et gaillard sans crever le moins du monde. A partir de ce soir-là, nous mangeâmes tous les jours avec Lindwurm.

Nous occupâmes la même position jusqu'au 4 juin.

A notre gauche, se trouvait le 98e régiment impérial et royal autrichien. Un jour, un soldat de ce régiment vint à notre état-major et demanda à parler au chef du bataillon pour une affaire très urgente. C'était Eger qui commandait encore en l'absence de Lindwurm. Voici ce que lui dit ce soldat : « Des prisonniers russes que nous avons faits viennent de nous informer que les leurs vont attaquer ce soir pour reprendre le hameau. Mais tous mes camarades, qui sont pour la plupart Bohémiens

et Tchèques, ont décidé de ne pas résister et de se rendre, parce qu'ils en ont assez de la guerre. Les officiers sont aussi décidés à se rendre, car ils sont au courant et n'ont fait aucune observation. Mais moi, qui suis Autrichien-Allemand, de Vienne, je ne veux pas laisser passer cette affaire comme cela et je viens vous prévenir de ce que préparent ces sales Slovaques. »

Eger téléphona aussitôt au régiment qui demanda à la division de nous envoyer immédiatement des renforts. Le 92e régiment de Brunschwig nous fut envoyé aussitôt. Notre artillerie reçut l'ordre de tirer sur les Autrichiens si ceux-ci reculaient. Le 92e devait en faire autant.

L'attaque russe eut lieu à l'heure dite et, comme nous en avait informé notre homme, les Russes avançaient et les Autrichiens commencèrent à reculer. Mais tout était prêt de notre côté en vue de cette éventualité. Pendant que le lieutenant Huck de la 5e compagnie de notre régiment s'avançait contre les Russes, notre artillerie et le 92e Brunschwickois commençaient à tirer sur les Autri-

chiens qui, se voyant pris entre deux feux, avancèrent de nouveau.

Si les Russes avaient pu garder le hameau, tout notre bataillon était prisonnier. Le lendemain, les Autrichiens furent remplacés par des troupes allemandes à la demande du commandant de notre division. Nos officiers crachaient devant les officiers autrichiens pour exprimer leur dégoût; les hommes s'insultaient réciproquement.

XXIII

Derniers combats en Galicie
Retour en France

Marche en avant. — Poltronnerie du commandant Lindwurm. — Les Bavarois égorgent les blessés et les prisonniers. — Une orgie de veau rôti. — Nous repartons pour la France. — Désinfections.

Dans la nuit du 3 au 4 juin, nous quittions nos positions pour aller dans un coude que fait la Lubaczowka à droite de Radawa. Le 4, à 8 heures, devait commencer une offensive générale qui devait nous mettre en possession de l'autre rive de la rivière et repousser les Russes hors de la Galicie. Tout était prêt. Nous avions dans nos tranchées un excellent lance-mines et un capitaine du 111e d'artillerie était avec nous pour régler le tir, qui, grâce à ses indications téléphoniques

— trop à droite, trop à gauche, trop court, trop long — fut merveilleux. Ce lance-mines était un petit canon, de la hauteur d'une mitrailleuse allemande. Le pointeur vise, pousse sur le chien, et la mine s'élève lentement dans l'air avec une sorte de grognement ; elle va tomber à environ quatre cents mètres. En éclatant, elle détruit tout ce qui se trouve autour d'elle dans un rayon d'une trentaine de mètres. L'explosion provoque un nuage épais de fumée noire qui met plusieurs minutes à se dissiper. Les Russes, démoralisés par notre artillerie, se rendirent ce jour-là en masse. Le capitaine d'artillerie nous disait que si nous avions eu affaire à des Français l'affaire aurait tourné tout autrement pour nous et que beaucoup des nôtres auraient mordu la poussière, car les Français savent se battre.

Vers 10 heures, les Russes s'étaient repliés sur leurs lignes de réserve.

La 6e compagnie se trouva un moment isolée de la 7e et aurait pu facilement être faite prisonnière.

Pendant tout le combat, Lindwurm, abruti par la peur, s'était caché dans son trou. Lors-

qu'il dut nous rejoindre, il se fit encadrer par six soldats qui lui servaient de pare-balles. Sa poltronnerie ne l'empêcha pas d'ailleurs d'être nommé commandant.

Un peu plus tard, nous dûmes attaquer de nouveau pour nous emparer d'une colline qui se trouvait devant nous et continuer à faire reculer les Russes. Nous devions prendre aussi un bois qui se trouvait à droite de la colline. Pendant toute l'affaire personne ne vit Lindwurm. Rickert, Loffelhardt et moi dûmes tout prendre sur nous. Sans trop de pertes d'ailleurs, le bataillon atteignit rapidement les objectifs désignés.

Nous occupâmes, jusqu'au 7 juin, cette ligne qui allait de Gaydy à Zaradawa, puis nous poursuivîmes notre marche en avant. Pendant tout ce temps le ravitaillement fut très irrégulier et très insuffisant.

Le 10, nous étions à Dobra. Les soldats affamés se mirent à piller les maisons. Lindwurm était le premier à les approuver.

Le 11, nous étions de réserve dans une forêt située au nord de Rudka. Le 12, nous étions relevés ; nous allâmes à Rudka attendre des ordres nouveaux. La marche fut très

pénible. A Rudka, nous trouvâmes du pain, des œufs, du lait, du beurre et du fromage. Nous nous mîmes à table sans attendre Lindwurm, toujours invisible. Il passa la nuit dans un trou si petit qu'un enfant y aurait à peine tenu. Qu'on s'imagine un homme avec un ventre de propriétaire dormant dans un berceau : tel était le spectacle que nous offrait ce brave capitaine prussien. Il était difficile de ne pas éclater de rire en le voyant. Comme les Russes tiraient de plus en plus, nous nous fîmes creuser un abri assez grand et nous invitâmes Lindwurm à venir avec nous. Mais, paralysé par la peur, il ne voulait pas bouger et restait immobile en se grattant toutefois de temps en temps, à cause des poux. Par pitié pour lui, nous fîmes creuser un boyau entre son trou et notre abri, ce qui lui permit de nous rejoindre sans s'exposer. Il nous aurait presque embrassés et ne savait comment nous remercier.

Le lendemain, nous nous rendîmes à Dobza. Le tir de l'artillerie russe était intense. Lindwurm donna l'ordre aux compagnies d'avancer par sections au pas gymnastique, mais loin de donner lui-même l'exemple, il

restait couché à plat ventre dans un fossé. Comment les soldats peuvent-ils avoir du courage lorsqu'ils ont pour chef de bataillon un pareil poltron ? A Dobza, il eut le toupet de reprocher au lieutenant Schaller de nous avoir tous exposés au feu de l'ennemi en traversant la plaine à découvert avec sa compagnie. Schaller lui répondit ironiquement qu'il avait oublié de prier les Russes de bien vouloir s'abstenir de tirer pendant que le commandant Lindwurm passait devant eux.

A Dobza se trouvait une division bavaroise. Un de ses régiments, le 19e d'infanterie, fut incorporé dans notre division.

Le 13 juin, nous passions par Kawale où une bataille acharnée avait eu lieu deux jours auparavant entre Russes et Bavarois. Aucun quartier n'avait été fait et beaucoup de cadavres russes avaient le crâne fracassé à coups de crosses ou la gorge tranchée. Les Bavarois disaient ouvertement qu'il valait mieux que tous les Russes crèvent pour n'avoir pas à les nourrir. On sait que notre ravitaillement était, en effet, très insuffisant. C'était d'ailleurs une manie qu'avaient les Bavarois d'égorger les blessés et les prisonniers. Un

lieutenant bavarois nous dit lui-même qu'il ne faisait plus de quartier. « C'est la guerre sérieuse, la guerre au couteau, disait-il, et je veux voir du sang. »

De Kawale, nous nous rendîmes à Cisplice. Nous passâmes un mauvais quart d'heure en gravissant une petite colline où les Russes nous bombardèrent copieusement. Les 7e et 8e compagnies essuyèrent des pertes considérables et perdirent presque tous leurs gradés. Le sergent-major Heer fut blessé au cou et eut le bras droit emporté.

Nous étions maintenant sous les ordres d'un général qui commandait un corps d'armée bavarois. Nous reçûmes l'ordre de prendre le village de Wolezasby. Lindwurm, selon sa noble habitude, restait en arrière avec le téléphone et c'était à nous de conduire seuls le bataillon. Nous prîmes le village sans trop de difficultés, mais avec pas mal de pertes. Le soir, je me mis avec Rickert à la recherche de Lindwurm, qui, comme je l'ai dit, avait été invisible pendant toute l'affaire. Lorsque nous lui annonçâmes que nous étions maîtres du village, il eut le toupet de nous dire fièrement :

« Je suis content d'être à la tête d'un bataillon aussi brave et je vous remercie, mes amis, du précieux concours que vous m'avez apporté dans l'exécution de ma tâche ! » Lorsque nous fûmes seuls, nous nous mîmes à rire.

Comme nous entrions dans le village, nous aperçûmes au bord du chemin un capitaine russe blessé qui paraissait agoniser. Nous nous approchâmes de lui pour voir si nous pouvions le secourir. Il avait reçu plusieurs coups de couteau et avait presque perdu connaissance. Comme nous lui soulevions la tête, il ouvrit les yeux et nous dit :

« Allez-vous-en, assassins ! Pourquoi vos soldats commettent-ils de pareils crimes ? Je n'étais plus un ennemi puisque je m'étais rendu avec ma compagnie. Sans armes, nous avons été massacrés tous, mes hommes et moi. Brûlez-moi la cervelle au moins pour que je ne souffre plus ! » Nous appelâmes des infirmiers et nous nous éloignâmes. Plus tard, les infirmiers nous dirent qu'ils avaient donné le coup de grâce à ce pauvre capitaine, parce qu'il n'était pas transportable. En tout cas, nous avions pu nous rendre compte qu'il avait

dit la vérité, car nous vîmes les fusils des Russes en tas à plus de cinquante mètres en arrière de l'endroit où nous avions trouvé le capitaine et ses hommes assassinés à coups de couteau.

Nous occupâmes les tranchées russes jusqu'au 19 juin. Notre état-major était superbement installé dans l'église où nous avions fait porter de la paille fraîche. Le téléphone installé dans la sacristie nous permettait d'être au courant de tout ce qui se passait aux tranchées.

Le 20 juin, nous reçûmes l'ordre de nous emparer du village de Dornach, à quinze kilomètres à peine de la frontière russe. Lindwurm fit la grimace en recevant cet ordre; il nous dit que c'était très facile pour ces messieurs de l'arrière, qui étaient à l'abri des balles, de donner de pareils ordres.

— Mon capitaine, lui disions-nous, pourquoi ne vous faites-vous pas nommer à l'état-major général ? N'avez-vous pas prouvé que vous étiez capable de diriger une bataille en restant couché dans un champ de blé ? Vous avez été douze ans adjudant d'un régiment : vous en savez autant qu'un colonel.

Lindwurm répondait en haussant les épaules :

— J'ai tout essayé, mais en vain ! Ils ne veulent pas !

La prise de Dornach fut plus facile que nous ne l'avions cru. Nous y trouvâmes une quantité de morts, des chevaux crevés et beaucoup de matériel brisé. Un homme, la poitrine traversée par le timon d'un chariot, était encore dans cette horrible position. Nous trouvâmes aussi trois officiers russes tués à coups de couteau et complètement dépouillés. On leur avait même enlevé leurs bottes. Les habitants du village s'étaient enfuis et une quantité de bétail effrayé courait partout. Rickert s'empara de huit veaux qu'il fit abattre pour nous (pour l'état-major du bataillon). Notre cuisinier Dirrig était enchanté. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que nous mangeâmes ces huit veaux en deux jours. Nous n'étions pourtant que quatorze personnes à l'état-major, y compris le cuisinier et les ordonnances. Il est vrai que nous en mangions toute la journée et sans pain et qu'il y avait bien longtemps que nous n'avions rien eu d'aussi succulent. Je n'aurais tout de même

jamais cru qu'on pût arriver à manger tant de viande.

Le 22 juin, le bruit courut que nous serions peut-être remplacés par une division du XIe corps d'armée. Le soir même, en effet, nous étions relevés par la 44e brigade de ce corps d'armée. Nous partions pour Céwkaw, puis pour Oleszyu où nous prîmes nos cantonnements. Le ville était pleine de juifs qui vendaient de la vodka, boisson alcoolique tellement forte que tous les soldats étaient ivres.

Le 24, nous arrivions à Polank, localité presque complètement détruite par les Allemands. Rogge s'installait dans une maison qui était par hasard intacte, en f... tous les habitants dans la rue, y compris une vieille femme malade qui était couchée dans son lit. Le soir, il fit jouer la musique du régiment.

Le 26, nous allions à Jaroslaw où nous devions nous embarquer en chemin de fer pour aller nous faire tuer ailleurs. Nous changeâmes toutes nos voitures en gardant toutefois nos petits chevaux russes que nous devions ramener en France. Car c'est en France que nous revenions après deux mois

d'absence. Notre train passa par Lancut et Krakau où eut lieu la distribution. Enfin, un dimanche, à 5 heures, nous arrivions à la frontière allemande de Pologne. Un lazaret de désinfection y était installé et nous pûmes enfin nous débarrasser de notre vermine. Tout devait passer par l'établissement : hommes, chevaux, voitures, même les cuisines.

Chaque homme faisait deux paquets de ses effets en tissu et de ses effets en cuir. Ces paquets étaient remis à un employé contre un numéro. Nous restâmes en chemise. On nous conduisit ensuite dans des piscines où nous nous plongeâmes dans l'eau chaude jusqu'au cou. Nous nous brossions mutuellement en nous nettoyant tout le corps avec un savon spécial qui tuait les poux et les œufs. C'est alors que nous pûmes constater les ravages causés par ces sales petites bêtes. Le corps de certains soldats était une véritable plaie. Nous reçûmes ensuite une douche froide et on nous donna à chacun une chemise neuve, un caleçon et une paire de chaussettes. Ce linge avait été réquisitionné en France et en Belgique. Il était de toutes les couleurs imaginables : l'un portait un cale-

çon bleu, une chemise rouge et des chaussettes jaunes ; un autre avait une chemise rose, un caleçon vert et des chaussettes blanches ou noires. En cet équipage, nous passâmes dans une salle où un repas nous fut servi. On ne se serait pas cru à la guerre, mais à un bal de carnaval ; aussi tous les soldats étaient-ils très gais. On nous rendit ensuite nos vêtements et nos effets de cuir qui avaient été soumis à une haute température dans un four spécial. Ils étaient naturellement dans un état lamentable, mais nous étions heureux d'être débarrassés de notre vermine.

XXIV

Hérin

Au repos. — Lindwurm décoré. — On me refuse ma permission.

Notre voyage de Galicie en France dura cinq jours. Le 1er juillet 1916, nous arrivions à Bruxelles où nous restions plusieurs heures. Pendant que nous traversions l'Allemagne, tout le monde, partout, nous avait acclamés ; mais ici personne ne prenait garde à nous.

Le 2 juillet, nous étions à Valenciennes, à quatre kilomètres de la ville. Notre bataillon prit ses cantonnements à Hérin où nous devions nous reposer quelque temps des fatigues de la campagne de Galicie. Lindwurm et Rickert logeaient dans un château. Loffelhardt et moi, nous nous casâmes dans une

petite maison où se trouvait une dame avec deux enfants. La 7e et la 8e compagnies reçurent pour tous leurs hommes des billets de logement ; la 5e et la 6e furent logées dans de grandes brasseries (les brasseries Sauvage et Giron). Les hommes se conduisirent bien et il n'y eut pas de plaintes.

Toute la 56e division se trouvait à Valenciennes et dans les environs. L'état-major de la division était à Saint-Saulve avec la compagnie de cyclistes ; l'état-major du régiment et le 3e bataillon à Valenciennes même. Une compagnie de mitrailleuses était installée dans un camp, entre Hérin et Aubry, toujours prête à tirer sur les aviateurs français et anglais qui venaient constamment survoler la ville. Le 111e d'artillerie et sa colonne de munitions étaient à Aubry. Tous les canons avaient été envoyés à Douai où se trouvait un grand atelier de réparations.

Nous avions peu de service, car la division était là pour se refaire. Le 9, notre nouveau général passa une grande revue et distribua des décorations décernées par l'empereur François-Joseph aux troupes qui avaient combattu en Galicie. Lindwurm fut décoré par le

général qui le félicita de sa belle conduite en Autriche.

Les soldats murmuraient et le sous-officier Sansler de la 6e compagnie dit à haute voix : « Nous, nous nous sommes battus et nous gardons les traces des poux ; mais les lâches sont décorés ! »

Après la revue, Lindwurm fit venir Sansler et lui demanda comment il pouvait parler ainsi. Sansler lui dit qu'il avait refusé d'être officier de réserve, qu'il avait fait Roye, la Champagne, la Galicie et qu'il avait reçu deux balles, mais pas de décorations. Deux jours plus tard Sansler était nommé sergent-major et tout de suite après il recevait la croix de fer qu'il mit dans sa poche, ne voulant pas la porter « comme les cochers », disait-il.

Le 10 juillet, notre brave Rogge était nommé lieutenant-colonel et Nolte recevait la croix de fer de 1re classe. Tout le monde espérait que Rogge serait envoyé dans un autre régiment où il pourrait faire le colonel.

Le 11, un ordre enjoignait à chaque compagnie d'avoir à envoyer cinquante soldats en permission. A cette nouvelle tout le monde

fut heureux et toutes les souffrances et les injustices furent oubliées. J'avais déjà mon titre en poche et je me disposais à partir à 7 heures pour aller embrasser ma mère lorsque je reçus l'ordre de me rendre à la Kommandatur de Valenciennes pour y remplir les fonctions d'interprète. Toutes mes démarches pour aller en Allemagne furent vaines et Lindwurm me dit en déchirant ma permission :

« Après tout, n'êtes-vous pas un peu dans votre patrie, puisque vous avez dit, au cours des officiers de réserve, que ceux qui ont vécu en France désirent toujours y rester ! » C'était vrai, et c'est ce qui m'avait empêché d'être nommé officier de réserve.

Que répondre à ce poltron qui nous devait tant, à Loffelhardt et à moi ?

XXV

La Kommandatur de Valenciennes

La Kommandatur. — Administration de la ville. — Trafic de journaux. — Evasions en Hollande. — Bataille entre Bavarois et Prussiens. — Assassinat d'une jeune fille française par un soldat allemand.

En juillet 1915, les bureaux de la Kommandatur de Valenciennes étaient installés dans la Mairie. Le maire avait été autorisé à garder quelques petites pièces pour lui et ses employés. Dans le bâtiment de la cour où se trouvaient avant la guerre le service des eaux et les pompiers, les Allemands avaient installé un dépôt de revolvers, fusils de chasse, munitions, bicyclettes, harnachements de chevaux et autres objets qui avaient été confisqués. Au 2e étage se trouvait la prison des prévenus civils et celle des militaires allemands.

Le chef de la Kommandatur était le lieutenant-colonel Spiers qui faisait partie d'un régiment de uhlans du 13e corps d'armée. Son adjudant, qui le remplaçait au besoin, était le capitaine Kolb. Le lieutenant de réserve Korneman, commis-voyageur en cafés dans le civil, était aussi attaché à la Kommandatur. Le conseil de guerre se composait du commissaire impérial Dr Wunder (notaire à Karlsruhe dans le civil), du Dr Lewin qui le remplaçait au besoin et du sergent-major Sohn, secrétaire-interprète. On ne se servait pas toujours de ce dernier, parce qu'on se méfiait de lui ; mais on ne pouvait pas le chasser à cause des secrets qu'il savait et qu'il aurait pu rendre publics pour se venger.

Dans l'aile droite se trouvait le bureau des passeports où les Français et les Belges qui s'occupaient du ravitaillement des civils recevaient leurs permis de voyager.

La commission de ravitaillement se composait d'un capitaine de réserve, d'un lieutenant de landwehr, de quelques Américains et d'un certain nombre de civils français. Parmi ces derniers, je citerai M. Dreyfus, qui n'a fait

que du bien pour ses compatriotes et pour son pays.

Pendant le peu de temps que je restai à Valenciennes — c'est-à-dire jusqu'au départ de la 56e division pour le front — je vis et j'appris des choses extrêmement intéressantes sur le régime auxquels étaient soumis les civils dans cette ville envahie.

Les civils étaient autorisés à circuler en ville et à fréquenter les cafés, les restaurants et les établissements publics de 6 heures du matin à 8 heures du soir. Les magasins et les cafés étaient ouverts de 8 heures du matin à 7 heures du soir.

Dans presque toutes les maisons logeaient des militaires appartenant aux troupes d'étapes.

La musique du 88e régiment jouait tous les jours devant la Kommandatur de midi à une heure. Sur la porte de la mairie flottaient le drapeau impérial allemand et le drapeau royal de Bavière. Sur un grand écusson on lisait :

ETAPPEN KOMMANDATUR

Pendant la journée la circulation dans les rues était très mouvementée.

Une cantine allemande ne vendait qu'aux soldats allemands.

Les officiers et les hommes des troupes d'étape vivaient beaucoup mieux qu'ils n'avaient jamais vécu en Allemagne.

Outre leur traitement ou leur prêt, le commandant recevait une indemnité payée par la ville de 35 francs par jour ; les autres officiers recevaient 10 francs, les sergents-majors 6 francs, les sous-officiers et soldats 4 francs. De plus, ils logeaient tous gratis dans les hôtels moyennant des bons municipaux d'une valeur de 4 francs. En principe, l'indemnité était une indemnité de nourriture, parce que leur service pouvait les empêcher de manger à l'ordinaire ou au mess. En réalité, tous mangeaient où cela ne leur coûtait rien et gardaient pour eux l'indemnité. Ils mangeaient tous à la caserne Saint-Vincent, rue de Lille. En somme, on peut dire que les troupes d'étapes étaient à peu près entretenues aux frais de la population.

Bien qu'au moment où j'arrivai la guerre eût déjà duré près d'un an et que presque tout eût été pris, les réquisitions étaient toujours excessives. On prenait tout ce qui pou-

vait avoir une valeur quelconque. Toutes les bicyclettes, par exemple, avaient été envoyées en Allemagne, mais on en découvrait tous les jours.

Les mines et les établissements industriels d'Anzin étaient exploités par les Allemands ; beaucoup de civils devaient travailler dans les mines pour un salaire misérable. Les champs étaient labourés par leurs propriétaires ou par des ouvriers civils, mais le gouvernement allemand réquisitionnait toute la récolte, ne laissant au propriétaire que le strict nécessaire pour se nourrir et semer au printemps prochain. Les grains étaient envoyés dans un grand moulin de Valenciennes dirigé par un sous-officier ; toute la farine devait être employée pour les besoins de l'armée ; le surplus était expédié en Allemagne.

Beaucoup de difficultés auraient pu être évitées par les civils s'ils avaient su rester étroitement unis ; mais ils étaient souvent en désaccord, se plaignaient les uns des autres.

Les amendes étant payables en monnaie allemande et la ville n'ayant que des bons, ils étaient obligés, pour pouvoir s'acquitter,

de s'adresser à un changeur, ce qui leur coûtait beaucoup plus cher.

Les gendarmes de la Kommandatur se conduisaient en véritables brutes, surtout un nommé Ruff.

Mes fonctions consistaient à interpréter pour le conseil de guerre, surtout pour le Dr Wunder, et à réquisitionner en ville et aux environs des moteurs et certains instruments, machines et outils nécessaires pour la récolte. C'est ainsi que j'eus souvent l'occasion de me trouver en rapports avec des Français en prévention de conseil de guerre. La plupart des détenus civils étaient inculpés de contrebande de correspondance ou de marchandises de France en Belgique ou réciproquement.

C'est ainsi qu'un fabriquant de porcelaine de Saint-Amand, qui se rendait à Valenciennes très souvent avec un permis, fut arrêté et inculpé d'avoir servi d'intermédiaire entre Français et Belges pour des échanges de lettres. Au moment de son arrestation on ne trouva rien de compromettant sur lui et il protesta de son innocence. Il n'en fut pas moins condamné à cinq cents marks d'amende avec

défense expresse de quitter Saint-Amand où se trouvait sa fabrique.

Une autre affaire assez curieuse fut l'affaire M... et L...

Un certain M..., d'origine belge, mais habitant Valenciennes, fut arrêté et inculpé d'avoir vendu des journaux français qui venaient de Hollande par la Belgique. Voici comment se pratiquait ce petit jeu : des civils, membres de la commission de ravitaillement, étaient autorisés à se rendre à la frontière hollandaise pour les achats de denrées. Là, des Hollandais leur passaient facilement des journaux français. L..., rédacteur à la *Gazette de Valenciennes*, vendait ces journaux 15 francs pièce à M... qui les louait aux habitants de 3 à 5 francs l'heure. Quand ses clients les avaient lus il allait les vendre à Douai. Quand on arrêta M..., on trouva chez lui quelques vers satiriques qu'il avait faits sur le Kaiser, ce qui lui valut une seconde inculpation. Pendant tout le temps de la prévention, le sergent-major Sohn ne cessa de poursuivre de ses assiduités Mme M... qui était fort jolie, l'as-

surant que si elle consentait à être aimable il se faisait fort d'arranger l'affaire de son mari. L... et M... furent condamnés chacun à 1.000 marks d'amende pour le trafic de journaux. M... récolta en outre trois mois de prison pour ses vers sur Guillaume II.

Le maire de Marly, M. Druy, se trouvait en prison pour avoir fait un voyage en France, par la Hollande et l'Angleterre, pour aller voir son fils qui se trouvait à Brest. Il était ensuite revenu. La chose était possible, parce qu'il y avait en France et en Belgique toute une organisation secrète d'étapes clandestines pour les personnes qui voulaient s'enfuir. Tout était préparé pour faire franchir au fuyard la barrière de fils de fer dans lesquels passait un fort courant électrique : on se servait pour cela d'une double échelle qu'on mettait à cheval sur la barrière. Cela naturellement coûtait assez cher. Quelquefois aussi on achetait la sentinelle. M. Dreyfus, membre de la commission du ravitaillement de Valenciennes, fit ainsi évader plus de 1.500 jeunes gens. Il fut condamné à trois ans de travaux forcés, à peu près en même

temps que miss Edith Cavell. Quant au maire de Marly, je ne pus savoir à quoi il fut condamné parce que je quittai Valenciennes avant son jugement.

Deux femmes qui avaient frappé des gendarmes furent condamnées à 1.000 marks d'amende et à trois mois de prison.

Dans la prison de la Kommandatur se trouvaient aussi beaucoup de soldats allemands en prévention de conseil de guerre pour avoir prolongé leur permission ou s'en être octroyée une eux-mêmes ; il y avait aussi des cas de refus d'obéissance et de voies de fait envers des supérieurs. Si leur conduite antérieure avait été bonne, on les condamnait à une peine relativement légère, mais on les renvoyait toujours au front en première ligne, leur peine étant suspendue jusqu'à la fin de la guerre. S'ils se conduisaient bien ils pourraient être graciés. On agissait ainsi parce que beaucoup de soldats commettaient exprès des délits pour se faire condamner, espérant ainsi échapper à la guerre.

Lorsque Prussiens et Bavarois se trouvaient dans la même localité, il y avait sou-

vent des rixes. Au mois d'août 1915, il y eut à Douai une véritable bataille entre les troupes de ces deux pays ; huit officiers furent tués, ainsi qu'un grand nombre d'hommes ; il y eut aussi beaucoup de blessés. Quatre cents hommes furent condamnés par le conseil de guerre de Lille à des peines variant de un an à douze ans de prison ou de travaux forcés. On n'a jamais parlé de cette affaire dans la presse allemande.

Tous les mardis, un convoi de militaires et de civils condamnés ou déportés partait pour l'Allemagne. Un grand nombre de civils furent déportés sans jugement, par simple mesure administrative.

Tout le personnel de la Kommandatur, depuis le lieutenant-colonel Spiers jusqu'aux gendarmes, se faisait faire des quantités de chaussures avec le cuir réquisitionné pour les besoins de l'armée ; ils envoyaient ces chaussures en Allemagne. Le Dr Wunder recommandait aux sous-officiers d'agir discrètement pour que ce truc ne s'ébruite pas et il marquait lui-même sur les colis : « Linge à laver » avec le timbre de la Kommandatur.

Mais de tout ce que j'appris pendant mon séjour à Valenciennes, voici certainement l'histoire la plus intéressante :

Il y avait, au parc d'automobiles de Valenciennes, un fils de famille de Munich qui était chauffeur et qui, bien que n'ayant pas fait son volontariat d'un an, ne fréquentait que les officiers : un jeune embusqué de haute volée. Ce jeune homme qui passait son temps agréablement à l'arrière, avait remarqué une jeune fille très jolie, d'environ dix-huit ans, qui était la fille d'une dame qui tenait une auberge sur la route de Marly à Saultain. Le jeune chauffeur se mit à fréquenter l'auberge assidûment, commandant toujours ce qu'il y avait de plus cher comme vins et liqueurs, et cherchant par tous les moyens à entrer en relation avec cette jeune fille. Mais cette dernière paraissait éprouver pour lui une telle antipathie qu'elle quittait toujours la salle aussitôt qu'il arrivait. Le chauffeur, sans se décourager, la suivit plusieurs fois dans la rue, mais elle trouvait toujours moyen de l'éviter. Un jour enfin elle le rencontra au marché de Valenciennes. Le chauffeur qui avait son plan, l'accoste et lui intime l'ordre de le

suivre immédiatement. La jeune fille, très effrayée, le suit docilement, car chaque fois qu'un militaire allemand déclare à un civil qu'il l'arrête, celui-ci doit le suivre sans protester, quitte à être mis plus tard en liberté après enquête. Le chauffeur conduit la jeune fille chez lui, la pousse dans sa chambre, l'y enferme à clef et ressort pour aller à son service. Le soir, il rentre chez lui retrouver sa prisonnière. Quelques temps après il ressort, et va se constituer prisonnier à la Kommandatur où il déclare qu'il vient de tuer une jeune fille française par accident. On trouve, en effet, le corps de la jeune fille dans sa chambre : elle avait été tuée d'une balle de revolver au front.

La version — absurde — du chauffeur est la suivante :

La jeune fille avait consenti à se livrer à lui. Comme il se déshabillait pour se coucher, son revolver qu'il avait l'habitude de déposer tous les soirs sur sa table de nuit, partit par suite d'un faux mouvement et la jeune fille fut tuée raide.

Les parents de la victime accusent au contraire le chauffeur d'avoir assassiné leur fille

qu'il avait séquestrée, parce qu'elle refusait de se livrer à lui. L'examen médical démontra, en effet, que la jeune fille n'avait pas été outragée.

Le chauffeur fut condamné à six mois de prison pour séquestration arbitraire d'une personne, l'inculpation de meurtre ayant été écartée. Comme il avait fait cinq mois de prison préventive, il fut, quelques semaines après, mis en liberté.

En entendant la lecture de ce jugement inique, le père de la jeune fille adressa au conseil de guerre une violente protestation, disant que les Allemands acquittaient l'assassin de son enfant, que la justice allemande n'existait pas, etc... Le pauvre homme fut arrêté aussitôt et déporté en Allemagne quelques jours après.

La vieille dame en deuil est aujourd'hui seule dans l'auberge de la route de Marly, pleurant son enfant et son mari. Cette histoire m'a été confirmée par le sergent-major Sohn, qui assistait au procès en qualité d'interprète. Tout le personnel de la Kommandatur me la confirma également. Ce meurtre et cet acquittement avaient produit une émotion

profonde dans toute la ville et n'avaient pas peu contribué à faire haïr encore davantage tout ce qui est allemand.

Mon séjour à Valenciennes prit fin le 20 septembre, jour où je reçus l'ordre de me rendre à Saverne, en Alsace, où se trouvait mon régiment.

XXVI

La bataille de Champagne

(septembre 1915)

Saverne. — Etat d'esprit des Alsaciens. — En Champagne, à toute vitesse. — La bataille de Champagne. — Lâcheté du capitaine Lindwurm. — Ordre du jour du colonel-général von Einem.

Le 11 septembre 1915, j'arrivais à Saverne (Alsace), où se trouvait mon bataillon. J'allais loger chez mon camarade Loffelhardt qui habitait chez une dame alsacienne dont le mari était lieutenant de réserve au front. Cette dame nous dit que tous les habitants de Saverne (elle parlait des Alsaciens) étaient sûrs que la guerre les rendrait à la France. Tous les Alsaciens détestaient cordialement les Prussiens, surtout depuis l'affaire von Reuter et Forsner, et n'avaient qu'un désir : rede-

venir Français. Après dîner, nous fîmes un tour en ville et nous causâmes avec quelques habitants ; ils parlaient tous français et prétendaient ne pas comprendre l'allemand. Tous nous dirent qu'après la guerre l'Alsace redeviendrait française. Ils se plaignaient beaucoup de la dureté de l'administration allemande qui les traitait comme les Français et les Belges des régions envahies.

Nous pensions rester encore un certain temps à Saverne lorsque arriva tout à coup l'ordre de partir en toute hâte pour la Champagne où les Français venaient de faire une grande offensive.

Nous dûmes nous embarquer la nuit même dans un désordre et une hâte impossibles à décrire. Plusieurs hommes en profitèrent pour disparaître. Ils passèrent plus tard en conseil de guerre.

Le 24, à 6 heures du matin, nous partions pour Savigny par Sarreguemines, Thionville, Longuyon et Vouziers. Le train marchait à toute vitesse et c'est à peine si nous nous arrêtâmes quelques instants à Longuyon pour manger. Des automobiles nous attendaient à Savigny pour nous transporter au front en

toute hâte. La route de Savigny à Séchault ressemblait aux grands boulevards de Paris, tellement la circulation y était intense. Nous entendions déjà le grondement du canon et bientôt nous traversâmes à toute vitesse les positions de l'artillerie. Jamais je n'ai vu autant de canons si près les uns des autres. Nous comprîmes tous que l'armée française faisait un grand effort pour percer le front allemand.

Avant d'arriver à Séchault, nos automobiles durent ralentir leur marche tellement la route était encombrée. Les obus français commençaient à tomber dans cette cohue et y faisaient naturellement des ravages considérables.

Pour la première fois, nous entendîmes le bruit effrayant des torpilles aériennes. Tous les soldats du bataillon, si gais encore deux jours auparavant, étaient tristes et découragés, sentant qu'ils allaient vers la mort.

A Séchault, nous laissâmes nos autos pour gagner Ripont par une marche forcée. Nous nous trouvions au même endroit, près de ce fameux « Trou du Diable », où nous avions déjà tant souffert au mois de mai 1915. Le sol

rempli d'une multitude de trous d'obus était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux.

A Ripont, nous attendîmes la nuit pour gagner nos tranchées. Pendant la marche nous avions eu beaucoup de pertes ; le lieutenant de réserve Abraham avait été tué et nous avions tous le sentiment que nous ne reviendrions pas vivants de cet enfer.

Nous prîmes enfin possession de nos tranchées à moitié détruites par l'artillerie française et il fallut tout de suite se mettre au travail pour les remettre en état sous le feu infernal de l'ennemi.

Dès le point du jour, les Français nous attaquaient, après un terrible bombardement qui dura trois heures. Si les Français n'avaient pas attaqué si tôt, nos positions auraient été certainement anéanties. Mais leur attaque fut un peu prématurée et la première vague ennemie fut décimée par nous ou resta entre nos mains. La fusillade était effrayante ; nous nous abritions derrière des monceaux de cadavres et nous regardions devant nous comme des fous, pensant que notre dernière heure était arrivée. N'espérant plus sortir de là vivants,

nous souhaitions tous la mort pour en finir une fois pour toutes. Nous n'étions pas précisément nerveux, mais envahis par une morne résignation à l'inévitable. Les soldats agissaient machinalement. Nous regardions stupidement nos camarades qui tombaient à nos côtés et nous nous couchions tranquillement près d'eux, comme si nous ne comprenions pas.

Naturellement, notre courageux chef de bataillon, le capitaine Lindwurm, avait, selon sa noble habitude, préféré ne pas venir dans les tranchées. Il se cachait dans une cave entre Ripont et Gratreuil et toute la responsabilité de la direction du bataillon retombait sur le lieutenant de réserve Rickert, sur Loffelhardt et sur moi. Très embarrassés, nous nous adressâmes au premier lieutenant, Zietz, commandant la 6e compagnie, à qui nous demandâmes de prendre la direction du bataillon. Il nous répondit qu'il ne se trouvait pas capable de prendre une pareille responsabilité, qu'il n'était pas de l'active, qu'il en avait assez et qu'il serait enchanté quand ce sale métier qui consistait à tuer et à se faire tuer serait fini. Nous allâmes alors trouver le lieu-

tenant Dehes qui était de l'active. Il nous dit qu'il préférait mourir à la tête de sa compagnie et qu'il exécuterait tous les ordres qu'il recevrait de nous.

Le 26 septembre, ce fut l'enfer tout entier déchaîné : la canonnade atteignit au paroxysme de la violence, la terre tremblait et beaucoup de soldats eurent des commotions cérébrales qui faisaient d'eux des cadavres vivants. Rester dans un abri souterrain, c'était s'exposer à être enterré vivant. Les hommes erraient comme des fous dans la tranchée, cherchant un abri contre la mort.

Tout à coup, les Français font sur notre droite un bond en avant, négligeant nos positions incapables de leur résister et pénètrent au pas de course, sur nos derrières, dans notre deuxième ligne qui fut complètement surprise. Les Français, emballés, poursuivent leur course vers Ripont. Derrière eux, nous voyons quelques instants après s'avancer la cavalerie française. Instinctivement, tous nos hommes se mettent à tirer sur ces cibles vivantes et une quantité de cavaliers français tombèrent victimes de leur héroïsme. Les chevaux affolés, bondissaient au galop sur les morts et

les blessés. Quelques-uns traînaient leur cavalier. Notre artillerie avait aussitôt concentré ses feux sur la cavalerie française sans se soucier de nous, de sorte que nous fûmes obligés d'abandonner nos lignes en courant pour ne pas être massacrés jusqu'au dernier homme par les canons allemands. Nous ne savions pas où nous étions ni ce que nous devions faire, nous trouvant entourés de Français de toutes parts. Il était cependant impossible de nous rendre, car l'artillerie allemande balayait la position qui était intenable pour les Français comme pour nous. Nous arrivâmes ainsi sans savoir ce que nous faisions sur notre deuxième ligne où nous ne trouvions plus que des monceaux de morts et de blessés allemands et plusieurs soldats devenus fous qui chantaient et riaient aux éclats. Tous les autres avaient été bousculés par les Français qui avaient pris Ripont, et, dépassant cette localité, poursuivaient leur marche en avant.

Ces braves furent obligés de s'arrêter devant un ravin situé entre Ripont et Gratreuil où des réserves allemandes, qui les attendaient, ouvrirent le feu sur eux. Mais, dans leur élan, ils auraient probablement culbuté ce nouve

obstacle si, malheureusement pour eux, ils ne s'étaient trouvés, juste à ce moment critique, pris sous le feu de leur propre artillerie. Il ne leur restait plus qu'à se rendre. Beaucoup de soldats m'avouèrent plus tard qu'ils avaient regretté cet accident sans lequel ils auraient eu l'occasion de se rendre eux-mêmes aux Français et d'en finir avec la guerre.

Rickert demanda alors à Loffelhardt si nous ne pourrions pas profiter de la situation pour regagner notre première ligne. Toutes nos compagnies, sauf la 5e, commandée par Dehes, n'avaient plus d'officiers. Il ne restait plus comme chefs dans tout le bataillon que Dehes, Rickert, Loffelhardt et moi. Nous dîmes à Dehes d'attaquer et nous reprîmes notre première ligne où ne se trouvaient que quelques soldats français qui se rendirent mais furent aussitôt massacrés sur l'ordre de Dehes, car l'excitation était telle qu'on ne faisait plus de quartier. Dehes reçut la croix de fer de 1re classe pour ce haut fait. Il n'y avait d'ailleurs que notre 5e compagnie qui avançait; les autres refusèrent, sous prétexte qu'elles n'avaient pas de chefs. Le lieutenant Zietz

était mort et son ordonnance à genoux devant lui le priait depuis une demi-heure de se lever : le pauvre garçon était devenu fou.

En regagnant notre première position, nous pûmes nous rendre compte de la tuerie effroyable qui avait eu lieu. Nous marchions littéralement sur des monceaux de cadavres et de blessés français et allemands étroitement mêlés. Des cris, des gémissements, des râles et de véritables hurlements de douleur s'élevaient de ce champ de carnage. J'eus alors un instant la sensation que j'allais moi aussi devenir fou, comme tant d'autres, car je sentais parfois ma tête s'égarer et mon esprit se couvrir comme d'un voile qui paralysait ma pensée. Un grand nombre d'hommes étaient devenus complètement sourds et restaient assis par terre sans s'occuper de rien. Quand on leur parlait, ils vous regardaient avec des yeux stupides.

Il n'y eut naturellement, ce jour-là, aucune distribution de vivres et nous trouvâmes notre subsistance en fouillant dans les musettes des morts. Les hommes préféraient fouiller les Français qui avaient du pain blanc, des boîtes de sardines, du chocolat et du café dans leurs

bidons, mais pas d'alcool. Heureusement que les bidons des morts allemands étaient pleins de rhum. Assis dans nos tranchées détruites, nous mangions et nous buvions machinalement sans penser à rien et sans nous occuper de la bataille qui cependant faisait encore rage à notre droite, vers Somme-Py, où il devait se passer quelque chose d'affreux, car les obus y éclataient par milliers, obscurcissant le ciel d'un nuage épais de fumée noire. Le sol trépidait comme s'il y avait eu un tremblement de terre.

Enfin, le 28 septembre, une accalmie relative se produisit et nous fûmes relevés au milieu de la nuit.

Telle fut, en ce qui nous concernait, cette effroyable bataille de Champagne dont je suis encore étonné d'être sorti vivant.

Le 29, nous bivouaquâmes au camp n° 3, entre Gratreuil et Ripont. Par qui avions-nous été relevés en première ligne? Nous ne le sûmes jamais, car tout se passait dans une hâte extrême et les soldats avaient enlevé les pattes d'épaules portant le numéro de leur régiment.

Nous pûmes alors compter nos pertes ; elles

étaient effrayantes; nous avions perdu bien plus des deux tiers de notre effectif, car en quittant Saverne le bataillon complètement réformé comptait 1.000 hommes et nous étions à peine 300.

Notre chef de bataillon, le capitaine Lindwurm qui, ainsi que je l'ai dit, s'était abstenu d'assister à la bataille et nous avait abandonnés à nous-mêmes, eut l'audace de nous rassembler et de nous tenir le langage suivant :

« Chers camarades, je vous remercie de votre courage et de votre héroïsme. Vous avez bravement reconquis les positions prises par l'ennemi. Je suis fier d'être votre chef; vous avez obéi à tous mes ordres et couvert de gloire le 2e bataillon! »

Un tel langage était vraiment inconcevable dans la bouche d'un pareil poltron qui, maintenant que le danger était passé, se donnait l'air d'avoir sauvé l'empire d'Allemagne. Le soldat de 1re classe Janecke, du bureau du bataillon, nous raconta, à Rickert et à moi, ce qu'avait fait Lindwurm pendant le combat. Le 25 septembre, le lieutenant colonel Rogge

avait fait dire à Lindwurm par le sous-officier Zentgroff, du bureau du régiment, d'avoir à se rendre immédiatement auprès de lui. Lindwurm promettait de venir mais n'y allait pas et se cachait dans une cave à Ardeuil. Le lendemain, Rogge en personne venait le trouver et lui parlait ainsi :

« Monsieur le capitaine, je regrette d'avoir à vous dire que j'ai constaté que les officiers de votre bataillon ne font pas leur devoir et n'obéissent pas aux ordres de leurs supérieurs. Avant vous, déjà, un officier de ce bataillon désobéissait à mes ordres et j'ai dû porter plainte contre lui (il faisait allusion à Schmidt), mais cependant ce n'était pas un lâche. Vous, vous paraissez atteint de la même maladie. Je vous fais remarquer que je vous considère comme responsable si la conduite de votre bataillon ne répond pas à ce qu'on est en droit d'attendre et d'exiger d'une troupe prussienne. Je vous ordonne donc, pour la dernière fois, de rejoindre votre bataillon et de le diriger. »

Lindwurm se mettait en route accompagné du soldat de 1re classe Bastian, mais il s'arrêtait à Séchault et Bastian arrivait seul chez

nous. Il nous transmettait les ordres signés de Lindwurm et nous prévenait que toutes les communications avec le régiment devaient être préalablement envoyées à Lindwurm pour la signature.

Tout cela n'empêcha pas Lindwurm de passer commandant quelques jours plus tard. Il nous fit, à cette occasion, un autre discours où il avait le toupet de parler de la dure bataille de Champagne qu'il n'oublierait jamais. Ce qu'il n'a certainement pas oublié c'est la frousse qu'il a eue.

Le 8 octobre, nous revînmes aux tranchées avec les nouvelles recrues que nous avions reçues pour nous reformer et combler nos vides. En voyant ces nouveaux venus, on pouvait croire que l'Allemagne se trouvait à bout de matériel humain, car il n'y avait là que des enfants de dix-huit ans à peine et des hommes grisonnants âgés de quarante à quarante-cinq ans. Parmi eux se trouvaient même des estropiés, des boiteux et quelques malheureux qui avaient été déjà amputés d'un membre et qu'on renvoyait tout de même au feu.

Le 4 octobre, le colonel-général von Einem nous avait, par son ordre du jour, remercié de

notre héroïsme. Cet ordre du jour devait être communiqué aux troupes, mais Lindwurm estima que c'était inutile :

« Ceux que cela peut intéresser, nous dit-il, sont morts, blessés ou prisonniers ; ceux qui restent ne sont pas assez intelligents pour le comprendre ; quant aux nouveaux venus, cela ne les concerne pas ! »

XXVII

Douai. — En Champagne

Douai. — Galanterie prussienne du commandant Lindwurm. — En Champagne pour la troisième fois : l'explosion de la mine. — Le bataillon se déshonore. — Noël. — Départ pour la grande attaque contre Verdun.

Le 6 novembre, nous quittions pour la dernière fois nos tranchées champenoises et nous partions dans la direction d'Arras. Le 9, nous étions à Mouchy et, le 10, devant Arras où nous restâmes comme troupes de réserve.

Nos hommes furent tous logés chez l'habitant. Tout rapport avec les troupes bavaroises était interdit pour éviter les querelles et les rixes. Il était également interdit d'entretenir des relations avec les habitants du pays, parce que c'est à Douai et à Lille que se trouvait, paraît-il, la plupart des espions des armées alliées. Cette consigne n'empêchait d'ailleurs

pas MM. les officiers de faire la chasse aux femmes et d'essayer par tous les moyens — presque toujours par des menaces — de trouver une maîtresse. Je puis citer comme exemple une gaffe formidable de notre propre chef de bataillon, l'héroïque Lindwurm.

Il logeait dans une maison qui appartenait à une dame respectable qui y habitait seule avec sa fille, une demoiselle d'environ vingt-quatre ans.

Lindwurm se mit en tête de devenir l'amant de cette jeune fille et il nous informa de sa résolution. Rickert qui était, dans le civil, étudiant en théologie, lui fit un beau sermon, lui disant qu'une telle conduite était indigne d'un gentilhomme. Mais le brave Lindwurm ne l'écoutait pas et se rendit tout droit dans la chambre de la jeune fille. Celle-ci lui fit observer que M. le Commandant se trompait probablement de porte et qu'il se trouvait dans la chambre d'une jeune fille.

— Ma chère demoiselle, lui répondit galamment Lindwurm, croyez ce que vous voudrez, mais sachez que j'ai résolu que vous deviendrez ma maîtresse. Veuillez remarquer que toute résistance est impossible. Si vous ne

consentez pas, je vous fais arrêter et déporter en Allemagne.

Rickert et moi, qui nous trouvions dans le corridor, pûmes tout entendre, jusqu'au moment où Lindwurm ferma la porte.

Rickert, dégoûté, se rendit chez le lieutenant-colonel Rogge le priant de le relever de ses fonctions d'adjudant du 3e bataillon. Rogge voulut savoir pourquoi et Rickert lui fit part de la conduite de Lindwurm.

— Ne vous faites donc pas de bile, mon ami, lui répondit Rogge. Voyez-vous, ce sont là des choses qui arrivent dans le meilleur monde. Gardez votre place. Si tout le monde devait avoir de pareils scrupules, il aurait mieux valu pour l'Allemagne ne pas faire la guerre du tout ! Vous êtes peut-être jaloux, mon cher Rickert, mais il y a tant de femmes qui courent les rues que vous en trouverez certainement une à votre goût !

Pendant ce temps, Lindwurm avait fait porter chez la vieille dame des provisions de toutes sortes, surtout des friandises, des vins fins et des liqueurs. Quand nous retournâmes auprès de lui, il nous dit :

— Messieurs, je suis votre commandant et

le maître dans cette maison. J'ai fait venir ces provisions et je vous invite... non, *je vous donne l'ordre* d'assister ce soir à mes noces avec cette jeune fille.

Je me trouvai, quelques instants après, seul avec cette jeune fille qui me dit en pleurant :

— Il m'a menacée de me faire déporter en Allemagne comme tant d'autres. Que deviendra ma pauvre mère toute seule ici !

Avant le dîner, nous reprochâmes encore une fois à Lindwurm de rendre inutilement deux femmes malheureuses. Mais il nous dit :

— Je m'en f... ! C'est l'usage à l'étape et j'ai l'intention de le suivre !

Loffelhardt indigné et qui avait quelquefois son franc parler, ne se gêna pas pour lui répondre brusquement :

— Mon commandant, si tout le monde devait suivre tous les usages, comment se fait-il qu'il y ait tant de lâches et tant de poltrons sur le front, comme ces messieurs et moi nous en connaissons bien !

Lindwurm devint pâle et ne répondit rien.

Le dîner de noces fut funèbre ; personne ne mangeait et ne savait quelle contenance faire. Les deux pauvres femmes avaient peine

à retenir leurs larmes et Lindwurm, tout penaud, ne savait que dire et commençait à comprendre qu'il jouait un rôle ridicule et ignoble dans une bien triste comédie. La situation devint même tellement fausse qu'il ne put y tenir davantage. Au dessert, il s'adressa à Rickert et lui dit qu'il regrettait tout cet enfantillage et qu'il priait ces dames de bien vouloir tout oublier. Nous le félicitâmes tous de sa vertueuse résolution.

Le 23 novembre, nous retournions pour la troisième fois en Champagne. Il y avait maintenant sur ce front un calme relatif en comparaison des combats effroyables du mois de septembre et nous y fûmes moins malheureux. Nous occupions les mêmes positions que les fois précédentes.

Pendant notre absence, le génie avait travaillé avec acharnement à creuser des mines qui devaient faire explosion sous les tranchées françaises. Notre bataillon fut désigné pour attaquer immédiatement après l'explosion d'une de ces mines, dans la nuit du 4 au 5 décembre 1916, à 11 h. 30 minutes exactement. A l'heure dite, une détonation effroyable

retentit et nous vîmes en face de nous une énorme flamme rougeâtre embraser soudain tout le ciel, et s'élever dans l'air au milieu d'un tourbillon de terre et de fumée noire. On voyait nettement, comme sur un écran lumineux, plusieurs corps humains projetés à une grande hauteur par la force de l'explosion.

Le commandant Lindwurm avait, comme je l'ai dit, envoyé ses ordres pour 11 h. 30. Mais personne ne bougea, sauf quelques bleus, nouvellement arrivés au bataillon. Le lieutenant Becker, qui n'avait que dix-neuf ans, nous informait aussitôt que sa compagnie refusait de sortir des tranchées si le commandant Lindwurm ne venait pas en première ligne pour marcher lui-même à l'attaque, à la tête de son bataillon. Lindwurm répondit en renouvelant l'ordre d'attaquer immédiatement et en disant qu'il devait rester en arrière pour diriger toutes les phases de l'attaque. Il faut reconnaître, qu'en principe, il avait raison, mais sa lâcheté passée avait exaspéré les soldats.

Le retard causé par cet incident nous fit perdre tout le bénéfice du désordre provoqué en face par l'explosion de la mine. Toute l'af-

faire fut manquée et c'est nous qui fûmes au contraire l'objet d'une furieuse attaque de la part des Français qui profitèrent immédiatement de l'occasion. Nous eûmes à nous défendre et c'est avec beaucoup de peines et de pertes que nous pûmes conserver nos positions. L'officier du génie, qui avait fait exploser la mine et qui voulait avoir la croix de fer de 1re classe, fit une contre-attaque héroïque avec ses quinze hommes. Il fut tué et tous ses hommes, sauf deux qui réussirent à revenir, furent tués, blessés ou faits prisonniers.

A la suite de cette affaire, le régiment reçut un blâme sévère du général commandant le corps d'armée.

« C'est une lâcheté et un crime, disait le général, que de refuser l'obéissance. Les soldats n'ont pas à s'occuper de ce que font leurs supérieurs ; ils n'ont qu'à obéir et à exécuter les ordres donnés. Si pareil fait se renouvelait, des mesures impitoyables seraient prises.

Rogge ajouta ses commentaires à ce blâme, accusant le bataillon de mutinerie.

Comme punition, le bataillon dut rester

plusieurs jours supplémentaires dans les tranchées, mais les soldats s'en moquaient, l'existence étant encore plus désagréable au repos où il fallait faire l'exercice. Nous ne fûmes relevés que le 13 décembre. A notre arrivée à l'arrière, Rogge fit rassembler le bataillon et nous fit un discours dans lequel il dit qu'il avait honte de commander à de pareils lâches. Il annonça que comme sanction un certain nombre d'hommes seraient désignés dans chaque compagnie pour être envoyés dans un autre régiment. Lorsque les hommes se furent retirés en sifflant et en grognant, ce fut le tour des officiers et des gradés qu'il avait retenus :

« Vous avez entendu, messieurs. Maintenant, je tiens à vous dire que ce refus d'obéissance est la conséquence de votre indulgence pour ces paysans qui n'en font qu'à leur tête. Vous les traitez en camarades et ils se moquent de vous et de vos ordres. Vous ne devez jamais leur adresser une bonne parole, mais les traiter toujours au contraire avec dureté ! La honte dont s'est couvert le 2e bataillon retombe sur moi. J'espère que pareil fait ne se renouvellera plus. »

Lorsque Rogge fut parti, Harnishmacher, qui faisait fonction d'officier, s'écria :

— Rogge est fort pour faire des discours, mais il ne vient lui-même jamais dans les lignes et préfère se saôuler la g... avec du vin en compagnie des plus grands ivrognes du régiment. Je voudrais être désigné, moi aussi, pour quitter ce régiment qui n'est qu'une société de vieux guerriers discoureurs et poltrons !

Lindwurm écoutait tout cela sans mot dire.

Pendant les sept jours que le bataillon passa au repos, on éreinta les hommes par des exercices prolongés en manière de punition. Plusieurs se firent porter malades, mais le médecin-major Fisher leur disait :

— Tant que vous ne porterez pas votre tête à la main je ne vous reconnaîtrai pas!

Un jour, un homme de la 7e compagnie, qui souffrait beaucoup et qu'il venait de renvoyer ainsi, prit un fusil par le canon et lui administra une volée formidable. Le Dr Fischer, à moitié assommé, tomba à terre évanoui et dut être envoyé à l'hôpital. L'homme fut arrêté et mené en prison où il se pendit dans

la nuit. Cet accident rendit, pendant quelques jours, les officiers plus prudents.

Le 21 décembre, nous retournâmes aux tranchées. On ne nous avait pas remplacés à notre tour après l'explosion de la mine pour que le 3e bataillon passât la Noël en première ligne. Le soir de Noël, Lindwurm fit envoyer aux hommes une quantité incroyable de cognac et de rhum. Il y avait au moins une bouteille pour quatre hommes. Le résultat de cette largesse ne pouvait être douteux ; tout le monde était ivre et, si les Français avaient attaqué, ils auraient fait tout le bataillon prisonnier sans tirer un coup de fusil. La fête du jour de l'an fut également célébrée dans la tranchée, mais on distribua moins d'alcool pour éviter l'ivresse générale de la nuit de Noël.

Lorsque nous regagnâmes nos cantonnements de repos, le 4 janvier, des théories furent faites chaque jour aux hommes sur les devoirs du soldat, toujours à cause de leur désobéissance du 4 décembre. Les hommes devaient rabâcher et apprendre par cœur les 29 règleglements de la guerre.

L'article premier est ainsi conçu : « Je jure,

devant le Dieu Tout-Puissant, de rester fidèle à Sa Majesté Guillaume II, Roi de Prusse, Empereur d'Allemagne, de ne jamais l'abandonner, de l'aider et de le défendre en toutes circonstances, sur terre et sur mer, en paix et en guerre. »

Le 15 janvier 1916, après un nouveau séjour en première ligne, nous étions relevés par le 81e régiment de réserve du 18e corps, et envoyés devant Verdun pour participer à la grande attaque que le kronprinz devait diriger contre cette forteresse. C'est là que je devais être grièvement blessé dès le début de l'attaque.

XXVIII

Verdun. — Francfort. — Mayence

Devant Verdun. — L'attaque du 21 février. — Je suis blessé. — L'hôpital de Francfort. — Retour devant Verdun. — Auxiliaire.

Du 16 janvier au 18 février 1916, nous restâmes au repos à Savigny, sans aller une seule fois aux tranchées. On nous faisait — sans que nous nous en doutions — reprendre des forces pour le grand coup monté contre Verdun.

Le 18 février, nous partions pour Thionville, où nous passions la nuit dans les baraquements installés près de la gare. Le 19, nous étions à Stenay, où le kronprinz avait son quartier-général, puis à Réville, où nous prîmes quelques heures de repos. Pendant la nuit, nous allâmes occuper des tranchées entre Brabant et Beaumont. Nous étions placés

entre les 35e et 118e régiments de la 56e division.

Dans la matinée du 21 février 1916, vers 5 heures du matin, commença un feu d'artillerie comme nous n'en avions encore jamais entendu, même en Champagne. D'après le sifflement des obus, nous vîmes tout de suite que ce n'étaient que des pièces lourdes qui tiraient.

A 9 heures, nous recevions l'ordre d'attaquer et de prendre le fort de Bras sur notre droite. Les Français nous opposèrent une vive résistance et nous n'avançâmes que lentement. Certes la bataille de Champagne avait été terrible, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui paraissait se passer ici où le champ de bataille était, on le sentait, si vaste et les moyens employés si grands que tout ce que pouvait concevoir notre imagination se trouvait dépassé. Le tir de l'artillerie lourde allemande était quelque chose d'extraordinaire; on avait la sensation d'une prodigieuse accumulation de machines de guerre de toutes sortes. Nous étions engagés dans une grande bataille où un régiment n'est rien du tout. Il n'était plus question de donner ou de rece-

voir des ordres (je parle en ce qui concerne un bataillon) ; c'était impossible. Nous courions en avant, car reculer eût été tout aussi dangereux qu'avancer. Nous étions entre deux feux : l'artillerie allemande tirait devant nous et les Français sur les emplacements que nous venions de quitter. Nous arrivâmes enfin à la première tranchée française. Nous pensions y pénétrer sans difficulté, mais nous nous étions trompés, car les quelques soldats qui la tenaient encore se défendirent comme des désespérés. En plusieurs endroits, les blessés eux-mêmes continuaient à combattre furieusement avant de tomber sous nos coups ! Aucun quartier ne fut fait. Tel était l'ordre pour les petits détachements et les isolés. Enfin, nous fûmes maîtres de la tranchée complètement bouleversée par la grosse artillerie allemande. C'était un effroyable chaos de débris humains. On entendait des gémissements qui semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre : c'étaient des malheureux enterrés vivants dans leurs abris. Nous dûmes nous installer dans cette position et nous coucher pour échapper au feu de l'artillerie française. Le 22, nous dûmes fouiller les sacs

des morts pour trouver des vivres. Nous n'avions pas précisément faim, mais nous ne savions que faire et nous mangions machinalement.

Le lendemain, 23, Lindwurm m'ordonna de me rendre à l'arrière avec un soldat pour rendre compte au régiment que le bataillon se trouvait entièrement dispersé et que beaucoup de soldats appartenant à d'autres régiments se trouvaient mêlés à nos hommes.

Nous sortîmes de la tranchée. Les obus éclataient de toutes parts. A environ soixante mètres à peine derrière la ligne, je vis tout à coup mon compagnon s'abattre comme une masse pendant que je ressentais moi-même un choc au côté droit. Je tombai en criant — je m'en suis souvenu plus tard — « Au secours ! » comme un fou. Puis je perdis connaissance et n'ai jamais su combien de temps je restai là.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais dans un lit, à l'hôpital de campagne de Stenay. C'était le 26 février. L'infirmier me raconta qu'on m'avait apporté à l'hôpital dans la nuit du 24 au 25.

J'avais une blessure au côté droit. Le mé-

decin-chef me promit, sur ma demande, de faire son possible pour m'envoyer à l'hôpital de Francfort-sur-le-Mein, chef-lieu du 18e corps d'armée. Il tint parole.

Le 28, je fus évacué en automobile sur Longuyon et transporté aussitôt à Francfort dans un train de la Croix-Rouge qui était un merveilleux hôpital roulant, très confortable et très bien organisé. Il y avait dans mon compartiment un lieutenant français et un officier arabe, tous deux blessés devant Verdun. Le docteur vint nous faire à chacun une piqûre de morphine et nous nous endormîmes.

Je me réveillai à l'hôpital de Francfort, installé dans une chambre confortable avec le lieutenant français.

Je fus extrêmement bien soigné par les médecins. En ce qui concerne les dames allemandes de la Croix-Rouge, je tiens à déclarer qu'elles rendent la vie dure aux Anglais et aux Allemands, mais qu'elles dorlotent et gâtent les Français comme de petits enfants. J'en eus la preuve à Francfort. La dame qui s'occupait de l'officier français et de moi était la femme du Dr S... qui était au front.

Elle donnait au lieutenant absolument tout ce qu'il voulait, même ce que le docteur défendait. A moi, elle me refusait à peu près tout. Comme elle parlait un peu le français, lorsque son blessé ne dormait pas, elle venait faire la causette avec lui. Le Français, qui avait remarqué qu'elle me refusait tout, me dit qu'il lui demanderait ce dont j'aurais besoin comme si c'était pour lui, de sorte que tous mes désirs se trouvèrent exaucés sans qu'elle s'en doutât. Elle ne savait pas que je parlais le français et croyait n'avoir pas à se gêner devant moi lorsqu'elle causait avec son lieutenant. Elle l'interrogeait sur la vie parisienne, surtout sur les femmes. « Ne regrettez-vous pas vos amoureuses ? Ce doit être bien triste, pour un jeune homme comme vous d'être séparé de sa petite amie », etc... disait-elle en minaudant. Moi qui entendais tout cela et voyais son petit manège, je m'amusais énormément dans mon lit et faisais tous mes efforts pour ne pas rire à cause de ma blessure. Quelquefois, lorsqu'elle devenait trop tendre, l'officier français la priait poliment de vouloir bien le laisser dormir un peu, parce qu'il se sentait fatigué.

Aussitôt qu'elle était sortie, nous riions tellement que nous ne pensions plus à nos douleurs.

Un jour que nous somnolions sans dormir, elle entra à pas de loup dans la chambre. Je fis semblant de dormir profondément tout en la surveillant du coin de l'œil. Elle se mit à contempler amoureusement l'officier français qui sommeillait aussi et, se penchant sur lui, elle l'embrassa sur le front.

Le 20 mars, j'eus la joie d'embrasser ma mère. Notre infirmière, Mme S..., ayant découvert que je comprenais le français, me fit transporter dans une autre pièce où j'étais soigné par un infirmier. Je restai à l'hôpital jusqu'au 26 juin. J'en sortis avec un congé de convalescence de quinze jours que j'allai passer à Fulda, avec ma mère. Je n'étais pas entièrement guéri, car ma mère s'était opposée à une opération dangereuse que voulait faire le docteur et qui devait, m'avait-il dit, me guérir radicalement ou me tuer.

Pendant mes quinze jours de convalescence je pus voir qu'elles étaient les souffrances et les privations de la population civile en Allemagne.

Le 10 juillet, je me rendis à Mayence où se trouvait notre bataillon de jeunes recrues dont je fis l'instruction pendant une vingtaine de jours.

Enfin, le 1er août, je rejoignis sur le front mon bataillon qui se trouvait non loin de Verdun, entre Neuvilly et Aubréville. Il y avait encore Lindwurm, Rickert et Loffelhardt. Tous les autres officiers étaient morts, blessés ou disparus. Ils étaient tous tristes, car la grande attaque sur Verdun avait échoué et notre position n'avait rien d'agréable. Loffelhardt et moi, nous étions complètement dégoûtés de cette guerre où cependant nous avions fait notre devoir et risqué tant de fois notre vie depuis plus de deux ans.

Le 20 octobre, ma blessure mal guérie me faisait tellement souffrir que j'entrai à l'hôpital de Valenciennes où mon bataillon était revenu. Je revins une seconde fois à l'hôpital de Francfort, d'où l'on me mit à la porte au bout de deux jours en m'annonçant que je ne retournerai plus au front. Le 28, je reçus à Hanau ma feuille de route pour Ober Jersdal, au nord du Schleswig, à la frontière danoise.

XXIX

A la frontière danoise

Défenses et fortifications en vue d'une attaque anglaise par le Danemark.

J'étais incorporé à Ober Jersdal dans un bataillon auxiliaire chargé d'exécuter des travaux de défense à la frontière danoise. Le capitaine Kopp, mon chef, me donna l'autorisation de loger en ville.

En traversant l'Allemagne je pus me rendre compte des nombreuses précautions qui sont prises pour éviter l'espionnage et les indiscrétions. Tous les militaires en voyage doivent notamment enlever leurs pattes d'épaule pour que personne ne sache à quel régiment ils appartiennent ni d'où ils viennent.

Je commençai mon service, à mon nouveau bataillon, le 10 novembre. Presque tous les soldats étaient des estropiés de la guerre.

Nous devions construire des tranchées de Hadersleben à Tondern, en prévision d'une attaque anglaise par le Danemark. Notre secteur allait de Nieder Jersdal à Aokaer et Skovby, où toutes les cultures ont été détruites. On a creusé de vastes souterrains, de véritables catacombes et de profondes tranchées bétonnées défendues par des canons abrités et des mitrailleuses. A Skovby, j'ai pu compter sur une très courte distance six grosses pièces et vingt-quatre mitrailleuses installées dans des abris bétonnés. A Nieder Jersdal, une famille dut abandonner sa maison dont le sous-sol fut miné. De Nieder Jersdal à Ober Jersdal court une barrière de fils de fer où passe un fort courant électrique. La prise de courant est souterraine. D'innombrables wagons amenaient à Flensbourg les matériaux nécessaires aux fortifications.

Tous les habitants de ce pays avec qui j'ai l'occasion de causer parlent la langue danoise et se considèrent comme danois. Ils n'aiment pas parler l'allemand. . . . . .

. . . . . .

(*Ici s'arrêtent les mémoires du feldwebel C.....*)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Préface		5
I.	— La mobilisation	11
II.	— Le départ	19
III.	— Le Luxembourg	22
IV.	— Arlon	29
V.	— Lenglier	40
VI.	— Bertrix	48
VII.	— Matton	53
VIII.	— Autrecourt	61
IX.	— Raucourt	66
X.	— La bataille de la Marne	78
XI.	— Reims	91
XII.	— La marche sur Roye	96
XIII.	— Ercheu. Solente. Champien	104
XIV.	— Roye	109
XV.	— Les Allemands a Roye	115
XVI.	— Formation de la 56e division	129
XVII.	— Givry	134
XVIII.	— En Champagne	141

XIX. — A travers l'Allemagne et l'Autriche. 154
XX. — En Galicie 161
XXI. — En Galicie. Premiers combats . 170
XXII. — Radawa. 179
XXIII. — Derniers combats en Galicie. Retour en France. 190
XXIV. — Hérin 202
XXV. — La kommandatur de Valenciennes. 206
XXVI. — La bataille de Champagne. . . 220
XXVII. — Douai. En Champagne 234
XXVIII. — Verdun. Francfort. Mayence. . 245
XXIX. — A la frontière danoise. . . . 253

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

CHOIX DE LIVRES

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE

PAYOT & CIE, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

(Mars 1918)

MM. PAYOT & Cie enverront leur catalogue et la liste de leurs prochaines publications à tout lecteur qui en fera la demande.

(*Tous les Ouvrages portés sur le présent Catalogue sont expédiés* franco *contre l'envoi du montant de leur prix en mandat-poste. — Les ouvrages sont classés par ordre alphabétique des noms d'auteurs.*)

J'ACCUSE ! par un Allemand. Editions allemande et française. — Chaque édition, gr. in-8..... 5 »

Ce livre, d'un intérêt extraordinaire, paru d'abord en langue allemande, a eu un très grand retentissement.

C'est l'ouvrage le plus important que la guerre ait inspiré. Sa publication a été un événement d'une portée mondiale.

C'est le cri d'angoisse d'un patriote allemand clairvoyant qui aurait voulu arrêter la nation germanique sur les bords de l'abîme.

Sur les menées de l'impérialisme allemand, la responsabilité des dirigeants, la préméditation cynique du plan d'agression austro-allemand, *la démonstration est péremptoire et définitive.*

LE CRIME, par l'auteur de *J'Accuse*. Editions allemande et française. — Gr. in-8.

Tome I, édition allemande 7 50
— édition française..... 7 50

Ce second ouvrage de l'auteur de *J'accuse* est un réquisitoire écrasant, définitif, jugeant le Kaiser et ses complices en dernier ressort.

Aucun emportement, aucune parole hasardée. Des documents complets, classés, étudiés, probants. Rien n'est laissé au hasard. C'est l'historique complet de l'attentat, avec toutes pièces à l'appui, avec toutes les fourberies, toutes les circonstances du crime, impitoyablement consignées.

La publication de l'ouvrage *Le Crime* complétant *J'accuse*, peut être considérée comme un véritable *fait historique* qui aura influé, à une époque de crise décisive, sur le sort du peuple allemand et par lui, sur le sort du monde.

ACHALME (Dr), directeur du Laboratoire colonial du Muséum. — **La Science des civilisés et la Science allemande.** Préface de M. EDMOND PERRIER, Président de l'Académie des Sciences, et une réponse du PROFESSEUR OSTWALD. In-16..... 4 50

Dans son ouvrage, qui est comme un réquisitoire, M. Achalme montre que dans les acquisitions fondamentales de la biologie, de la chimie et de la physique, les savants allemands n'ont fait qu'appli-

quer les découvertes étrangères, sans citer leurs auteurs. Il met en relief les mensonges de leurs biographies, leur dogmatisme, leur méthode organisée se manifestant, non dans les synthèses, mais exclusivement dans les plus infimes détails.

Professeur Albert ROBIN, de l'Académie de Médecine.

Ce livre, sur lequel je désire attirer l'attention toute particulière de nos gouvernants, de nos étudiants et de nos travailleurs scientifiques, confirme tout ce que je pense depuis longtemps au sujet de la « Science allemande ».

Professeur Hector TREUB (*Le Telegraaf*, Amsterdam).

Tout médecin devrait lire ce livre.

Dr Marcel BAUDOUIN.

ALAUX (Louis-Paul) et PUAUX (René). — Le Déclin de l'Hellénisme. In-16..... 2 50

Les auteurs, deux spécialistes des questions orientales, montrent par des preuves saisissantes comment les deux ennemis héréditaires de la Grèce, le Turc et le Bulgare, aidés par la complicité allemande, menacent l'Hellénisme.

ALPHAUD (Gabriel). — L'action allemande aux Etats-Unis pendant la guerre 1914-1915. (*De la mission Dernburg aux incidents Dumba.*) Avec une préface de M. ERNEST LAVISSE, de l'Académie française. In-8..... 5 »
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Ce livre dévoile tout le système allemand de propagande, d'espionnage, d'approvisionnement et de recrutement en pays étranger. Il contient les *principales lettres de propagande du docteur Dernburg* envoyé spécial de Guillaume II aux États-Unis : *l'intérêt historique en est considérable.*

ALPHAUD (Gabriel). — Les États-Unis contre l'Allemagne. (*Du rappel de Dumba à la déclaration de guerre* — 25 *septembre* 1915-4 *avril* 1917.) In-8..... 6 »

Comment les États-Unis, malgré leur désir de paix et leur éloignement du théâtre de la guerre, ont été contraints de rompre avec l'Allemagne, tel est le sujet de ce livre. Sur les complots allemands en terre américaine, sur la « blacklist » et la propagande anti-anglaise, sur les menées du comte Bernstorff au Parlement de Washington, autant que sur la conspiration germanique au Mexique, la guerre sous-marine, une lumière sensationnelle est faite. Toutes les notes diplomatiques échangées entre Berlin et Washington, comme entre Washington et Vienne, y sont traduites et rassemblées, ainsi que tous les discours et messages du Président Wilson adressés

au Congrès américain, à l'opinion des États-Unis, aux belligérants et aux neutres.

ANET (Claude). — La Révolution russe. *A Petrograd et aux Armées.* (*Mars-mai* 1917). In-16..... 4 50

Ce livre d'un extraordinaire intérêt, donne le récit dramatique, inoubliable, des journées prodigieuses vécues au cours des premiers mois de la Révolution russe. Œuvre d'un écrivain de talent, observateur subtil et profond psychologue, qui juge les événements, ce livre restera un document historique de premier ordre.

AULARD (A.), professeur à l'Université de Paris. — La guerre actuelle commentée par l'histoire. — *Vues et impressions au jour le jour* (1914-1916). In-16.... 4 50

Dans ces pages publiées au jour le jour, soit en France, soit à l'étranger, et dont quelques-unes ont eu du retentissement, M. Aulard a voulu commenter par l'histoire quelques incidents de la présente guerre, surtout pour rappeler à la France actuelle les exemples de volonté, d'énergie, d'audace, de génie militaire que la France d'autrefois a donnés.

BARZINI (Luigi). — I. Scènes de la grande guerre. 1914. — **II. En Belgique et en France.** 1915. — Traduction de JACQUES MESNIL. Chaque volume in-16 ..... 4 50

Ces livres comptent parmi les œuvres littéraires vraiment géniales qu'a inspirées le terrible conflit européen.

« Livres étonnants de précision et de jugement clair et juste. Les traits nets et sobres finissent par émouvoir, bien qu'ils ne se proposent que de dire la réalité stricte. J'ai relu les chapitres de *l'Agonie de la Belgique* et de *la mort d'Ypres*... et ce m'a été une heure de vie douloureuse, mais belle. Je retiendrai à portée de ma main les *Scènes de la Grande Guerrre:* »

Émile VERHAEREN.

BARZINI (Luigi). — La Guerre moderne, *sur Terre, dans les Airs et sous les Eaux.* Trad. de J. MESNIL. In-16. 4 50

Dans ce livre, Luigi Barzini évoque d'une façon plus saisissante qu'on ne l'a jamais fait jusqu'ici, les aspects par où la guerre actuelle se distingue des guerres antérieures. L'auteur a pris part lui-même à des expéditions en contre-torpilleur et en sous-marin et il décrit, avec son incomparable talent d'évocation, la vie mystérieuse et singulière des hommes perdus dans la solitude effrayante des abîmes liquides, ou l'angoisse et la passion silencieuse des incursions nocturnes dans les eaux de l'ennemi.

BECK (G.). — La responsabilité de la Hongrie. *Etude sur le rôle de la Hongrie dans la guerre mondiale, suivie de révélations sur la conjuration de Serajevo.* In-16... 4 50

Ce livre s'ajoute au formidable dossier constitué sur la préméditation du plan d'agression austro-allemand, car il démontre la responsabilité d'un complice qui joua un rôle primordial dans le déchaînement des événements, complice sur lequel on n'a pas encore assez attiré l'attention mondiale : la Hongrie.

BECK (James-M.), ancien sous-secrétaire d'Etat au Département de la Justice des Etats-Unis — **La Guerre et l'Humanité.** Avec une introduction de STÉPHANE LAUZANNE, rédacteur en chef du *Matin*, et une préface de THÉODORE ROOSEVELT, ancien président des États-Unis. Traduit de l'anglais sur la troisième édition par ADOLPHE COHN. In-12 ..... 5 »

M. Beck a, dès les premiers jours de la guerre, pensé que son expérience de juriste ne pouvait mieux s'employer qu'à traduire à la barre de la justice universelle les criminels qui se faisaient un jeu de mettre en péril les intérêts les plus sacrés de l'humanité. S'érigeant en Ministère public du genre humain, il a réuni contre eux une telle accumulation de preuves, qu'après la lecture de son livre, on ne peut plus douter que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne soient les agresseurs responsables dans la guerre qui désole le monde.

BERNHARDI (Général F. von). — L'Allemagne et la prochaine guerre (paru en 1913). Traduction française par ROBERT FATH, docteur ès lettres, avec une préface du COLONEL F. FEYLER. Grand in-8..... 6 »

Le général de Bernhardi est le représentant le plus connu du parti militaire de Berlin. Stratège, historien, philosophe, c'est un des hommes qui, avec Frobenius, Liman, etc., avaient assumé la charge de « l'éducation guerrière » de leur pays en vue de la guerre qu'ils désiraient et préparaient de toutes leurs forces, tout en l'appelant la guerre « fatale ». A ce titre, son livre capital, *l'Allemagne et la prochaine guerre,* restera comme l'exposé le plus typique d'une doctrine toute moderne dans ses prétentions scientifiques : l'apologie de la guerre « juste en soi » et considérée comme le plus grand créateur de vie que l'histoire connaisse.

BIARD D'AUNET. — Après la guerre. Pour remettre de l'ordre dans la maison. Préface de M. ETIENNE LAMY, de l'Académie française In-16. ..... 4 50

(Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.)

Voulez-vous être solidement documenté sur la situation des affaires de la France après la guerre, vous rendre compte de l'effort qui s'imposera à elle pour reconstituer sa fortune, relever son crédit, et reprendre dans le monde la place qui lui convient? Lisez l'ouvrage de M. Biard d'Aunet, ministre plénipotentiaire. Les principales questions traitées sont : Les conséquences économiques de la guerre, la collaboration nécessaire entre le commerce, l'industrie, la finance et la science, enfin l'organisation générale du pays.

Le Rentier.

BIARD d'AUNET — La Politique et les Affaires. In-16 ..... 4 50

Ce livre est la suite du précédent. Se plaçant au point de vue objectif, l'auteur examine les circonstances extérieures et démontre la nécessité de créer en France des conditions *intérieures* s'adaptant aux réalités. Il indique également de quelle manière le suffrage universel peut faire entrer les compétences dans les Chambres législatives et transformer celles-ci en organes réellement représentatifs des intérêts nationaux.

BIERMÉ (Maria). — Albert et Élisabeth de Belgique. In-16. Préface d'ÉMILE VERHAEREN..... 4 50

Ce livre fourmille de souvenirs. Il constitue un précieux témoignage. Tour à tour, le roi, la reine, le duc de Brabant, le comte de Flandre et la princesse Marie-José sont montrés et écoutés en leurs gestes et leurs paroles. Cette sorte d'exploration morale est faite avec un soin si lucide que le caractère de chacun est mis en vive et pénétrante lumière. L'anecdote choisie et taillée ainsi me fait songer aux mille petites pierres dont l'ajustement constitue la solide et grave mosaïque d'une histoire.

Émile VERHAEREN.

BIGELOW (Poultney). — Mes souvenirs de Prusse. Traduits de l'anglais par M. HENRIOT-BOURGONGNE. In-16..... 4 50

M. Poultney Bigelow a passé une partie de son enfance à Berlin, où la situation de son père, ambassadeur des États-Unis à la Cour de Prusse, lui permit de nouer avec le futur empereur Guillaume II des relations suivies. Ayant vu beaucoup de choses et de gens d'Allemagne, il sut les juger dans un livre plein d'anecdotes savoureuses et de considérations impressionnantes, qui est une contribu-

tion précieuse apportée à l'étude du développement du caractère allemand au cours de l'époque contemporaine.

BOIGEY (Dr Maurice). — L'Élevage humain.

Vol. I. — Formation du Corps, Éducation physique. — *Influence du mariage sur la race. — Protection des mères et sauvegarde de l'enfance. — Causes de la dépopulation; moyens de l'enrayer. — Education physique et sportive. — Hygiène de l'alimentation, du vêtement et de l'habitation. — Moyens hygiéniques d'assurer la longévité.* In-16. 4 50

Vol. II. — Réforme intellectuelle. Réforme morale. — *La société contemporaine milieu de culture de l'être humain. — Programmes déraisonnables et surmenage des enfants. — Les demi-savants. — Le culte de l'insignifiant et du convenu. L'équilibre organique, condition d'une vie morale. — L'individualisme outrancier et le cabotinage.* In-16..... 2 »

Cet ouvrage pose les problèmes de l'après-guerre. Le Dr Boigey les a résolus avec sagesse et clarté. Son livre sera le code d'hygiène physique, intellectuelle et morale des Français de demain.

BONNET (Georges). — L'Ame du Soldat. In-16..... 4 50

Le lieutenant Georges Bonnet a groupé dans ce livre, d'un caractère tout nouveau, l'ensemble de ses observations sur la psychologie du soldat : montrer le soldat français de la guerre, tel qu'il est, tel qu'il en reviendra.

L'intérêt de ce livre est profond. Tous les Français qui songent aux grands problèmes de demain liront *L'Ame du Soldat.*

(*Le Gaulois*).

Ces pages doivent être considérées comme les plus importantes, par leur signification et leur portée, entre tout ce qui a paru depuis de début de la guerre.

(*Le Mercure de France.*)

Ce livre, écrit avec un rare souci de la vérité, constitue un document unique.

(*La Revue*).

BORET (Victor). — La Bataille économique de demain. In-16..... 4 50

Avec toute la précision d'un homme d'action, avec toute la sûreté et toute la compétence d'une longue expérience commerciale, M. Victor Boret expose ce que sera le péril de demain lorsque le marchand germanique prendra dans la bataille la place du soldat casqué. Son livre est une œuvre de vérité, dont les rudesses, inspirées

par un patriotisme lucide, garantissent la sincérité. C'est un appel à l'énergie et à l'effort immédiat.

BORGESE (G.-A.). — L'Italie contre l'Allemagne. Traduction de M. LAIGNEL. In-16..... 4 50

Ce livre de l'illustre professeur à l'Université de Rome, qui est un des maîtres de la jeune génération italienne, contient une critique puissante de l'idéologie germanique actuelle. C'est à ce titre un des ouvrages les plus suggestifs et les plus frappants qui aient paru depuis le commencement de la guerre.

« Un livre merveilleusement intelligent et ardent de philosophie historique. »

Jacques BAINVILLE.

BOTREL (Théodore), « Chansonnier des Armées «. — **Les chants du bivouac.** *Refrains de guerre* (1re *série*). Préface de M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. 50 chansons, dont 23 avec la musique de chant, 107 dessins à la plume, par CARLÈGLE, et un portrait de l'auteur, par P. JOBERT. In-16..... 4 50

— **Chansons de route.** *Refrains de guerre* (2e *série*). Préface de M. EUGÈNE TARDIEU. 53 chansons dont 34 avec la musique de chant, 112 dessins à la plume par CARLÈGLE. In-16..... 4 50

C'est, comme le dit Botrel lui-même « la grande guerre en petites chansons ». C'est dire que cette modeste Chanson de Geste est naturellement émue, joyeuse, généreuse, mais aussi agressive et terrible, aux heures de sainte colère, comme l'héroïque Poilu qui l'entonne et comme le fier pays qui l'inspira !

(*L'Eclair de l'Est*).

BUCAILLE (Victor). — Lettres de prêtres aux armées. Préface de M. DENYS COCHIN, ancien ministre d'Etat In-16 ..... 4 50

C'est un volume que tous les Français, catholiques ou non, doivent posséder et lire. Les sources auxquelles M. Victor Bucaille a puisé sont multiples. Les évêques lui ont confié bien des lettres de leurs prêtres dont il a su faire un choix de première valeur. Dans ces lettres, encore maculées de boue et de sang, l'âme héroïque, chrétienne et chevaleresque de la France nous livre un de ses secrets.

BUTTS (M.). — Héros ! Épisodes de la Grande Guerre. — *La mobilisation et le départ.* — *Autour de la bataille.* —

Scènes de combat. — Officiers et soldats. — Aviateurs et marins. — Les civils. — Les femmes et les enfants. — Lettres d'officiers et de soldats, etc. Avec 47 illustrations de F. Bovard et 8 portraits hors texte de généraux alliés In-8 ..... 4 50

Ce livre vivant, coloré, est fait d'un choix judicieux d'articles de journaux et de lettres de soldats, composant pas à pas, jour par jour, depuis la mobilisation jusqu'au lendemain de la Marne, une histoire des premiers mois de la guerre par les réflexions qu'elle a inspirées, les relations qu'on a faites de ses épisodes, les témoignages recueillis.

CAMBON (Victor). — Notre avenir. In-16..... 4 50

Grâce à la prévision étonnante qu'il avait eue de la guerre, grâce à la clairvoyance avec laquelle il a, depuis, dissipé des illusions dangereuses, M. Victor Cambon exerce aujourd'hui sur le public français une autorité morale considérable. L'éminent ingénieur qui s'est classé parmi les personnalités le plus en vue de la terrible période où nous vivons, peut être considéré comme un véritable conseiller national au point de vue économique et industriel. *Notre Avenir* est un livre de propagande patriotique qui a eu le plus grand retentissement.

CARPENTIER (Paul). — Les Lois de la Guerre Continentale. Publication de la Section historique du Grand Etat-Major allemand. Traduction et notes de Paul Carpentier, avocat au Barreau de Lille, ancien Bâtonnier, Lauréat de l'Institut de France. Suivi du **Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre annexé à la convention de La Haye du 2 juillet** 1899. In-16..... 4 50

C'estdane le manuel allemand *Kriegsbrauch im Landkriege*, qui représentait l'opinion officielle du grand état-major allemand, qu'il faut chercher l'explication des procédés de guerre employés systématiquement par les armées allemandes dès l'ouverture des hostilités.

CHAUVEAU (Dr Léopold). — Derrière la bataille. In-16..... 3 »

En une série de petits tableaux rapides et vivants, le Dr Léopold Chauveau nous fait passer devant les yeuxses patients et on sent qu'il les a aimés, tant il a mis de soin à les étudier, c'est un petit livre simple et douloureux, mais malgré tout, réconfortant, comme tout ce qui porte la marque authentique de la guerre.

(Paris-Midi.)

CLEMENCEAU (G.). — La France devant l'Allemagne. In-8..... 6 »

La France devant l'Allemagne, c'est le livre de l'époque la plus tragique que l'on ait connue, le tableau d'un conflit de civilisation tel que la terre n'en avait jamais vu. Tous les Français, quelles que soient leurs opinions, y verront le visage ardent de la Patrie, et les Alliés, combattant pour un même destin, les neutres spectateurs lointains du duel farouche, y trouveront l'image de la France, réveillée brusquement de sa confiance d'hier, et plus belle que jamais aux grands jours de son Histoire.

COMBE (Dr), Professeur à l'Université de Lausanne. — Comment se nourrir en temps de guerre. In-16... 4 50

Dans ce livre, essentiellement d'actualité, le savant médecin, enseigne des faits scientifiques qu'on ignore généralement. Il montre que tels aliments qu'on croyait indispensables ne le sont pas, et que pour tels autres aliments de premier ordre, devenus trop chers ou introuvables, on peut obtenir des succédanés suffisants. Ce livre est d'une utilité capitale.

COMBE (Ed.). — Les chefs-d'œuvre du Répertoire. Opéra, opéra-comique, opérette..... 4 50

Cet ouvrage contient l'analyse abrégée de 166 livrets, rangés par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Une courte notice suit le nom de chaque auteur, donnant les principales dates de sa vie et quelques renseignements sur sa personne et son œuvre. Une autre notice indique la date de la première représentation, un abrégé de la distribution, etc. Le lecteur est ainsi mis en possession d'une mine de renseignements utiles où il pourra commodément puiser soit pour faire connaissance avec une œuvre qu'il ignore, soit pour rafraîchir sa mémoire s'il s'agit d'un ouvrage déjà connu de lui.

COMNÈNE (N.-P.). — Notes sur la guerre roumaine. (1916-1917). — Préfaces de M. ALBERT THOMAS et de M. MAURICE MURET. In-16..... 4 50

Ce livre documenté, explique les motifs de la guerre roumaine ainsi que les vraies causes des événements de l'automne 1916. L'auteur, après avoir fait l'historique de la participation roumaine à la grande guerre, expose la situation actuelle de la Roumanie, et indique la seule paix capable d'assurer la tranquillité en Autriche-Hongrie aussi bien que dans les Balkans.

***** — Les « Dangers mortels » de la Révolution russe.** In-16. 4 50

Nous n'avons garde de déprécier les travaux qu'a déjà inspirés,

et inspirera la Révolution russe. Cependant nous croyons pouvoir affirmer qu'aucun ne peut présenter plus de garanties de compétence que la série de ces quatre études, grâce à la personnalité de l'auteur qui, intimement mêlé, au cours d'une longue existence, à la vie économique, politique et sociale russe, a pu observer sous toutes leurs faces les choses et les hommes de ce pays si complexe qu'est la Russie; son éducation et ses fortes études françaises l'ont imprégné profondément de nos manières de voir, de notre science et de notre littérature; cela lui permet d'adapter à son sujet nos propres méthodes et de répandre sur des questions qui autrement nous dérouteraient, cette clarté que lui-même appelait un jour « le pur joyau de la pensée française ».

DELÉCRAZ (Antoine). — 1914. Paris pendant la mobilisation. In-16..... 4 50

... Le livre de M. Antoine Delécraz, *Paris pendant la mobilisation*, est dédié, « aux Parisiens qui n'ont pas quitté Paris pendant les premières journées de septembre » ; ce volume constitue un recueil de documents intéressants sur la vie civile de la capitale au début de la guerre.

(*L'Illustration*).

DERIBERPRAY (F.-G.). — Deux études sur l'Allemagne. *L'évolution nécessaire.* In-16..... 2 50

Ce livre est une étude philosophique sur l'influence de Hegel dans la formation de la mentalité allemande, telle qu'elle s'est révélée dans la guerre actuelle.

DÉRIEUX (Henry). — En ces jours déchirants... Avec une préface de M. HENRY BATAILLE. In-16..... 4 50

... Le livre attendu, le livre rare que seuls peuvent écrire des hommes, poètes par destination, devenus guerriers par occasion. Ce livre, il est ce qu'il devait être ; même au sein de l'horreur, il demeure paré de noblesse, empreint de dignité littéraire ; chaque poème semble une porte ouverte sur l'une de ces innombrables perspectives qui s'ouvrent désormais à l'esprit...

Henry BATAILLE.

DIDE (Maurice). — Ceux qui combattent et qui meurent. Avec une couverture illustrée, par RENÉ PINARD. In-16..... 4 50

Ceux qui combattent et qui meurent pour la défense du sol français sont ces alertes et rudes guerriers qui composent les troupes

d'élite des bataillons d'alpins. M. Dide, qui a vécu parmi eux, les a vus et combattre et mourir ; il s'est amusé de leurs joyeuses folies, a compati à leurs tristesses, a vibré de leur enthousiasme et s'est pieusement incliné devant leur héroïsme.

(*Dépêche du Berry*).

DOSTOIEVSKI. — Nietotchka Nezvanova, traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK. In-16. ..... 4 50

Le grand critique russe Biélenski, considérait ce roman comme l'un des meilleurs de Dostoievski. Dans aucun autre de ses ouvrages Dostoievski n'a peut-être montré plus profonde psychologie que dans *Niétotchka Nezvanova* où le génial écrivain a donné de l'âme d'une enfant et des souffrances des grands, l'analyse la plus pénétrante. Ce remarquable roman n'avait jamais été publié intégralement en Français.

DUGARD (Henry). — Le Maroc de 1917. — *Dix ans d'occupation, — Les régions du Maroc. — L'organisation du Maroc du sud. — Villes nouvelles. — L'avenir de Casablanca. — La valeur agricole du pays. — Problèmes alimentaires. — La coopération du Maroc à la guerre. — Fez hier et aujourd'hui. — Marocains et Français en* 1917. *— L'avenir industriel du Maroc.* In-16..... 4 50

Le Maroc se transformant chaque jour, il a semblé utile de tenir au courant de ces transformations le public d'officiers, d'hommes d'affaires, d'hommes politiques, de colons qui s'intéressent à l'empire protégé par la France.

ECCARD (F.). — Biens et intérêts francais en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre. Préface de M. LOUIS RENAULT, de l'Institut. In-8 ..... 6 »

Cet ouvrage, précédé d'une préface du professeur Louis Renault, jurisconsulte du Département des Affaires étrangères et accompagné de la traduction des textes allemands relatifs aux mesures législatives et administratives prises à l'égard des biens français, anglais et alliés et d'une liste des principales entreprises françaises séquestrées et liquidées en Alsace-Lorraine et en Allemagne, contient l'exposé complet de toutes les mesures prises en Allemagne pendant la guerre à l'égard des intérêts français. C'est un livre indispensable à tous ceux qui ont en Allemagne ou en Alsace-Lorraine des intérêts quelconques à défendre : biens fonciers ou autres immeubles, entreprises commerciales, industrielles ou agricoles, dépôts et valeurs en banque, successions, brevets, mobiliers, marchandises.

ERLANDE (Albert). — En campagne avec la Légion étrangère. In-16..... 4 50

Ce livre, œuvre vécue d'un brave soldat et d'un bel écrivain, est un des plus remarquables entre tous ceux inspirés par la guerre. Scrupuleusement historique, il ne contient ni développements inutiles ni discussions sur la guerre. Rien que des faits, des actes qui montrent des soldats. Et quelle galerie d'hommes extraordinaires que ces étrangers appartenant à cinquante-deux nationalités différentes réunies volontairement sous les couleurs françaises pour se battre contre l'Allemand agresseur !

ESSEN (Léon van der), professeur d'Histoire à l'Université de Louvain. — **L'Invasion allemande en Belgique. De Liège à l'Yser.** *Avec une esquisse des négociations diplomatiques précédant le conflit.* Gr. in-8..... 7 50

Ce livre donne pour la première fois un compte rendu complet et détaillé des épisodes principaux de l'invasion allemande en Belgique jusqu'à la bataille de l'Yser, et jette une pleine clarté sur bien des faits ignorés du public. Il décrit en détail le siège de Liège, le siège de Namur, le siège d'Anvers, les combats de la Sambre et la bataille de Mons. C'est un compte rendu critique, basé sur des documents authentiques : aucun fait de caractère légendaire n'y a pris place.

F... (Hubert). — La guerre navale. Mer du Nord. Mers lointaines. Avec 33 cartes, schémas de combats, plans et silhouettes de navires. In-8..... 4 50

(*Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de la Marine.*)

Dans ce volume, l'auteur décrit les opérations dans la Mer du Nord et les Mers lointaines, réservant à un second volume les autres théâtres d'opérations. Il passe en revue, les combats de la Mer du Nord jusqu'à la bataille du Skagerrack, puis la croisière du vice-amiral von Spee à travers le Pacifique, brusquement interrompue par la sanglante défaite des îles Falkland, puis la prise des colonies allemandes, et enfin la carrière mouvementée des corsaires allemands *Emden*, *Karlsruhe*, *Prinz Eitel*, etc.

L'ouvrage est abondamment illustré de cartes, schémas de batailles, silhouettes et plans de navires, clairs et précis, qui guideront utilement le lecteur. C'est la première histoire de la guerre navale qui ait paru en France.

FERRERO (G.). — La Guerre Européenne. In-16. 4 50

Ce sont là des pages de tout premier ordre, des pages de philosophie historique. Tout y est : la connaissance du présent et le sens

du passé, l'information qui dénombre, dans l'Europe de 1914, les forces, les faiblesses, les ressources, les politiques, les besoins, les idées, les passions ; et l'intelligence des civilisations précédentes qui précise les opinions en ce qui concerne l'effroyable histoire contemporaine. La lecture de ce livre est, en même temps qu'un profit pour l'esprit, un devoir, en un temps exceptionnellement tragique, où la connaissance raisonnée des causes politiques et sociales qui ont amené la plus terrible des guerres est véritablement une question de conscience, une obligation civique.

Edmond BARTHÉLÉMY.

FEYLER (Colonel F.). — La Guerre Européenne. Avant-propos stratégiques. *La manœuvre morale* (*Front d'Occident, août* 1914-*mai* 1915). In-8, contenant de nombreuses cartes et 7 planches hors texte..... 7 50

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie en* 1916 : Médaille d'or. Prix du Bocage, *et par l'Académie française en* 1917 : Prix Jules-Davaine.)

Sans posséder les éléments de fait qui sont dans les mains des états-majors, le colonel Feyler a su deviner la vérité.

(Général JOFFRE).

Le colonel Feyler restera, pour les historiens de l'avenir, le témoin le plus véridique et le mieux averti des événements qui s'accomplissent. On rapprochera son nom de celui de son compatriote Jomini, le digne et sévère commentateur des campagnes de Napoléon.

(Jacques MORLAND, l'*Opinion*).

FEYLER (Colonel F.). — La crise politique suisse pendant la guerre. In-16..... 2 50

FIOLLE (Paul). — La Marsouille. Préface du Dr GEORGES DUMAS. In-16..... 4 50

La Marsouille, dernier livre du docteur Paul Fiolle, tué glorieusement à l'ennemi, est l'épopée du corps colonial. Œuvre d'un médecin, *La Marsouille* est également la glorification du rôle obscur et magnifique des médecins de régiments pendant la guerre. Les dévouements inconnus, les besognes ingrates, les héroïsmes insoupçonnés des brancardiers et de leurs chefs, occupent une grande place dans ce livre. La guerre y est vue d'une façon profondément originale.

FORT (Paul). — Poèmes de France. *Bulletin lyrique de la guerre* (1914-1915). Avec une préface de M. ANATOLE FRANCE. In-16..... 4 50

Voici comment M. Anatole France juge ces poèmes en prose rythmée dans sa lettre-préface : « Ces bulletins lyriques de la guerre, il faudrait les graver sur des tablettes de bronze. J'en admire la force et la beauté, l'éloquence tantôt familière, tantôt sublime, rude parfois, toujours vraie et profonde. Vos poèmes vivront pour l'éternel opprobe de l'Allemagne et pour la gloire de la France. »

FOUCHARDIÈRE (Georges de la). — L'Araignée du kaiser, roman. In-16 ..... 4 50

Un roman extraordinaire, où le fantastique se mêle sans invraisemblance aux événements de la guerre et où les situations les plus irrésistiblement comiques alternent avec les péripéties du drame le plus angoissant.

FOWLER (W. Warde). — La Vie sociale à Rome au temps de Cicéron. Traduction française de A. BIAUDET. In-8 ..... 7 50

Livre profond et attachant, dans lequel M. Warde Fowler, qui est un éminent érudit et un remarquable écrivain, a tracé de main de maître un tableau de l'époque la plus brillante de l'Histoire romaine. Il sera lu avec le plus grand profit par les savants aussi bien que par les gens du monde.

FRIBOURG (André). — Croire. Histoire d'un soldat. Frontispice de PAUL-ÉMILE COLIN. In-16 ..... 4 50

Ce livre est le roman d'un soldat qui, parti plein d'enthousiasme au début de la guerre, rentre chez lui après avoir été blessé. Mais ce n'est plus lui-même, c'est un autre qui est revenu. Ame nouvelle dans un corps ruiné, il ne peut détacher son esprit de ceux qu'il a laissés au front non plus que de ses amis morts ; leur souvenir l'investit et commande sa vie présente. Cette œuvre d'une très haute inspiration est saine, vraie, douloureuse et réconfortante à la fois.

« Renan eût aimé l'esprit d'André Fribourg pour cette absence de souci littéraire, cette pudeur dans l'effusion et cette passion du fait exact.

Jean de PIERREFEU, (*l'Opinion*).

GERARD (James W.), ancien Ambassadeur des États-Unis à Berlin. — Mémoires de l'Ambassadeur Gerard. (*Mes quatre années en Allemagne*). In-8 ..... 10 »

Le livre documentaire le plus important qui ait été publié sur l'Allemagne depuis la guerre. C'est le seul livre qui nous introduise à la cour de Berlin et de Potsdam, dans les milieux officiels et mondains aussi bien que parmi le peuple, et nous montre la vie alle-

mande telle qu'elle se déroulait à l'intérieur pendant que la bataille faisait rage sur le front. Par ses révélations sensationnelles dans le domaine de la politique, par l'abondance et la sûreté de ses renseignements sur les affaires d'Allemagne, par l'ampleur et la nouveauté de ses récits et ses témoignages sur les innombrables incidents provoqués par le conflit mondial, par l'autorité qui s'attache au nom de l'auteur si bien placé pour tout voir, et dont la sincérité et la droiture éclatent à toutes les pages, le livre de l'ambassadeur Gérard est hors de pair et est appelé à occuper une place à part dans la série des ouvrages nés de la guerre.

GUILLET (Léon), Professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers et à l'École centrale des Arts et Manufactures. — **L'Enseignement technique supérieur à l'après-guerre**. Préface de M. H. HENRY LE CHATELIER, de l'Institut. In-16..... 4 50

Ce livre étudie les différentes questions relatives à la formation des ingénieurs. L'auteur suit pas à pas l'élève depuis ses premières, années de lycée jusqu'à l'enseignement postscolaire. D'autre part, des modifications capitales sont réclamées de nos grandes écoles. L'ouvrage se termine par des conclusions précises qui ont déjà fait l'objet d'une importante discussion à la Société des Ingénieurs civils de France.

GRUMBACH (S.). — **L'Allemagne annexioniste**. Recueil de documents publiés ou répandus secrètement an Allemagne depuis le 4 août 1914. Avec un appendice : *Manifestations antiannexionnistes*.
Edition allemande. Gr. in-8..... 7 50
Edition française. Gr. in-8..... 7 50

Cet ouvrage, uniquement composé de témoignages écrits pendant la guerre, complète à merveille l'insuffisant *Livre blanc* qu'a publié le gouvernement de Berlin. M. Grumbach l'a intitulé *L'Allemagne annexionniste* ; nous voudrions l'appeler, plus brièvement, le *Livre noir*. Quand on lit jusqu'au bout, dans l'ordre impartial où elles ont été classées par M. Grumbach, les déclarations rédigées par des Allemands de toutes classes et de toutes les opinions —depuis l'empereur Guillaume jusqu'au président du Syndicat des relieurs— on éprouve une impression inédite et inoubliable. Jamais aucun peuple n'a osé dire avec autant d'aplomb qu'il a droit à tout ce qui ne lui appartient pas.

Jean HERBETTE.

HAGANI (Baruch). — **Le Sionisme politique et son fondadateur, Théodore Herzl**. 1860-1904. In-16..... 4 50

Depuis la guerre, l'étude des problèmes nationaux est à l'ordre du jour. Parmi ces problèmes, l'un des plus ignorés dans son histoire et ses causes est celui qui concerne le peuple juif. M. Hagani a voulu donner au public français un historique succinct mais assez complet, du mouvement sioniste. Le fond du livre est en fait une étude sur la vie et l'œuvre de Théodore Herzl, le fondateur du sionisme politique.

HALÉVY (Daniel). — Le Président Wilson. Etude sur la Démocratie Américaine. In-16 ..... 4 50

Daniel Halévy raconte dans cette biographie rapide la vie et l'œuvre entière du président Wilson : son œuvre de juriste, d'historien, de président d'Université, d'essayiste, de gouverneur d'État. Il cherche à saisir l'idée politique centrale qui domine cette vie, qui est l'idée de l'État, de sa force et de sa grandeur. Il expose les méthodes pratiques dont use le président Wilson : le travail continuel de l'opinion publique et, soutenu par cette opinion, la dictature exercée sur les parlementaires. L'auteur a l'occasion d'analyser les difficultés particulières que rencontre la démocratie américaine et les solutions originales qu'elle a trouvées, notamment cette autorité présidentielle dont on trouve dans ce livre l'histoire et l'explication.

HALÉVY (Daniel). — Essai sur Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine. In-16..... 4 50

Voici l'œuvre la plus approfondie sur la personnalité et sur l'œuvre de Charles Péguy ; toute sa vie est racontée depuis sa petite enfance dans un faubourg d'Orléans jusqu'à sa mort sur le champ de bataille de la Marne, d'après les sources les plus sûres et avec une connaissance intime. De quelle manière et dans quel esprit Péguy s'associa aux polémiques dirigées contre la démocratie et le gouvernement de la République : l'auteur l'examine, et parle de tel mouvement rival que Péguy rencontre, le néomonarchisme de M. Maurras. De quelle manière et dans quel esprit Péguy fut un catholique chrétien: l'auteur l'examine et caractérise à cette occasion telle personnalité rivale dont l'œuvre et l'influence heurtent l'œuvre et l'influence de Péguy : Paul Claudel. M. Daniel Halévy nous donne donc ici le premier essai d'une histoire de mouvements de pensée qui occupèrent la France durant cette période tragique qu'une expression désigne : l'avant-guerre.

HAM LTON (Lord Ernest-W.). — Les sept premières divisions anglaises. Récit détaillé de leurs combats autour de Mons et d'Ypres. In-16 ..... 4 50

C'est le rôle et les exploits de la première armée anglaise dans

les Flandres et en France pendant les trois premiers mois de la guerre que décrit avec exactitude et clarté ce livre qui a eu un immense retentissement en Angleterre.

HENRY (Marc). — Aux pays des maîtres-chanteurs. Un volume in-8, avec 8 hors-texte en couleur..... 4 50

Le livre d'un Parisien qui a vécu vingt ans dans l'Europe centrale, qui connaît toute l'Allemagne, celle qui se montre et celle qui se cache. l'Allemagne d'avant guerre devenue tout naturellement l'Allemagne de la guerre actuelle. Ce livre est original : l'auteur ne raconte jamais ce qu'il ignore. Tout ce qu'il dit est authentique et criant de vérité.

« Le livre d'une ironie implacable, certes, mais amusée sinon indulgente que Marc Henry vient de consacrer à l'Allemagne contemporaine a produit sur moi une impression profonde... C'est un livre exceptionnel parmi les livres publiés durant cette guerre... »

J. Ernest-Charles (*La Grande Revue*).

HENRY (Marc). — Trois villes. Vienne — Munich — Berlin. In-16 ..... 4 50

Ces trois villes sont Berlin, Munich, Vienne. Et, comme les hommes ont toujours pétri leurs villes à leur image, nous retrouvons à Berlin, à Munich, à Vienne, les traits essentiels de la mentalité germanique. Ces pages pittoresques sont une analyse impressionnante de l'âme allemande. C'est la suite du livre *Au pays des maîtres-chanteurs*.

HERRIOT (Edouard). — Agir. In-16..... 4 50

Le titre de ce livre est la devise fidèle de l'homme qui l'a écrit. Elle devrait devenir celle de tous les Français qui liront ce manuel d'énergie intelligente, d'action ordonnée et utile. L'inspiration profonde de ce remarquable ouvrage est d'ailleurs caractérisée par le fait que l'auteur l'a dédié en hommage respectueux à la mémoire du grand ministre Jean-Baptiste Colbert, « qui démontra la puissance de l'ordre français ».

HEYMAN (Henry). Président de la Confédération des Unions professionnelles chrétiennes de Belgique. — **La Belgique Sociale, son passé, son avenir et celui des pays alliés.** Préface du R. P. G. C. Rutten, Dominicain, directeur du Secrétariat général des œuvres sociales de Belgique, à Gand. In-16 ..... 4 50

Nous voudrions voir lire et méditer ces chapitres par tous les parents intelligemment soucieux de l'avenir de leurs enfants.

R. P. G. C. RUTTEN.

HUEFFER (Ford Madox). — Entre saint Denis et saint Georges. — *Esquisse de trois civilisations.* Traduit de l'anglais par M. BUTTS. In-16..... 4 50

... Un livre charmant et généreux.

A. GÉRARD, ambassadeur de France.

C'est là une merveille. Un poète seul pouvait la faire.

René BAZIN, de l'Académie française.

Lisez le livre terrible et délicieux de Ford Madox Hueffer, brillamment traduit par Miss Butts. Il est un des plus émouvants que cette guerre ait produits.

(*Semaine littéraire*, Genève).

ILG (Paul). — L'Homme fort. Traduit de l'allemand par JULES BROCHER. In-16..... 4 50

Ce roman véridique et vigoureux démontre d'une façon saisissante la déformation que peuvent opérer dans la mentalité d'un neutre les méthodes d'éducation et d'instruction allemandes.

*****. — L'Imposture par l'image.** Recueil de gravures falsifiées et calomnieuses publiées par la presse illustrée austro-allemande pendant la guerre. In-4 de 80 pages. 3 »

Cet album — qui reproduit un choix des falsifications tendancieuses de photographies et de dessins commises pendant la guerre par les journaux illustrés des empires centraux — a pour but d'exposer au public français un des moyens couramment employés par la propagande allemande pour soutenir sa cause tant en Allemagne que dans les pays neutres.

JEANNERET (Dr M.). — Le typhus exanthématique. In-16 avec 5 fig. et une planche en couleurs..... 2 50

L'auteur a soigné de nombreux soldats et fut lui-même atteint de la terrible affection dont il parle. Il traite donc mieux que personne d'un sujet qui fait partie essentielle de l'histoire médicale de la guerre.

JORGA (N.), Professeur d'Histoire à l'Université de Bucarest, Membre de l'Académie roumaine. — **Histoire des relations entre la France et les Roumains.** Préface de M. CHARLES BÉMONT, directeur de la *Revue Historique*. In-16. 4 50

Le but de l'auteur, ancien élève des écoles de France, est de

montrer au public français que la politique actuelle de la Roumanie n'est pas une improvisation, ni un caprice, qu'elle répond à d'anciennes traditions et suit le chemin indiqué par le développement historique.

KUHNE (Victor). — Les Bulgares peints par eux-mêmes. *Documents et commentaires.* Préface d'AUGUSTE GAUVAIN. In-8 ..... 5 »

« ... M. Kuhne n'a pas fait œuvre de polémiste. Il a seulement constitué un dossier avec des pièces bulgares. Il nous rapporte ce qu'ont dit les Bulgares les plus qualifiés, il nous met sous les yeux ce qu'ils ont écrit... La question de Constantinople qui séparait la Bulgarie des Alliés, la question serbe, la question jougo-slave, la question balkanique, la question européenne : M. Kuhne apporte là-dessus des témoignages accablants... »

Auguste GAUVAIN.

LAFOND (Georges), chargé de Missions en Amérique du Sud. — **L'effort français en Amérique latine.** Préface de M. R.-G. LEVY, de l'Institut. In-16..... 4 50

(*Ouvrage honoré des souscriptions du Ministère des Affaires étrangères, du Ministère du Commerce et de l'Industrie, du Ministère de l'Agriculture, du Ministère de l'instruction publique et de plusieurs Chambres de Commerce de France et de l'Etranger*).

Ce livre démontre, en s'appuyant sur l'examen du passé, que l'orientation et le rapide développement des Républiques latines furent l'œuvre de la France. L'auteur a vécu de longues années en Amérique du Sud et a parcouru tout ce continent depuis Panama jusqu'au Magellan.

« Voici un livre modèle par la richesse de sa documentation, la hardiesse de ses critiques, la sagesse de ses vues. Tous ceux qui s'intéressent à l'expansion économique de la France d'après guerre devraient le méditer. »

Henri MAZEL (*Le Mercure de France*).

LANGENHOVE (Fernand van), secrétaire scientifique de l'Institut de sociologie Solvay de Bruxelles. — **Comment naît un cycle de légendes.** — *Francs-tireurs et atrocités en Belgique.* In-16..... 4 50

Cette étude, basée sur les seules *sources allemandes*, montre, avec une grande vigueur de démonstration, comment les récits qui sont à la base des témoignages des soldats allemands accusant les civils belges de toutes sortes de crimes, relèvent de la formation légendaire et se sont trouvés lentement élaborés selon

des thèmes directeurs, sur de menus incidents, défigurés et amplifiés au cours de la transmission.

LANUX (Pierre de). — La Yougoslavie. *La France et les Serbes.* Avec une préface de M. PAUL ADAM. In-16. 4 50

L'auteur retrace des faits historiques peu connus de l'époque contemporaine. Même à ceux qui connaissent la Serbie, il la rend plus familière. Enfin, il étudie le problème complexe de l'Unité sud-slave et il dessine le rôle futur d'une Serbie affranchie et de ses rapports avec la France.

LASSERRE (Pierre). — L'esprit de la musique francaise. *De Rameau à l'invasion wagnérienne.* In-16..... 4 50

La substance de ce volume est riche. Elle comprend six grandes études sur Grétry, Rameau, les Italiens modernes. Meyerbeer, Wagner poète et Wagner musicien. Elle est fort agréable par sa variété, l'auteur ayant pris ces beaux sujets sous toutes leurs faces, biographique, anecdotique, théorique, littéraire et philosophique. *L'Esprit de la musique française* n'intéresse pas seulement le domaine musical. Il offre un intérêt très général au point de vue de la culture des esprits et du mouvement des idées. On y trouvera un musicien qui ne s'était pas encore fait connaître. On y trouvera l'auteur du *Romantisme français.*

LAUZANNE (Stéphane). — Feuilles de route d'un Mobilisé. In-16..... 4 50

Ce livre est un de ceux qui, à distance, donneront le plus fidèlement l'impression de la guerre vécue au jour le jour... Des livres comme celui de M. Stéphane Lauzanne sont précieux : ils nous défendront efficacement contre la légende de demain et c'est par eux que les hommes qui n'auront pas vécu le sombre drame comprendront vraiment pour quelle cause nous avons lutté et pour quel idéal nous avons souffert.

Roland DE MARÈS (*Annales Politiques et littéraires.*)

LEBON (André), ancien ministre du Commerce et des Colonfes, Président de la Fédération des Industriels et des Commerçants français. — **Problèmes économiques nés de la guerre.** In-16..... 4 50

M. André Lebon passe en revue dans cet ouvrage la plupart des questions que va poser la reconstitution économique du pays. Il le fait avec l'indépendance d'esprit que lui a acquise une existence successivement consacrée à l'enseignement supérieur, à la politique, puis aux affaires. Les solutions qu'il propose sont toujours réfléchies, souvent audacieuses, dignes en tout cas de provoquer les méditations des hommes d'affaires et des législateurs.

LEE (Sir Sydney). — Shakespeare, *Sa vie et son œuvre.* Édition française, par FIRMIN ROZ. In-16 ..... 5 »

Ce livre est l'introduction indispensable à l'étude et même à la lecture de Shakespeare. M. Firmin Roz, prenant pour base l'abrégé que Sir Sidney Lee a donné lui-même de son grand ouvrage sur l'histoire de la vie et de l'œuvre de Shakespeare, contenant l'inventaire raisonné et critique de tous les documents, l'étude de toutes les sources, les conclusions de toutes les controverses, a préparé cette « édition française », destinée à éclairer la curiosité du public lettré, qu'elle guidera parmi les problèmes, les discussions, les hypothèses de toute sorte qui se rapportent à la vie si mal connue de Shakespeare et à l'histoire si difficile à connaître de son œuvre.

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites de l'anglais par J.-L. DUPLAN. **Préface de LYSIS.** In-16. 4 50

Dans ce livre très original on trouve condensées, sous une forme énergique et vive, les opinions d'un Américain sur les Français et sur la vie française.

Le vieil Américain sait ce dont il parle ; il exprime clairement des idées et des manières de voir qui ne sont pas celles d'un homme qui n'aurait fait que traverser la France. On sent qu'il y a vécu assez longtemps pour nous bien connaître.

Ce livre toujours intéressant, souvent amusant, fera connaître et comprendre la mentalité de nos vieux amis et nouveaux alliés les Américains.

LYSIS. — Vers la Démocratie nouvelle. In-16..... 4 50

Que valent nos institutions démocratiques? Sont-elles responsables de nos malheurs? Comment les transformer pour sauver la France? Après la hantise de la guerre ces questions obsèdent nos consciences et les remplissent d'un malaise indéfinissable.

Où allons-nous? Comment transformer la démocratie pour qu'elle devienne un régime viable? Quels changements apporter à nos institutions et à nos idées pour régénérer notre pays? Telles sont les questions palpitantes dont traite cet ouvrage.

LYSIS. — Pour renaître. In-16..... 4 50

Dans ce livre l'auteur réalise le tour de force de rendre sensible à M. Tout le Monde l'intérêt qui s'attache à la technique industrielle, si l'expression n'est pas trop pâle pour résumer sa pensée : on la rendra plus fidèlement en disant que Lysis s'est donné pour but de montrer la puissance de la science, quand elle sort de la tour d'ivoire du laboratoire pour épauler l'homme d'action, car c'est de la science que dépend le progrès matériel, c'est elle qui change la condition des peuples, c'est sur elle avant tout que nous devons compter pour relever notre pays et payer nos dettes. L'homme le moins versé dans les choses de la production lira ce livre comme un roman.

MAC ORLAN (Pierre). — Les poissons morts. Illustrations de GUS. BOFA. In-16..... 4 50

Pierre Mac Orlan évoque, à la fois, les contes de Maupassant et les fantaisies de Courteline. Il est excellemment doué pour noter et fixer des impressions qui s'unissent naturellement et fortement entre elles, par contiguité, similitude ou contraste et donnent la sensation d'une scène réelle et vécue. C'est la guerre vue par un humoriste dont l'ironie laisse entrevoir une patriotique sensibilité.

LOUIS MAISONNEUVE (*L'Express du Midi*).

MANDELSTAM (André), docteur en droit international de l'Université de Petrograd, associé de l'Institut de droit international, ancien premier drogman à l'ambassade de Russie à Constantinople, ancien secrétaire de la seconde Conférence de la Paix. — **Le Sort de l'Empire ottoman.** In-8 ..... 12 »

Ce livre important contient l'histoire et la condamnation du régime jeune turc par un diplomate qui a vécu à Constantinople et a vu tout ce qu'il raconte. Il révèle en outre les circonstances de l'entrée en guerre de la Turquie, expose les explications par lesquelles le gouvernement jeune-turc la justifie et les réfute. Puis il expose l'état financier et économique et la politique intérieure de la Turquie pendant la guerre.

MARABINI (Capitaine). — Les Garibaldiens de l'Argonne Avec une lettre autographe du COLONEL GARIBALDI et une préface de GABRIELE D'ANNUNZIO. In-16... 4 50

Ce sont les exploits de la noble légion garibaldienne, avant-garde du peuple italien, qui marqua par ce geste de la première heure son adhésion à la cause des Alliés, que relate ici en termes profondément émouvants l'un des soldats de l'admirable phalange, le capitaine Marabini, qui a su communiquer à son récit un entrain qui empoigne irrésistiblement le lecteur.

MARTET (Jean). — Sur le chemin de La Haye. In-16. 4 50

Il manquait sur la guerre, un livre où seraient évoqués les sentiments, les rêves, les enthousiasmes, les épouvantes, de ces petites gens « moyens », qui ne sont ni de l'élite, ni des couches les plus humbles de la nation. Ce livre, M. J. Martet, l'a écrit tout au long d'une vingtaine de nouvelles et de dialogues. Le livre s'ouvre par le récit d'un torpillage, qui est une évocation tragique, parce que dépouillée de toute littérature, de ces grands drames de la mer.

MASSART (Jean), vice-directeur de la classe des sciences

de l'Académie royale de Belgique. — **Comment les Belges résistent à la domination allemande.** *Contribution au livre des douleurs de la Belgique.* 1 vol. In-8, avec 32 grav..... 5 »

L'auteur, qui est un des plus grands savants de la Belgique, y a vécu sous la domination allemande. Renonçant à tout travail scientifique, il s'est appliqué à recueillir des renseignements relatifs à l'occupation. Lorsque son livre fut écrit, il passa clandestinement la frontière avec tous ses documents. Tel quel, ce livre restera un document d'histoire de la plus haute importance.

MELEGARI (Dora). — Le livre de l'Espérance. In-16. 4 50

L'atmosphère tragique des batailles a fait naître ou renaître dans la plupart des âmes une source de spiritualité qui paraissait tarie. C'est en ce pur trésor que l'auteur met son espérance et c'est sur lui qu'il compte pour rétablir demain une vie intellectuelle et morale débarrassée des erreurs où tant d'esprits s'étaient abandonnés.

MONTENACH (Georges de). — Pour le village. In-8. 5 »

On se préoccupe d'ores et déjà d'organiser la réparation des dommages de la guerre et de redonner à des milliers de familles chassées de leurs villages le gîte détruit par le canon. L'œuvre est urgente, passionnante, et beaucoup s'y dévouent ardemment, mais il est indispensable de s'inspirer de principes nets et d'une méthode sûre. On les trouvera exposés, justifiés et développés dans ce livre écrit par un spécialiste des questions d'art social.

Max TURMANN (*Le Correspondant.*)

MUIR (Ramsay), Professeur d'Histoire moderne à l'Université de Manchester. — **Nationalisme et Internationalisme**, traduit de l'anglais par HENRY DE VARIGNY. In-16..... 4 50

Après avoir rappelé les principes cardinaux de la civilisation occidentale: le Droit et la Liberté, et indiqué les trois phases par où cette civilisation a passé, de l'époque grecque à la fin du XVIIIe siècle, l'auteur aborde l'étude du Nationalisme, c'est-à-dire de l'édification des Etats sur la base de la Nationalité. Puis il passe à l'Internationalisme, à l'idéal cosmopolite du moyen âge, au développement de l'idée internationale jusqu'en 1815, à l'essai de fédération européenne de 1815-1825, et aux progrès de l'internationalisme de 1815 à 1914.

MURET (Maurice). — L'orgueil allemand. Psychologie

d'une crise. In-16..... 4 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

— **L'Évolution belliqueuse de Guillaume II.** In-16. 4 50

Livres de combat, mais livres de vérité. Livres de circonstance, dira Maurice Muret, mais livres d'histoire.

J. Ernest-Charles (*La Grande Revue*).

Il n'y a pas de livre plus utile à connaître et à répandre...

J. Bourdeau (*Journal des Débats*).

Lisons attentivement les très curieux livres de l'érudit Maurice Muret... Nous comprendrons mieux notre adversaire et notre alliée ; nous serons plus assurés de notre chance.

Paul Adam (*L'Information*).

... Livre tout rempli de faits précis, écrit d'une plume alerte, animé d'un véritable souffle d'éloquence.

Ch. Bémont (*Revue Historique*).

... Œuvres fortement étudiées, qui témoignent d'une lecture énorme, d'une connaissance profonde du milieu...

Ed. Rossier (*Journal de Genève*).

NAUMANN (Friedrich), Membre du Reichstag. — **L'Europe centrale.** In-8..... 9 »

Parmi les livres politiques qui ont été publiés en Allemagne au cours de la guerre, aucun n'a obtenu un plus grand succès, n'a provoqué autant de discussions. La personnalité de l'auteur, son talent, son autorité, sa réputation, la technique brillante du livre, n'auraient cependant pas suffi pour provoquer la sensation qu'il a éveillée; la véritable source de son succès, c'est le fait que dans ce livre se trouvait cristallisé et puissamment exprimé le rêve de tous les dirigeants de la politique ou de l'opinion allemande. A ce titre, ce très important ouvrage doit être lu par tout Français averti, car c'est le programme réel de l'Allemagne en Europe depuis la Marne.

NORTHCLIFFE (Lord). — **A la guerre.** In-16..... 4 50

L'intérêt de ce volume est dans la personnalité de l'auteur. Le propriétaire et directeur du *Times*, du *Daily Mail* et de plusieurs autres journaux à énorme tirage, le créateur de la plus grande manufacture de papier qu'il y ait au monde, a conquis sur l'opinion anglaise un ascendant presque souverain.

... Lord Northcliffe est, dans la guerre, un personnage de premier plan. Sous des formes quelque peu inédites, il perpétue la tra-

dition des artisans prestigieux de la plus grande Angleterre, *Greater Britain* : manieur d'argent manieur de foules, manieur d'âmes, il aura été vraiment organisateur de victoire et professeur d'énergie.

Yves de la Brière (*Les Etudes*).

NYSTROM (Anton). — Avant 1914, Pendant et Après... (traduit du suédois). Gr.i n-8..... 7 50

Ce livre impartial d'un savant suédois sur les causes véritables de la guerre, est à la fois un travail historique solide et une étude psychologique passionnante. C'est un document de premier ordre qui prendra sa place dans la bibliothèque, qui s'agrandit chaque jour, des ouvrages relatifs aux origines de la guerre.

Y... — L'odyssée d'un transport torpillé. In-16..... 4 50
(*Prix « Fémina - Vie Heureuse »* 1917.)

Ces lettres qui ont été publiées, mutilées et tronquées, réduites d'un tiers, dans la *Revue de Paris*, sont imprimées intégralement dans ce volume. C'est un des documents le plus tragiquement évocateurs de la guerre, le plus évocateur sans doute. Et voici le mystère! L'éditeur ignore qui écrivit ces lettres. Le « Comité de la Vie Heureuse », qui a couronné le livre, l'ignore aussi. Le *Pamir* a été torpillé ! Qu'est devenu son officier cette âme forte, cette plume trempée dans l'eau salée, qui a trouvé sans le savoir le style et la tradition des plus grands écrivains et nous donne cette chose incomparable qui n'a jamais été écrite et ne sera jamais imitée : « Le cri d'un poilu de la mer » ?

OKAKURA (KAKUZO). — Les Idéaux de l'Orient. — Le Réveil du Japon. — Traduction de Jenny Serruys, Avec une préface de M. A. Gérard, ancien ambassadeur de France à Tokio. In-8..... 5 »

Okakura (Kakuzo) (1863-1913) mérite, s'il ne l'a pas encore, sa place dans la littérature internationale, dans l'histoire et la psychologie des peuples, *comme l'écrivain japonais qui a analysé avec le plus de profondeur l'âme et l'esprit du Japon*, l'idéal de cette civilisation puisée aux sources les plus anciennes de l'Asie, et qui a, d'autre part, résumé en un livre aussi lumineux que concis, outre les treize premiers siècles de la vie de son pays, le demi-siècle vraiment prodigieux, de 1853 à 1905, qui a vu se consommer, avec la révolution du Japon et la restauration du pouvoir impérial, l'élévation du Japon au rang de grande puissance, non seulement asiatique, mais mondiale.

A. Gérard, *Ambassadeur de France.*

ORFER (Léo d'). — **Chants de guerre de la Serbie.** Etude,

traduction, commentaires. Préface de M. VESNITCH, ministre de Serbie à Paris. In-16..... 4 50

Ces chants populaires de notre alliée balkanique sont magistralement présentés par l'un de ses représentants les plus autorisés, M. Vesnitch. L'éclosion et le développement de ces chants sont intimement liés à l'histoire du peuple serbe. En même temps qu'une *Anthologie* de la poésie serbe, c'est donc l'histoire du vaillant petit peuple qui nous est offerte en ces pages tour à tour sauvages et tendres, farouches et familières.

OZEROFF (Ivan), membre de la Haute Chambre russe, Professeur à l'Université de Moscou. — **Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne.** In-16. 2 50

Le savant économiste russe s'inquiète de l'avenir économique de la Russie après la grande guerre et étudie quelques-uns des grands problèmes qui se poseront alors dans l'Empire moscovite.

PARAF (P.). — Sous la terre de France. In-16..... 4 50

Pour forcer désormais l'attention, il faut que la sincérité d'une âme, la marque d'un tempérament personnel, s'allient aux originalités du talent. Cette heureuse rencontre fait le rare mérite du livre juvénile, ardent et plein de promesses, que nous donne M. Pierre Paraf.

(*Journal des Débats*).

PARETO (Vilfredo). — Traité de Sociologie générale. Deux volumes grand in-8 de 800 pages chacun.
Vol. I, paru..... 15 »
(Le volume II paraîtra en 1918).

Cet ouvrage est un essai de constituer la sociologie en une science expérimentale, au même titre que la botanique, la zoologie, la biologie, etc., etc... L'auteur s'est appliqué à dégager de l'observation seule des lois fondamentales de la sociologie. Selon les méthodes employées dans les sciences naturelles, fondé sur l'observation, il a construit une théorie en faisant usage de la méthode expérimentale, indépendamment de toute préoccupation éthique, métaphysique, théologique, pratique, patriotique ou autre, il fait faire à la science des sociétés un pas considérable dans la voie où l'avaient engagée Aristote et Machiavel. L'ouvrage a, dans les notes, un très copieux recueil de documents.

PATER (Walter). — La Renaissance. Traduction française par E. ROGER-CORNAZ. In-16..... 4 50

Ce recueil d'études exquises sur la Renaissance est le chef-d'œuvre du célèbre philosophe et esthéticien anglais qui est égale-

ment considéré comme l'un des plus parfaits prosateurs de l'Angleterre. La traduction de ce précieux ouvrage est une véritable réussite littéraire.

PATTÉ (Paul). — **Le Cran.** Avec une préface du GÉNÉRAL NIOX et une postface de M. FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française. In-16..... 4 50

Aucun livre n'est plus digne d'entretenir l'amour de notre pays dans nos cœurs, ni de fixer notre volonté de vaincre à son cran le plus élevé. C'est un livre utile qu'il faut lire et faire lire.

Alphonse SÉCHÉ (*L'Armée coloniale*).

PÉRICARD (Lieutenant). — **Face à face.** *Souvenirs et impressions d'un soldat de la grande guerre.* Avec une préface de M. MAURICE BARRÈS, de l'*Académie française*, 35 dessins à la plume de M. PAUL THIRIAT et une couverture illustrée par JONAS. In-16..... 4 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Aujourd'hui, dans le monde entier, chacun connaît cet épisode que d'innombrables articles, des gravures, des poésies, ont popularisé. Vous vous rappelez? Les Allemands ont envahi une tranchée et brisé toute résistance ; nos soldats gisent à terre ; mais, soudain, de cet amas de blessés et de cadavres, quelqu'un se soulève et, saisissant à portée de sa main un sac de grenades, s'écrie : *Debout les Morts !...* Un élan balaye l'envahisseur. Le mot sublime avait fait une résurrection. »

Maurice BARRÈS, *de l'Académie française.*

PÉRICARD (Lieutenant). — **Ceux de Verdun.** In-16.. 4 50

Le lieutenant Péricard peint sur le vif les grognons et les grognards de Verdun, les éternels mécontents, qui finalement se battent comme des lions. Il faut lire de pareils livres et voir de près cette vie de tranchées, d'assauts, de fusillades pour comprendre réellement ce que c'est que cette prodigieuse race française, et de quels efforts surhumains elle est capable. Cet admirable récit devrait être entre toutes les mains.

A. ALBALAT (*Journal des Débats*).

PERRIER (Edmond), de l'Institut, directeur du Muséum national d'Histoire naturelle. — **France et Allemagne.** In-16..... 4 50

Dans ce livre lumineux, le savant directeur du Muséum dresse le bilan scientifique des deux pays France et Allemagne et institue un parallèle saisissant entre deux méthodes et deux esprits scientifiques. Tandis qu'en France, la science servait de base

solide aux plus hautes et aux plus généreuses spéculations et porte en elle l'aspiration vers la paix universelle dans la liberté, en Allemagne, elle est demeurée la servante des visées dominatrices de ses surhommes et l'instrument néfaste d'une barbarie moderne.

PERSKY (Serge). — La vie et l'œuvre de Dostoievsky. Avec un portrait. In-8 écu..... 7 50

Par son œuvre sans pareille, conçue dans des conditions terribles de maladie et de misère, par sa vie constamment tourmentée et douloureuse, par l'influence qu'il exerça comme tribun, Dostoievsky incarne un type original et puissant dans l'histoire de la littérature mondiale. C'est la vie et l'œuvre de ce génie cruel et tourmenté qu'étudie ici M. Persky en des pages remarquables.

Petite Encyclopédie polonaise, ouvrage collectif publié sous la direction de M. Erasme Piltz. In-8, relié..... 5 »

Cette œuvre d'écrivains et de savants polonais est un tableau succinct, mais très complet du présent et du passé de la Pologne, de ses forces matérielles et morales. C'est un livre fondamental que doivent avoir en mains tous ceux qui désirent connaître la Pologne.

PIRENNE (Jacques). — Les Vainqueurs de l'Yser. Dessins de James Thiriar. Préfaces de Émile Verhaeren et Émile Vandervelde. In-16..... 4 50

Dans un récit simple, naturel, sans ostentation, avec un accent de sincérité qui vaut mieux que toutes les roueries du métier, l'auteur retrace la vie du soldat belge depuis la mobilisation jusqu'après la bataille de l'Yser.

« On devra consulter cet ouvrage pour écrire l'histoire de la ruée sur Calais... »

Charles Merki (*Le Mercure de France*).

PLUMON (Eugène), avocat à la Cour d'appel de Paris, docteur en droit de l'Université d'Heidelberg, docteur en droit. — **English-german guide for the use of the British and American forces at the front** *with vocabulary of words, terms and military expressions in English-German.* In-12 relié toile souple ..... 5 »

Dans son ensemble, ce petit livre est vraiment merveilleux et l'on peut aussi complètement se fier au texte anglais qu'au texte allemand.

(*Daily Mail*).

— **Guide militaire et manuel de conversation français-russe,** avec prononciation figurée, par E. P. V., en collaboration avec P. S. W., officier du génie. In-12 ..... 4 50

POIRIER (Jules). — Reims 1er août-31 décembre 1914. In-16..... 4 50

Le bilan qu'établit ce livre suffit à faire connaître l'œuvre de l'Allemagne en France : bilan de douleurs, bilan de deuils, bilan de ruines, qui font de Reims la grande martyre de cette guerre. La documentation qui constitue cette œuvre la classe parmi les meilleurs livres de la grande guerre.

PUAUX (René). — Le Mensonge du 3 août 1914. In-8, avec 21 illustrations, cartes et fac-similé hors texte. 5 »

Depuis le début de la guerre européenne, aucun livre d'histoire n'a pu être établi sur d'autres documents que ceux publiés par les gouvernements dans leurs recueils diplomatiques. Pour la première fois aujourd'hui, les archives du Gouvernement français ont fourni à l'auteur de cet ouvrage considérable un nombre important de documents secrets qui permettent d'établir, pièces en mains les mensonges de la Chancellerie de Berlin. Une étude minutieuse et patiente des documents, tant allemands que français a conduit à la reconstitution pour ainsi dire heure par heure, de la fabrication de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Les témoins des moindres incidents de ces premiers jours ont été presque tous retrouvés, interrogés, et le dossier ainsi formé est d'une lecture passionnante.

PUAUX (René). — Ce fut le Beau Voyage. In-16.. 4 50

M. René Puaux fut le seul journaliste français invité par le gouvernement anglais aux fêtes du couronnement du roi George V à Dehli. Son récit, souligné de considérations politiques d'une grande justesse, a l'attrait d'une narration pittoresque et le charme d'un conte. Les cérémonies du Durbar n'occupent qu'une partie du livre. Tout le reste est consacré à des descriptions de cette Inde mystérieuse et belle qui ne cessera d'attirer les voyageurs, les poètes et les peintres.

Recueil des communiqués officiels des gouvernements et états-majors de tous les belligérants. Séries I à X (24 juillet-31 décembre 1914). Chaque série in-16, 128 pages 1 25
Séries XI et suivantes (en cours de publication). In-16 de 192 pages. (Parues XI à XXVI)..... 2 »

Ces recueils, élaborés avec un soin minutieux, *d'après les originaux*, représentent tout ce qui a été livré officiellement à la publicité par les Gouvernements, États-Majors, Agences officielles, Ambassades, Légations et Consulats de tous les États belligérants dès l'ouverture des hostilités. C'était une œuvre nécessaire, une lacune

à combler, car la fidélité de certaines traductions données par les journaux laisse fort à désirer. Les inexactitudes que présentent ces traductions hâtives ne sont pas seulement nombreuses, elles sont souvent d'une importance telle que le texte original en est complètement dénaturé. Un souci de rigoureuse impartialité, de vérité aussi stricte que possible, a donc présidé à cette publication. Les futurs historiens de la guerre, les savants, les critiques, les diplomates, tous pourront recourir à ces textes en les considérant comme définitifs. Pendant longtemps, ce *Recueil des communiqués officiels* constituera la source d'informations la plus complète donnant sur l'ensemble des faits de guerre les versions officielles nécessaires à connaître de tous ceux qui voudront étudier les documents. Pendant longtemps ce sera la seule *Histoire de la guerre.*

REDIER (Antoine), (lieutenant R...) — Méditations dans la tranchée. In-16..... 4 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

«A mes fils, pour qu'ils soient, quand ils auront grandi, des hommes d'honneur, forts, libres et braves », telle est la dédicace de ce livre de penseur et de soldat, franc et simple, profond et vrai. Le Devoir, l'Honneur, la Patrie, la Gloire, la Force, la Bravoure sont les titres des principaux chapitres de cet ouvrage, d'une exceptionnelle élévation morale, qui prendra sa place à côté du chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny : *Servitude et Grandeur militaire.*

REDIER (Antoine). — Pierrette. Roman dédié *aux jeunes filles, pour qu'elles réfléchissent.* In-16..... 4 50

Pierrette est le roman d'une jeune fille, charmante et vive, mais frivole. Au lendemain de ses fiançailles avec un jeune capitaine, elle lui confie qu'elle a conçu la vie comme une partie de plaisir. Elle se marie pour s'amuser; lui, pour être heureux. Elle ne veut pas d'enfants ; il avait rêvé de fonder un foyer. Les deux caractères sont, dès les premières pages, présentés avec vigueur. Et le roman court, avec vivacité, avec entrain. On éprouve, à lire ces pages simples, émouvantes, remplies d'âme et de vérité, débordantes de vie, un véritable enchantement.

REDIER (Antoine). — Le mariage de Lison. Roman *à l'usage des conbattants et des jeunes filles sans dot.* In-16..... 4 50

Le Mariage de Lison c'est l'histoire de deux jeunes officiers qui épousent des jeunes filles sans dot et disent pourquoi. Ce livre est une œuvre délicieuse et hardie où s'affirme la maîtrise d'un charmant écrivain.

RIESSER (J.), Professeur à l'Université de Berlin, Prési-

dent de l'Association centrale des Banques et Banquiers allemands. — **Préparation et conduite financières de la guerre.** Traduction française d'après la deuxième édition parue en 1913. Préface de M. André-E. Sayous. Gr. in-8..... 5 »

Cet ouvrage tire une importance particulière de la personne de son auteur, d'une compétence indiscutable. Jurisconsulte éminent, rompu à toutes les questions économiques et financières, possédant une connaissance remarquable de la situation de l'empire allemand, M. Riesser a eu évidemment lui-même une certaine influence sur la préparation financière et les décisions prises lors de la déclaration de guerre. Ce livre a une valeur de premier ordre tant pour les économistes que pour les historiens.

« ... Cette œuvre est *la preuve la plus probante* qu'il puisse exister que les esprits et les consciences des gouvernants germaniques avaient tout établi et prévu pour la guerre qui éclata en 1914. »

(*Giornale degli Economisti*).

ROBINET DE CLÉRY (Adrien). — Un diplomate d'il y a cent ans. Frédéric de Gentz (1764-1832). In-16.... 4 50

Cette étude documentée évoque la personnalité d'un des principaux artisans du Congrès de Vienne, qui fixa pour longtemps les destinées de l'Europe, du confident de Metternich, Frédéric de Gentz.

ROORDA (Henri). — Le pédagogue n'aime pas les enfants. In-16 ..... 2 50

Pourquoi l'ignorant est-il si souvent la caricature du savant? L'auteur répond à cette question avec une verve chaleureuse et une ironie brillante dans ce livre qu'on lit en souriant et qu'on est forcé de prendre au sérieux.

ROSENTHAL (Léon), docteur ès lettres, Secrétaire général de l'Ecole Supérieure d'Art Public. — **Villes et villages français après la guerre.** Aménagement. Embellissement. Extension et Restauration, avec une préface de M. Louis Bonnier, Inspecteur général des Services techniques d'architecture et d'esthétique du département de la Seine. In-16..... 4 50

Villes et villages du Nord et de l'Est, saccagés par la barbarie germanique, doivent renaître plus amples, plus sains, plus beaux, mieux adaptés à l'activité économique. L'auteur a suivi de très près les efforts accomplis depuis trois années, par l'action publique et par l'initiative privée, pour résoudre le problème de l'organisation des villes et des villages et préparer la reconstitution des régions envahies. Ce sont des faits présents, des points de vue et des sugges-

tions actuels qu'il expose. Il le fait avec chaleur et avec une extrême clarté, désireux d'être utile aux administrateurs et aux techniciens qui collaboreront à l'œuvre de demain, mais soucieux avant tout d'initier le grand public à des préoccupations dont le caractère national s'impose désormais à tous les Français.

ROSS (Edward-Alsworth), professeur à l'Université de Wisconsin. — **La Chine qui vient.** Traduction française de FLORIAN-MARIE DELHORBE. Ouvrage illustré de 28 photographies. In-18..... 4 50

On a écrit beaucoup de livres sur la Chine. Mais la plupart de ces livres sont l'œuvre rapide de voyageurs séduits par le pittoresque immédiat et extérieur d'une civilisation très différente de la nôtre. Pour la première fois un véritable sociologue a cherché à comprendre et à expliquer la Chine d'aujourd'hui, la Chine qui change, la Chine qui vient. A ce titre, l'ouvrage de M. E.-A. Ross est une révélation.

SAGERET (Jules). — La Guerre et le Progrès. In-16. 4 50

A la lumière des données philosophiques et politiques, l'auteur examine si, en présence de la guerre actuelle et de tout le déchaînement de barbarie qu'elle entraîne avec elle, il n'y a pas lieu de douter du progrès. Mais qu'est-ce que le progrès? Quelle sera son évolution demain?... Quelle est son action aujourd'hui?... Quelle influence la guerre exercera-t-elle sur la marche de l'Humanité? Tels sont les graves problèmes qu'étudie M. Jules Sageret.

SAYOUS (André-E.). — Les effets du blocus économique de l'Allemagne. L'organisation du commerce et de l'industrie allemands pendant la guerre. In-16..... 2 50

Cette étude a pour but d'indiquer les principaux effets du blocus économique sur le commerce et l'industrie allemands, de montrer *quelles atteintes l'Allemagne a eu à supporter du fait des mesures prises par les Alliés pour l'isoler, et comment elle a organisé sa production, sa répartition et la défense de ses intérêts depuis le début d'août* 1914.

SCHALCK DE LA FAVERIE (A.). — Napoléon et l'Amérique. Histoire des relations franco-américaines, spécialement envisagée au point de vue de l'influence napoléonienne. In-8..... 6 »

Après avoir rappelé les faits principaux de la rivalité franco-anglaise en Amérique, l'auteur montre Napoléon attiré par le mirage américain, obligé d'y renoncer, entraîné qu'il était par la fatalité de l'Histoire qui, depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'au commencement du XIXe, mit face à face la France et l'Angle-

terre dans une série de guerres qui constituent, pour ainsi dire, une seconde guerre de cent ans, dont l'Amérique fut l'enjeu.

SECRÉTAN (Henri-F.). — La population et les mœurs. In-8..... 4 50

Erudit au courant de tous les textes, statisticien minutieusement informé, philosophe indépendant de tout dogmatisme, M. Secrétan, descendant de l'antiquité à nos jours, étudie le problème si actuel de la diminution de la natalité dans les divers pays et les conséquences que cette diminution peut entraîner.

SENSINE (Henri). — Chrestomathie française du XIXe siècle. Avec une préface de M. Gustave Michaut, maître de Conférences à l'Université de Paris. In-8, *relié toile souple.*

I. Les Prosateurs..... 5 »

II. Les Poètes..... 5 »

Cet ouvrage est unique en son genre. Par le choix judicieux des auteurs et des morceaux, par la classification par périodes et par écoles, par les notices littéraires consacrées à chaque écrivain, par ses excellentes bibliographies, cette œuvre aussi riche qu'originale, n'est pas seulement une anthologie des plus belles pages de l'époque, mais elle constitue une véritable histoire de la littérature française au XIXe siècle.

SERVAN (E.). — L'exemple américain. *Le prix du temps aux Etats-Unis.* Préface de M. Victor Cambon, illustré de 90 dessins, par G. Pavis. In-16..... 4 50

Le livre de M. Servan, sous des apparences badines, est singulièrement instructif. En feuilletant ces anecdotes typiques et ces spirituels tableautins, je me dis qu'il en émane un enseignement prodigieusement utile à nos compatriotes, enseignement très étendu (car le livre aura, de par sa force allègre un vif succès), enseignement d'une valeur inestimable parce que le public l'absorbera tout en se récréant.

Victor Cambon.

SOUVENIRS DE GUERRE D'UN SOUS-OFFICIER ALLEMAND (1914-1915-1916), publiés avec une préface par Louis-Paul Alaux. In-16..... 4 50

Après s'être battu pendant dix-neuf mois en France et en Galicie, le feldwebel C... est gravement blessé au début de l'attaque de Verdun (23 février 1916) et il passe quatre mois à l'hôpital de Francfort. Mal guéri, il retourne au front. Les médecins le renvoient de nouveau en Allemagne où on le reconnaît inapte au service armé.

Il est versé dans le service auxiliaire et envoyé dans un bataillon d'estropiés qui exécute des travaux de fortification à la frontière danoise, dans le Schleswig, d'où il passa au Danemark. Le feldwebel C... a donc quitté l'armée allemande après avoir fait tout son devoir et à un moment où il était à l'abri des balles. Sa désertion n'a pas un caractère déshonorant, ce qui est important au point de vue de la confiance que l'on doit accorder à ses appréciations et à ses jugements. Ce livre sévère, mais qui n'a rien d'un pamphlet, constitue un document unique : la guerre racontée par un témoin allemand courageux et bon soldat, mais entièrement libre d'esprit et surtout parfaitement simple et sincère.

SPIRE (André). — Les Juifs et la Guerre. In-16.... 4 50

Lorsque les Allemands déclarèrent la guerre à la Russie, ils répandirent dans le monde entier l'affirmation qu'ils seraient les libérateurs des Polonais et des Juifs. L'auteur du livre *Les Juifs et la Guerre*, né en Lorraine, ayant fréquemment séjourné en Alsace et voyagé en Allemagne, sachant quelles persécutions les Allemands ont fait subir à leurs Polonais, de quelles humiliations ils ont abreuvé leurs Juifs, considéra cette affirmation comme un scandale et crut de son devoir de la démontrer fausse.

SPITTELER (Carl). — Mes premiers souvenirs. Traduction et préface de HENRI DE ZIEGLER. In-16.... 4 50

On connaît le beau geste du grand écrivain suisse-allemand : dès les premiers mois de la guerre, outré de la conduite des Allemands en Belgique et en France, il exprima bien haut les sentiments d'indignation que lui inspiraient les disciples de la *Kultur* dans une conférence restée célèbre. Cet ouvrage est une de ses œuvres les plus récentes, c'est aussi l'une des plus originales: un livre exquis où sont racontées les impressions d'un enfant de deux ans.

SPITTELER (Carl). — Le Lieutenant Conrad. In-16. 4 50

Le *Lieutenant Conrad* est un petit chef-d'œuvre de naturalisme. Il y a naturalisme et naturalisme : celui de M. Spitteler, dans cette vigoureuse idylle, est de la meilleure marque.

Maurice MURET.

SPITTELER (Carl). — Imago, roman. Traduction de Mme G. GODET. Préface de M. PHILIPPE GODET. In-16..... 4 50

Ce livre curieux, et considéré comme une des meilleures œuvres de Carl Spitteler, est un mélange imprévu d'éléments disparates : les traits d'observation comique alternent avec un idéalisme subtil,

STUERMER (Dr **Harry**), ancien correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople 1915-1916. — **Deux ans de guerre à Constantinople.** *Etudes de morale et de politique allemandes et jeunes-turques.* Traduit de l'allemand par l'auteur. In-16..... 4 50

Un témoin exceptionnel, le correspondant à Constantinople de l'officieuse *Gazette de Cologne*, ayant rompu moralement avec son pays, révèle, dans ce livre indigné, les infâmes menées allemandes et jeunes-turques à Constantinople.

TANNENBERG (**O.-R.**). — **La plus grande Allemagne.** *Le rêve allemand* (*L'œuvre du XXe siècle*). Traduction française de GROSS-DEUTSCHLAND (publié en 1911). Préface de M. MAURICE MILLOUD, professeur de Sociologie à l'Université de Lausanne. In-8 avec 7 cartes. 5 »

L'intérêt de ce livre, qui restera comme un document historique, est capital. Il résume et illustre les prédications que la propagande pangermaniste faisait entendre aux masses populaires et nous montre quels instincts on a sollicités dans le peuple allemand, à quelles aspirations, à quels mobiles on a fait appel pour l'exciter à la guerre. Il contenait à l'avance tout le programme de l'Allemagne, programme pour la réalisation duquel elle a déchaîné la guerre mondiale.

TESTIS. — **L'expédition des Dardanelles**, d'après les documents officiels anglais. In-16..... 4 50

Sommaire : Rapports du Général Sir Jan Hamilton. — Rapport de l'Amiral de Robeck. — Rapport de la Commission parlementaire anglaise. — *Pourquoi l'échec des Dardanelles?*

« Ceux qui tiennent à posséder par devers eux des documents capables de fixer leurs idées sur les développements de l'expédition des Dardanelles ne devront pas hésiter à faire l'achat de ce volume ».

Lieutenant-colonel E. PRIS.

TOLSTOI (**Cte Alexis**). — **Le lieutenant Demianof.** Récits de guerre 1914-1915. Traduction et préface de SERGE PERSKY. In-16..... 4 50

Délégué des zemstvos aux armés, puis correspondant de guerre, le comte Alexis Nicolaïewitch Tolstoï suivit constamment les armées russes, en Galicie d'abord, puis au Caucase ; psychologue de race — il a de qui tenir ! — il a noté, avec une grande puissance d'évocation les impressions ressenties parmi les soldats et les a publiées

sous forme de nouvelles qui égalent les plus beaux contes de guerre de Maupassant.

TUFFRAU (Capitaine) (Lieutenant E. R.). — Carnet d'un Combattant. Avec 64 dessins à la plume de CARLÈGLE. In-16..... 4 50

C'est le seul volume de ce temps, avec *Le Feu*, qui nous fasse toucher l'âme même, boueuse et tragique, de la guerre aux tranchées...

Louis DELLUC.

Je recommande le *Carnet d'un Combattant* à tous mes lecteurs militaires ou civils, car il est l'ouvrage d'un homme d'honneur, qui voit juste, et l'expression même de la réalité.

Capitaine Z...

Cet ouvrage écrit avec mesure, vrai sans exagération, réaliste sans grossièreté, présente les choses comme elles sont et traduit le véritable état d'âme des soldats. On les voit vivre et agir pendant l'assaut, au repos, à l'arrière, en corvée, en marche. L'horreur d'un pareil enfer ne déforme ni leur volonté, ni leur imagination, ni leur courage. De jolis dessins illustrent ces pages héroïques et simples.

A. ALBALAT (*Journal des Débats*).

UZANNE (Octave). — Instantanés d'Angleterre. In-16..... 4 50

Ce sont des apothéoses du Londres d'avant guerre, de ses mœurs et de ses plaisirs, de ses théâtres et music-halls, de ses milieux élégants et fashionables qui nous sont présentées par Octave Uzanne en une suite harmonieuse de *films* mouvementés synthétisant des choses vues et senties en agréables tableaux successifs.

VACHON (Marius). — Les villes martyres de France et de Belgique. Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et de monuments historiques avant et après leur incendie. In-16..... 2 50

L'auteur décrit sommairement les villes d'art et les monuments bombardés et incendiés par les Allemands, et dresse le sinistre inventaire des dégâts.

— La guerre artistique de demain avec l'Allemagne. L'organisation de la victoire. In-16..... 4 50

A la grande guerre militaire actuelle succédera une grande guerre économique où l'Allemagne va chercher à prendre, par ses artistes, ses industriels et ses marchands, une revanche éclatante et fructueuse.

Où en est-on en France, où en est-on en Allemagne, de la préparation nationale, corporative et privée, à cette guerre nouvelle? Tel est le sujet de cet ouvrage documenté.

Vade-mecum medico-chirurgical français-anglais. Manuel de conversation et lexique à l'usage du service de Santé militaire des Armées françaises, des Médecins et des Pharmaciens. In-18 relié..... 5 »

L'idée qui a présidé à la confection de ce petit volume est très heureuse car il peut rendre les plus grands services. Ce manuel de conversation contient tous les termes techniques nécessaires aux médecins, chirurgiens, chefs d'ambulance, pharmaciens, dans l'exercice de leurs fonctions aux armées ou à l'arrière. Il est complété par un vocabulaire médical et pharmaceutique et par de nombreux tableaux donnant quantité d'indications relatives aux sujets les plus variés concernant la vie économique et médicale.

(*Le Progrès médical*).

VALLOTTON (Benjamin). — De la paix à la guerre. Ce qu'en pense Potterat. In-16..... 4 50

Potterat est un commissaire de police vaudois. C'est un sage, mais ce n'est pas un philosophe. Il éprouve les sentiments les plus délicats et les plus nobles et ne résiste pas au besoin passionné de les manifester. Aussi la neutralité lui pèse-t-elle. Ce que Potterat pense de la guerre, ce qu'il pense de la conduite de l'Allemagne, il nous le dit et redit carrément, abondamment, avec une simplicité qui n'exclut ni l'ardeur, ni l'éloquence. En l'écoutant se raconter, on revit les émotions, déjà si lointaines, des premiers mois de la guerre. M. Benjamin Vallotton nous fait comprendre les raisons profondes qui ont amené la Suisse romande à identifier sa propre cause et la cause des Alliés. Il y a dans son livre autant de sérieux que d'humour, autant d'art que de conviction, autant d'âme que de cœur.

(*La Revue de Paris*).

VALLOTTON (Benjamin). — On changerait plutôt le cœur de place... In-16..... 4 50

En un roman délicieux de vie, de pittoresque, d'émotion, d'humanité juste et simple, un libre citoyen suisse, M. Benjamin Vallotton, qui, pour publier ce livre, n'avait aucune autre raison que le besoin de dire la vérité, vient attester les sentiments de l'Alsace-Lorraine à notre égard et faire apparaître le profond des âmes, telles qu'elles demeurent sous la contrainte, c'est-à-dire des âmes fières et fidèles en leur feinte résignation. Ce roman, si joli sous son joli titre : *On changerait plutôt le cœur de place...*, il faut le lire, non seulement parce qu'il est d'une lecture rafraîchissante et attachante, non seulement parce qu'il est le beau cri de vérité jeté au Monde

par un neutre, mais parce qu'il nous renseigne de la manière la plus exacte sur la vie secrète et sincère de l'Alsace, sur les froissements et les tortures de tous les jours, sur l'instinctive hantise de la liberté et de la France au cœur même de ceux qui ne la connaissent plus que par ouï-dire et qui, élevés par le maître d'école allemand, ayant subi les disciplines de la caserne allemande, ne parlent pas français...

Georges LECOMTE.

VAUCHER (Robert). correspondant de guerre de l'*Illustration*. — **Avec les armées de Cadorna.** In-16... 4 50

M. Robert Vaucher est le seul correspondant de guerre étranger qui ait suivi — et en première ligne — toutes les phases des opérations italiennes, des Alpes à l'Adriatique. *Avec les Armées de Cadorna* est le premier livre qui mettra le public en mesure d'apprécier l'importance de ces opérations et d'admirer le magnifique effort des armées italiennes, aux prises avec toutes les difficultés et tous les périls d'une guerre de montagnes.

VEDEL (Commandant Emile). — Nos marins à la guerre. Sur mer et sur terre. In-16..... 4 50

... On s'étonnera que je parle d'un livre, ce que je ne fais jamais, surtout parce que je ne sais pas le faire. Mais ce livre-là, outre qu'il est admirable, est le plus émouvant qui ait été écrit sur nos marins *combattant à la mer*... La grande épopée funèbre des Dardanelles, encore si peu connue du public français, a été fixée là par l'auteur définitivement, avec une vérité absolue et un relief souverain...

Pierre LOTI (*Le Petit Parisien*).

Technicien très informé, écrivain très expert et singulièrement vivant, documenté aux meilleures sources, le commandant Vedel nous permet littéralement d'assister à des événements ou à des épisodes tout à fait caractéristiques...

(*Le Moniteur de la Flotte*).

VIC (Jean). — La littérature de guerre. Manuel méthodique et critique des publications de langue française. (Août 1914-août 1916.) In-16 de 700 pages..... 12 »

Un premier volume de 375 pages est actuellement en vente au prix de 6 francs. L'ouvrage entier, formant un volume de 750 pages, avec tables alphabétique et analytique, paraîtra au mois de juin 1918.

Cet ouvrage répond à un besoin qui se fait sentir plus vivement à mesure que la guerre se prolonge. Il a pour objet de coordonner les publications en langue française que la guerre a fait naître. Ce n'est ni un catalogue, ni une bibliographie technique : destiné au public lettré, il fait un choix raisonné dans la surabondante production de langue française. Ce volume, qui embrasse les deux

premières années des hostilités (août 1914-août 1916), se limite à environ deux mille livres, brochures, périodiques et collections, dont un cinquième environ a paru à l'étranger. Il comprend en outre, un millier d'articles, non réédités en volumes, choisis dans les vingt-cinq ou trente principales revues françaises ou suisses. Un petit nombre de livres parus avant la guerre, depuis 1911, sont groupés en une division séparée. Toute publication de quelque importance est analysée en une notice spéciale qui, à l'occasion, fait connaître l'appréciation générale de la critique. Un commentaire continu réunit les indications particulières en un ensemble méthodique et clair, qui se conforme à l'enchaînement historique des faits et à leur répartition géographique. On a voulu par là que le livre non seulement constituât un manuel commode de référence usuelle, mais pût offrir une lecture intéressante et présenter quelque valeur documentaire.

VISSCHER (Charles de). Professeur à la faculté de droit de l'Université de Gand. — **La neutralité belge et les juristes allemands**..... 2 50

Ce petit livre est la réponse d'un jurisconsulte aux sophismes du chancelier allemand et aux thèses imaginées par les juristes teutons pour tenter d'excuser la violation de la neutralité belge. L'auteur fait justice du fameux *Notrecht*, du prétendu droit de nécessité, et établit la parfaite valeur des traités qui garantissaient la neutralité permanente de l'État belge.

WAXWEILER (Émile). directeur de l'Institut de Sociologie Solvay à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique. — **La Belgique neutre et loyale.** Avec un fac-similé. In-8 ..... 2 50

Cet ouvrage constitue une étude approfondie et déjà définitive de la violation de la Belgique par l'Allemagne. En face de la Belgique neutre et loyale, l'auteur montre l'Allemagne, non seulement violant la neutralité qu'elle avait garantie, mais conspirant depuis le 29 juillet 1914, à l'insu de la Belgique, contre son indépendance et son intégrité.

Le même ouvrage, édition italienne..... 3 50

WAXWEILER (Émile). — **Le Procès de la Neutralité belge.** *Réplique aux accusations.* Avec 3 fac-similés et une carte. In-8 ..... 2 »

L'auteur de *La Belgique neutre et loyale* fit paraître peu de jours avant sa mort cette admirable réplique aux accusations que l'Allemagne persistait à répandre chez les neutres contre la Belgique. Ce nouveau travail se distingue, comme le précédent, par la haute

tenue de l'exposé et le soin de la documentation. S'appuyant exclusivement sur des faits, dont plusieurs sont empruntés à des sources qui n'ont pas été livrées à la publicité, M. Waxweiler fait péremptoirement justice des griefs que l'on adresse à son pays.

WEIL (Commandant M.-H.). — Les Dessous du Congrès de Vienne *d'après les documents originaux des Archives du Ministère Impérial et Royal de l'Intérieur à Vienne.* Deux vol. in-8 de XXIV-872 et IV-784 pages. Ensemble ..... 40 »

Un livre d'un intérêt immense, historique, diplomatique, politique et humain : *Les Dessous du Congrès de Vienne*, de l'extraordinaire Congrès de Vienne qui devait fixer les destinées de l'Europe pour un si long temps et sur lequel, à cent ans de distance, le futur Congrès de la paix rappellera l'attention mondiale. Ce livre nous montre le Congrès de Vienne tel que l'empereur d'Autriche, François Ier, le suivait chaque jour dans les rapports secrets que lui envoyait son ministre de la Police et de la Censure, le baron Hager, avec la copie des rapports des policiers ou des confidents chargés de la surveillance occulte des personnages, souverains ou diplomates, venus à Vienne pour le Congrès, la copie des lettres ou minutes ramassées de dépêches incomplètement détruites ou insuffisamment brûlées par leurs auteurs ou leurs destinataires, ou de dépêches, de lettres, de notes, de mémoires interceptés, déchiffrés, analysés, etc. Les sources utilisées par le commandant Weil sont constituées par l'énorme dossier de la *Polizeihofstelle* de juin 1814 à la fin de 1815, gardé au Ministère de l'Intérieur à Vienne où il a pu accéder et dont il a recopié les plus importantes comme les plus curieuses des pièces, après de patientes et minutieuses recherches. Son travail a été heureusement achevé sur place peu avant la guerre. L'ouvrage ne s'adresse pas seulement aux diplomates, aux hommes politiques et aux historiens. Il intéresse tous ceux dont les ascendants ont joué un rôle au cours des mémorables événements d'il y a cent ans. Pour faciliter la lecture, l'auteur a ajouté des notes explicatives, des notices biographiques et un index très complet de tous les noms cités.

WELLS (H.-G.). — M. Britling commence à voir clair. Roman traduit de l'anglais. In-16 ..... 5 »

Jamais le merveilleux talent du célèbre écrivain anglais ne s'est mieux affirmé que dans ce roman qui a fait sensation tant en Angleterre qu'en Amérique, et qui demeurera sans doute son chef-d'œuvre. « Ce M. Britling, écrit M. Paul Souday dans le *Temps*, c'est dans une large mesure M. Wells lui-même, et c'est, jusqu'à un certain point, un personnage représentatif de l'Angleterre contemporaine. Aussi le livre joint-il à l'attrait d'une narration piquante et dramatique, une réelle valeur documentaire. »

WORMS (René), docteur ès lettres et ès sciences, Agrégé des Facultés de Droit, directeur de la Revue Internationale de Sociologie. — Natalité et Régime successoral. In-16..... 4 50

La guerre actuelle a montré la nécessité pour la France d'accroître sa population. Bien des moyens ont été recommandés pour atteindre ce but. L'un de ceux que l'on cite d'ordinaire consiste dans une réforme du régime successoral établi par le Code civil. Désireuse de fixer les idées sur cette question, la Faculté de Droit de l'Université de Paris l'avait choisie comme sujet de concours Rossi de législation civile pour 1916 et récompensa le mémoire de M. René Worms, œuvre d'un jurisconsulte et d'un sociologue autorisé.

CAPITAINE Z. — L'Armée de la Guerre. In-16..... 4 50

Les officiers. — Les soldats. — Le chef de section. — Troupes d'élite. — Engagés volontaires. — Marsouins, Chasseurs. — Zouaves. — Cyclistes. — Conseils de guerre. — La discipline du front. — La légende du poilu. — La liaison au combat.

L'Armée de 1917. In-16..... 4 50

Le chef de corps. — Le troupier. — Officiers de troupe. — Le chef de bataillon. — Le commandant de compagnie. — Sous-officiers. — Le caporal. — Mitrailleurs. — Téléphonistes. — Joyeux. — Crapouilloteurs. — Infirmières. — Le poète de la guerre. — Les progrès de notre infanterie. — Le poilu et les journaux.

« ... J'ignore quel est le nom de l'officier qui est l'auteur de *L'Armée de la Guerre* et qui signe modestement Capitaine Z... Mais il a écrit, entre ses combats, un livre remarquable, plein de feu, de maîtrise et de réalité ; un livre qui suffit à classer son homme. Ce livre, je l'ai lu deux fois : la première avec entraînement, saisi par l'accent de sincérité qui s'en dégage ; la seconde avec une curiosité critique, cherchant à démêler les raisons de mon intérêt passionné : cette fois, ça y est, nous sommes transportés dans l'âme héroïque et complexe d'un de ceux qui ont sauvé le pays. *L'Armée de la Guerre* aura certainement de l'influence sur notre corps d'officiers et sur les générations nouvelles. C'est, en quelque façon, un chef-d'œuvre. Il faut lire et faire lire *L'Armée de la Guerre.* »

Léon DAUDET (*L'Action française*).

Le livre du Capitaine Z... est le plus merveilleux antidote qu'un soldat de bonne trempe, bien racé, — qu'importe qu'il soit de la carrière ou qu'il soit d'aventure ! — ait fourni pour calmer l'énervement, l'impatience.

Jean NOREL (*Mercure de France*).

Brochures

ARCHER (William). — Aux neutres ! *Plaidoyer pour la patience*. 0 20
UN ALSACIEN. — L'épreuve alsacienne. 1 25
L'Armée allemande telle qu'elle est, *par un officier anglais y ayant servi*. In-18. . . . . 2 »
ASQUITH (H. H.). — L'Avenir de l'Univers. 0 10
ASQUITH (H. H.). — La Guerre, ses causes et sa signification 0 20
***** — L'Assassinat du Capitaine Fryatt**. 0 30
AULARD (A.). — La Révolution francaise et la Révolution russe. *Lettre aux citoyens de la libre Russie*. 0 20
BARNES-STEVENI (W.). — L'Armée russe telle qu'elle est. In-16. . . . . 2 »
BAVIER (André de). — L'Angleterre chevaleresque. 0 20
BAZIN (René). — Une visite aux flottes anglaises. . . 0 20
BECK (James M.). — La Double-Alliance contre la Triple-Entente 0 20
BECK (James M.). — Le procès de miss Cavell. *Quelques remarques sur les droits des non-combattants*. 0 30
BRETON (Commandant Willy) de l'Armée Belge. **— Les caractéristiques du front belge** 1 50
BRYCE (James). — L'attitude de la Grande-Bretagne dans la guerre actuelle. 0 20
BRYCE (James). — Les Nations neutres et la guerre. . 0 10
BURY (J.-B.). — L'Allemagne et la civilisation slave. 0 10
BUYSE (Th. C.). — Le Régime prussien en pays conquis. Le Slesvig danois de 1864 à 1916. In-8. . . . . 0 75
CAZAMIAN (Louis). — Les Forces britanniques. *Lettre à tous les Français*. 0 20
CHAMBRY (R.). — La Vérité sur Louvain. 0 60
CHURCH (S.-H.). — Réponse à l'appel que les savants allemands ont adressé au monde civilisé. 0 10
CLEMENCEAU (Georges). — L'antipatriotisme devant le Sénat. *Discours prononcé le* 22 *juillet* 1917 . . . . . 0 60
CONAN DOYLE (Arthur). — Coup d'œil sur la guerre. 0 10
COOK (Sir Edward). — Comment la Grande-Bretagne essaya de maintenir la paix. *Exposé des négociations anglo-allemandes* (1898-1914). 0 20
COUBERTIN (Pierre de). — Leçons de gymnastique utili-

taire. *Sauvetage, Défense, Locomotion. A l'usage des Instituteurs, Moniteurs, Instructeurs militaires*, etc. 0 60

CURZON (Comte). — La proposition de l'Allemagne et la réponse de la Grande-Bretagne 0 20

DEBRAN. — Prisonnière en Allemagne 1 25

DELORME (Jules-Simon). — Visions d'héroïsme... 1 25

DUBOIS (Dr). — Influence de l'esprit sur le corps.. 1 25

DUBOIS (Dr). — Raison et sentiment..... 1 25

EPUY (Michel). — Comment être heureux..... 1 25

EPUY (Michel). — Les heures de l'Amour..... 1 25

EPUY (Michel). — Le livre de la Nature..... 1 25

*** — L'épreuve alsacienne..... 1 25

*** — L'Exécution de miss Cavell à Bruxelles. (*Correspondance du Secrétaire d'Etat de Sa Majesté Britannique aux Affaires étrangères avec l'ambassadeur des Etats-Unis, relativement à*) 0 20

FAVRE (Louis-E.). — Les forces navales en présence. In-8 avec 17 illustrations..... 1 50

FERNAU. — Précisément parce que je suis allemand. Edition française, in-16..... 1 50

FISCHER (H.-A.-L.). — La valeur des petits États.. 0 10

GARDINER (A.-G.). — L'âme de la France..... 0 30

GENNEP (A. van). Directeur de la *Revue d'Ethnographie*. — Le génie de l'organisation. *La formule française et anglaise opposée à la formule allemande*. In-16.... 1 50

GREY (Vicomte). — Discours aux représentants de la presse étrangère à Londres..... 0 20

GREY (Sir Edward). — Le blocus et le commerce allemand. 0 20

*** — La guerre actuelle, son passé, son avenir..... 0 20

*** — La guerre du droit public..... 0 30

HEADLAM (J.-W.). — Le Réveil de l'Angleterre. *Lettre à un neutre*..... 0 10

HEADLAM (J.-W.). — L'Angleterre est-elle égoïste? 0 20

HUILLARD (Alphonse). — Les buts de l'Allemagne annoncés par les auteurs allemands..... 0 15

HURD (Archibald). — Les Enseignements du budget. 0 20

LANSON (G.). Professeur à l'Université de Paris. — Culture allemande, Humanité russe. In-16..... 0 60

LLOYD GEORGE (M. David). — La guerre européenne.

Discours prononcé au Queen's Hall de Londres, le 19 septembre 1914..... 0 10

MARSILY (W.), major d'Etat-major de l'armée belge. — **Les Chefs d'Etat-Major de l'armée belge et le respect de la neutralité**..... 0 75

MASSINGHAM (H.-W.). — Pourquoi l'Angleterre est venue au secours de la Belgique..... 0 10

MASTERMAN (C.-F.-G.). — La flotte anglaise triomphante..... 0 20

MONTVERT (J.). — En captivité ! La vie que nous y menons. Lettres et récits de soldats français, belges et anglais prisonniers en Allemagne. In-16..... 2 »

MONTVERT (J.). — Lettres de soldats russes. In-16. 2 »

MONTVERT (J.). — Tommy à la guerre. Lettres de combattants anglais. In-16..... 2 »

MORGAN (J.-H.). — Une armée déshonorée. *Les Atrocités allemandes en France. Documents inédits*..... 0 20

MURRAY (Gilbert). — La guerre peut-elle jamais se justifier..... 0 10

NORTON (Roy). — Le Pacifique..... 0 10

NOYES (Alfred). — Le sort du sous-marin allemand. *Notes sur l'efficacité des mesures prises par la marine britannique*..... 0 30

NYROP (Christophe), Professeur à l'Université de Copenhague. — **L'Arrestation des professeurs belges et l'Université de Gand.** *Un conflit entre la force et le droit. — Une réponse à la légation allemande de Stockholm.* Traduit du danois par EMMANUEL PHILIPOT. Avec 9 illustrations hors texte..... 1 50

PAQUIER (du). — La grande guerre racontée par les soldats et les témoins..... 1 25

PHOCAS-COSMETATOS (S.-P.). — Au lendemain des guerres balkaniques. *Situation économique, financière et politique comparée de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Grèce et de la Serbie.* Préface de M. R. G. LÉVY, de l'Institut. In-16..... 2 »

PRIVAT (Ed.). — La Pologne sous la rafale..... 1 25

***** — Quand cela finira-t-il ?**..... 0 10

***** — Rapport sur l'épidémie de typhus à Gardelegen.** 0 30

***** — Rapport officiel sur l'épidémie de typhus au camp de Wittenberg** 0 20

REPPLIER (Agnès) et WHITE (J.-William). — L'Allemagne et la démocratie. Le nœud de la question. *Simples opinions de deux Américains. — Réponse au docteur Dernburg* 0 20

RICHE (E.) et MENUELLE (H.). — Le droit aux allocations. *Allocations militaires et civiles, allocations aux réfugiés, allocations de chômage.* In-16..... 0 60

RIVET (Charles). — La Russie telle qu'elle est. In-8. 1 25

ROLLIER (Dr A.). — Le pansement solaire. — *Héliothérapie de certaines affections chirurgicales et des blessures de guerre.* In-16..... 1 50

ROLLIER (Dr A.). — L'héliothérapie..... 1 25

ROSE (J. Holland). — L'Allemagne dénature la vérité 0 10

SALANDRA (Antonio). — Notre guerre est une guerre sainte. Discours prononcé au Capitole le 2 juin 1915. Traduction française de M.-H. Sallaz. In-16.... 0 60

SEIPPEL (Paul). — Un poète francais tombé au champ d'honneur : Charles Péguy. In-16..... 0 70

SMITH (Monroë). — Le poids des impondérables. *Stratégie et diplomatie au temps de Bismark et depuis*..... 0 30

THURSTAN (Violetta). — Aventures d'une infirmière anglaise en Belgique et sur le front russe. Traduction et avant-propos de Michel Epuy. In-16..... 2 »

TOYNBEE (Arnold J.). — Les massacres arméniens. 1 25

VERDENE (G.). — Je reviens d'Allemagne..... 1 25

VERDENE (G.). — Je reviens d'Autriche..... 1 25

VERLEY (G.). — Comment régulariser votre situation militaire ..... 1 »

WHITRIDGE (Fr.-W.). — L'opinion d'un Américain sur la guerre européenne. *Réponse aux appels de l'Allemagne* 0 10

Petite Bibliothèque Romantique

J.-J. Rousseau.....	**Rêveries du promeneur solitaire**	3 »
Lamennais	**Paroles d'un Croyant**...	3 »
Gérard de Nerval.....	**Aurélia**	3 »
	Chaque volume relié.	6 »

Petite Bibliothèque d'Hygiène

1 fr. 50 le volume *relié toile souple*.

BARD (Dr)	Hygiène du cœur.
BOURGET (Dr)	Hygiène de l'estomac et des intestins.
CHATELAIN (Dr)	Hygiène du système nerveux.
DIND (Dr)	Hygiène de la peau.
EPERON (Dr)	Hygiène de l'œil.
JACQUEROD (Dr)	Hemoptysies tuberculeuses.
MERMOD (Dr)	Hygiène de l'oreille, de la gorge et du nez.
MERMOD (Dr)	L'Hygiène de la voix.
MONNERON-TISSOT (Mme)	Hygiène du malade.
WINZELER	Hygiène de la bouche et des dents.

Bibliothèque Miniature

2 francs le volume *relié satinette fantaisie*

1.	ALFRED DE MUSSET.	Les Nuits.
2.	GÉRARD DE NERVAL	Sylvie.
3.	MOLIÈRE	L'Avare.
4.	MARCELINE DESBORDES-VALMORE.	Elégies.
5.	BALZAC	La Grenadière.
6.	ALFRED DE MUSSET.	Un caprice.
7.	ANDRÉ CHÉNIER	Idylles.
8.	LA ROCHEFOUCAULD	Maximes.
9.	MARIVAUX	Le jeu de l'amour et du hasard.
10.	ALFRED DE VIGNY.	Les Destinées.
11.	MAURICE DE GUÉRIN	Le Centaure.
12.	J. JOUBERT	Pensées.
13.	HENRI HEINE	L'Intermezzo.
14.	NAPOLÉON	Pensées.
15.	ALFRED DE VIGNY.	Laurette.
16.	Mme DE BEAUMONT.	La Belle et la Bête.
17.	ALFRED DE MUSSET.	Poésies.
18.	OMAR-KHAYYAM	Les Rubaiyat.
19.	MARC-AURÈLE	Pensées.
20.	ALFRED DE VIGNY	Chatterton.

21. **Larmes héroïques. Psaumes d'alléluia recueillis par** A. PALATAN.
22. PASCAL ..... **Pensées.**
23. EPICURE ..... **Pensées.**
24. AUGUSTE BRIZEUX.. **Marie.**
25. PASCAL ..... **Prières et Méditations.**
26. SHAKESPEARE ..... **Roméo et Juliette** (épuisé).
27. **Aucassin et Nicolette.**
28-32 **Imitation de Jésus-Christ.**
33. LA BRUYÈRE..... **Caractères.**
34. BOTREL (TH.)..... **Chansons et Poésies.**
35. HENRI DE RÉGNIER. **Odelettes.**
36. VAUVENARGUES.... **Réflexions et Maximes.**
37. RONSARD ..... **Poésies.**
38. **La Sagesse de** LA FONTAINE.
39. BAUDELAIRE ..... **Les Fleurs du mal.**
40. PLATON ..... **Pensées.**
41. SPINOZA ..... **Pensées.**

Paraîtront incessamment :

42. STENDHAL ..... **De l'homme.**
43. CHATEAUBRIAND ... **Paysages.**
44. DÉMOCRITE ..... **Pensées.**
45. ANATOLE FRANCE.. **Pensées.**
46. BAUDELAIRE ..... **Le spleen de Paris.**
47. EMILE VERHAEREN. **Poésies.**
48. PROUDHON. ..... **Pensées.**
49. FRANÇOIS BACON... **Pensées.**
50. EDGAR POË..... **Poèmes choisis.**
52. DE BONALD ..... **Pensées morales et politiques**
53. EUGÉNIE DE GUÉRIN. **Pensées.**

LES ÉTUDES DE LA GUERRE

publiées sous la direction de RENÉ TUAUX

Prix du cahier in-8° de 80 pages..... **1 50**

ABONNEMENTS { 6 cahiers à..... **10 »**
12 — à..... **20 »**

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard St-Germain

Imprimerie « Union » 46, Boulev. St-Jacques, Paris.

LIBRAIRIE PAYOT &

A partir du 1er Mars
les volumes marqu
3 fr. 50 et 4 fr.
sont vendus uniformé

4 fr. 50

PAYOT & Cie, 106, Boul. Saint-Germain, PARIS

LIVRES A LIRE :

GÉNÉRAL F. VON BERNHARDI

L'Allemagne et la prochaine guerre..... 5 »

O.-R. TANNENBERG

La plus grande Allemagne..... 4 »

J. RIESSER

Préparation et conduite financières de la guerre. 5 »

F. NAUMANN

L'Europe Centrale (Mittel Europa)..... 9 »

S. GRUMBACH

L'Allemagne annexioniste. Edit. allemande..... 7 50
Edit. française..... 6 »

UN ALLEMAND

J'accuse, édition française et allemande..... 4 »
Le Crime. Tome I, édit. allemande..... 6 »
édit. française..... 7 50

POULTNEY BIGELOW

Mes Souvenirs de Prusse..... 4 »

GABRIEL ALPHAUD

Les Etats-Unis contre l'Allemagne..... 6 »

MARC HENRY

Au Pays des Maîtres-Chanteurs..... 4 »
Trois Villes (Berlin, Munich, Vienne)..... 4 »

MAURICE MURET

L'Orgueil allemand..... 4 »
L'Evolution belliqueuse de Guillaume II..... 4 »

RENÉ PUAUX

Le Mensonge du 3 août 1914..... 5 »

JAMES W. GERARD

Mémoires de l'Ambassadeur Gerard..... 10 »

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN